



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

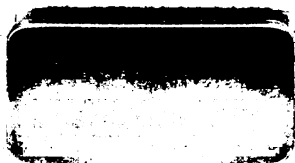
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

NOVEMBRE, 1777.

Mobilitate viget. VIRGILE.



Reynier.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue de Tournon,
près le Luxembourg.

Avec Approbation & Privilège du Roi,

AVERTISSEMENT.

C'EST AU SIEUR LACOMBE libraire, à Paris, rue de Tournon, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue de Tournon.

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans, port franc par la Poste.*

JOURNAL DES SAVANS, in-4°. ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES, 24 cahiers par an, à Paris,	12 l.
En Province,	15 l.
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
ANNÉE LITTÉRAIRE, 40 cah. par an, à Paris,	24 l.
Et pour la Province,	32 l.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE, à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES, 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE, 30 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE, 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
JOURNAL ANGLOIS, 24 cahiers par an; à Paris & en Province,	24 l.
TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX anciens & modernes, 12 vol. in-12. à Paris, 24 l. en Province,	30 l.
LE COURIER D'AVIGNON; prix,	18 l.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Œuvres complètes de Démosthène & d'Eschine, traduites en françois, 5 vol. gr. in-8°. rel.	25 l.
Les Incas, 2 vol. avec fig. in-8°. br.	18 l.
Dictionnaire Dramatique, 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Dict. de l'Industrie, 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. rel.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Autre dans les sciences intellectuelles, in-8°. rel.	5 l.
Médecine moderne, in-8°. br.	2 l. 10 s.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour, in-12 br.	2 l.
Dict. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Revolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 s.
Spéctacle des Beaux-Arts, rel.	2 l. 10 s.
Dict. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 s.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
L'Esprit de Molière, 2 vol. in-12 br.	4 l.
Tableau politique & littér. de l'Europe, an. 1775, br.	2 l.
Dict. des mots latins de la Géographie ancienne, in-8°. broché	3 l.
Les trois Théâtres de Paris, in-8°. br.	2 l. 10 s.
L'Égyptienne, poème épique, br.	1 l. 10 s.
Hymne au Soleil, br.	1 l. 4 s.



M E R C U R E

D E F R A N C E .

N O V E M B R E , 1777.



P I È C E S F U G I T I V E S .

E N V E R S E T E N P R O S E .

LA JOURNÉE CHAMPÊTRE.

C'EST vous , Divinités champêtres ,
Qui , sous l'ombrage de ces hêtres ,
Trouvez mille plaisirs secrets ,
Qui donnez aux champs leur parure ,
Aux prés leur aimable verdure ,

A iij

MERCURE DE FRANCE.

Et la douce fraîcheur aux forêts ;
Qui , méprisant la vaine enflure
Du luxe , enfant de l'imposture ,
Ne recherchez que la beauté
De l'aimable simplicité ;
Et qui , loin du bruit , des alarmes ,
Goutez les ineffables charmes
D'une heureuse tranquillité ;
C'est vous aujourd'hui que j'implore.
Ma Muse encore à son aurore ,
Voudroit égayer ses pinceaux
Sur ces agréables tableaux
Que par-tout à mes yeux présente ,
Dans votre demeure charmante ,
La nature en sa pureté ,
Et dont la seule vue intéresse
Sans cette étude , cette adresse ,
Ce dehors riche & brillanté ,
Cette symétrique élégance ,
Et cette uniforme ordonnance ,
Dont l'art emprunte les attraits
Pour en farder tous les portraits.
Ces champs , ces bois , ces toits rustiques ,
Ces Humains simples , pacifiques ,
Vrais modèles de la candeur ;
La paix , la gaieté , l'innocence ,
La solitude , le silence ,

NOVEMBRE. 1777. †

Heureux germes du vrai bonheur :
Voilà les charmes de mon cœur ;
Et c'est aussi ce que je chante.
Soutenez ma Muse naissante :
Que mes accens légers & doux
Soient purs & simples comme vous.

O que mon ame est satisfaite !
Que ma joie est pure & parfaite
Dans votre séjour enchanté !
Ma Muse inconstante & légère ,
A tout autre objet étrangère ,
Ne ressent plus de volupté
Que dans cette ombre salutaire ,
Que dans ce calme solitaire ,
Et dans cette variété
Qui seule a le droit de nous plaire
Sans causer d'insipidité.

Plus je contemple la richesse
Que , dans ces champs aimés des Cieux ,
La Nature étale à mes yeux ,
La simplicité , l'allégresse ,
L'aimable candeur , la tendresse ,
Les plaisirs purs & gracieux
Qui , dans ce beau séjour , sans cesse ,
Etendent leur empire heureux ,

A iv

8 MERCURE DE FRANCE.

Plus je redoute de la Ville
Le spectacle tumultueux,
L'air & le dehors fastueux,
L'orgueil, la hauteur incivile
Des faquins & des précieux.

Ici, tout concourt, tout conspire
Aux plaisirs les plus innocens;
Tout m'infinue & tout m'inspire
L'innocence qu'on y respire,
Et les plus tendres sentimens;
Tous les objets, tous les momens
Dans cet heureux séjour d'Astrée,
Le matin, le midi, la soirée
M'offrent des tableaux différens,
Où l'aimable & belle Nature
Se montre sans art, simple & pure,
Et sous les traits les plus charmans.
Avant l'aurore matinière,
Déjà le coq impatient,
Chante & prédit de la lumière,
Le retour pompeux & brillant.
A ce signal toujours constant,
Tout se réveille, tout s'agite,
Tout s'encourage, tout s'excite
A sortir des bras du repos,
Pour se préparer aux travaux.

Déjà les Bergers, les Bergères,
 Prenant leurs houlettes légères,
 Vont rassembler tous leurs troupeaux.
 Là, j'entends le bruit des clochettes,
 Le bêlement des doux agneaux,
 Le mugissement des taureaux
 Qui quittent leurs sombres retraites,
 Et vont errer sur les côteaux.
 Ici, le doux chant des oiseaux,
 Des Rossignols & des Fauvettes,
 Qui s'attroupent sous les berceaux,
 Dans la plaine & sur les ormeaux,
 Par son aimable symphonie,
 Anime, éveille mon génie,
 Et, le tirant de sa langueur,
 Lui donne une heureuse vigueur.
 Comment alors de ma paresse,
 Ne serois-je pas le vainqueur ?
 L'heureux transport, la douce ivresse,
 S'emparent aussi-tôt de mon cœur ;
 Je cours, je vole avec ardeur,
 Dans ces lieux où naît l'allégresse,
 Le vrai plaisir & le bonheur.
 J'y contemple la belle aurore,
 Qui me ravit par ses couleurs ;
 Je vois sur les champs qu'elle dore,
 Briller les perles de ses pleurs,

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

Et mille essaims nouveaux de fleurs
 Que son aspect a fait éclore.
 D'un cours léger l'Amant de Flore,
 Vient & dispense ses fraîcheurs ;
 La jeune tige foible encore ,
 Se ranime par ses faveurs.
 Enfin , le bel Astre du Monde ,
 M'offre son disque lumineux :
 Il rend , par son éclat pompeux ,
 La Terre riante & féconde ,
 Et fait briller l'azur des Cieux.
 Par degrés , il monte , il s'avance ,
 Il éclaire , échauffe , éblouit ,
 Et semble admirer en silence ,
 L'éclat , la beauté , l'opulence
 De la nature qu'il nourrit.
 Disparoissez nuages sombres ,
 Qui , sous la noirceur de vos ombres ,
 Me dérobez ses feux brillans.
 Doux zéphirs , volez dans les plaines ,
 De l'air épurez les haleines ;
 Embellissez les fleurs des champs ,
 Et semez par-tout leur encens :
 Célébrez par un doux murmure ,
 L'agent brillant de la Nature ;
 Et de ces aimables ruisseaux
 Qui le répètent dans leurs eaux ,

Allez rafraîchir l'onde pure.
 Dieux ! quels frémissemens nouveaux !
 Tous les différens animaux ,
 Par leurs cris , leur tendent hommage :
 Dans les bois , les tendres oiseaux
 Redoublent leur brayant ramage ;
 Et le Laboureur prend courage ,
 En continuant ses travaux.

Plus avant , je tourne ma vue
 Sur des objets non moins charmans :
 J'admire la vaste étendue
 Et le bel ordre de ces champs ;
 J'y vois de leurs doux Habirans ,
 L'air & la manière ingénue ,
 Les ris & les jeux innocens.
 Là , Lubin & la vive Annette ,
 La jeune Claudine & Lucas ,
 Assis sur une épaisse herbe ,
 Disent chacun leur chansonnette ,
 Ou font les innocens combats
 De la flûte & de la musette.
 Ici , les uns vont s'exercer
 Au milieu de la vaste plaine ;
 On les voit avec gaieté pleine ,
 Jouer , courir , sauter , danser ,
 Se défier & s'efforcer

A vj.

12 MERCURE DE FRANCE.

L'un & l'autre en tours, en souplesse,
 En agilité, force, adresse,
 De se vaincre & se surpasser.
 Les autres formés à passer
 Tous leurs jours dans la lassitude,
 Avec ardeur vont embrasser
 Un travail long, pénible & rude.
 Nés robustes & vigoureux,
 Ils supportent toujours de même,
 De l'été, la chaleur extrême,
 De l'hiver, le froid rigoureux,
 Contens dans cette classe obscure,
 Où les a placés le destin,
 Par une vie active & dure,
 Ils acquièrent leur nourriture
 Avec celle du genre humain.
 On les voit dès le grand matin,
 Alertes, prompts, pleins de courage
 Mener leur champêtre équipage,
 Et bien-tôt l'éguillon en main,
 Presser des bœufs la marche lente,
 A traîner la charrue entrante,
 Qui de la terre ouvre le sein.

Paissez moutons, brebis chéries,
 Parmi la rosée & le thym,
 Que la fraîcheur du doux matin,

A répandu sur ces prairies :
 Bornés à votre seul instinct,
 Vous goûtez la paix gracieuse ;
 Vous ignorez votre destin :
 Votre vie en est plus heureuse.
 Ah ! si le mortel orgueilleux ,
 Qui vit amolli dans les Villes ,
 Au milieu des vices nombreux
 Qui troublent ses jours malheureux ,
 Venoit voir ces simples asyles ;
 Si , comme ces Bergers heureux ,
 Il imitoit vos mœurs tranquilles ,
 Votre belle simplicité ,
 Votre douceur , votre innocence ,
 Il auroit la félicité
 Dont ils ont seuls la jouissance ;
 Tandis qu'au sein de l'opulence ,
 Des plaisirs & de la grandeur ,
 Il n'a que l'ombre du bonheur.

Mais les feux que le Soleil lance ,
 Redoublent déjà leur ardeur :
 Son char brillant toujours s'avance ;
 Enfin , ses courriers vigoureux
 Sont à la moitié de leur route ;
 Du haut de la céleste voûte ,
 Il fait jaillir par-tout ses feux.

14 MERCURE DE FRANCE.

Les flots brûlans de sa lumière,
 Sillonnent les airs embrasés;
 Et, précipités sur la terre,
 Ses rayons épars & brisés,
 Vont se jouer dans l'atmosphère.
 Dans la plaine, tous les troupeaux
 Se rangent en plusieurs monceaux;
 Et par-là, leurs ombres mêlées
 En affoiblissent les faisceaux.
 Les Bergères sont appelées:
 Elles volent sous les berceaux;
 Là, sous des épaisses feuillées,
 Où zéphir, malgré la chaleur,
 Conserve une aimable fraîcheur;
 Sur un gazon d'herbe fleurie,
 Elles apprérent le repas.
 Ce ne sont pas mets délicats,
 Pâtés sucrés, viande choisie;
 La façon & l'afféterie,
 Dans leur cercle ne brillent pas;
 Mais l'appétit, la bonhomie,
 La gaieté, les ris, les éclats,
 En chassent la mélancolie.
 On vient: chacun se range en bas:
 D'une humeur joyeuse & contente,
 On mange, on boit, on rit, on chante.
 Ici, le rustre Nicolas,

D'une manière diligente ,
 En bien chantant, vuide les plats.
 Là , Jean saisissant la bouteille ,
 D'un air gaillard & triomphant ,
 Hume le doux jus de la treille ,
 Qui jase & bouillonne en sortant ;
 Toute la troupe en fait autant ,
 Et la joie éclate à merveille.

Parmi ces travaux & ces ris ,
 Ciel ! que le tems paroît rapide !
 Sa longueur toujours insipide ,
 Sous les magnifiques lambris ,
 Où l'accablement léthargique
 Vient assoupir tous les esprits ,
 Dans ce séjour simple & rustique ,
 N'engendre jamais les ennuis.
 Le jour s'abaisse , l'œil du monde
 Lance des feux plus amortis ,
 Il est prêt d'achever sa ronde ;
 Enfin il se plonge dans l'onde ,
 Et va voir l'heureuse Thétis.
 Satisfait du fruit de sa peine ,
 Le Laboureur quitte les champs ,
 Et va dans sa maison prochaine ,
 Revoir sa femme & ses enfans.
 Tous les Bergers dans les prairies ,

16 MERCURE DE FRANCE.

Au doux son de leurs chalumeaux,
 S'en vont rassembler leurs troupeaux
 Pour les conduire aux Bergeries.
 En bëlant, les brebis chéries
 Appellent de loin leurs agneaux.
 A la voix qu'ils ont reconnue,
 Quels cris ! quelle joie imprévue !
 Ils viennent en caracolant,
 Gambadant, sautillant, bëlant ;
 Et dans le troupeau se mêlant,
 Par une pente naturelle,
 Chaque petit court à l'instant,
 Trouver sa mère qui l'appelle ;
 Sans en prendre une autre pour elle,
 Il la reconnoît sur le champ,
 Et va se pendre à sa mammelle.

L'aimable & simple beauté,
 De tout ce spectacle champêtre,
 Dans mon esprit charmé, fait naître
 L'amour de la simplicité,
 De l'innocence & la gaieté :
 Par-dessus tout, j'aime & je prise
 Cette aimable naïveté ;
 Loin de la subtile feintise,
 Et du langage médité,
 Cette candeur, cette bonté ;

Loin de la froide mignardise
 D'un esprit fin & douxereux ;
 Enfin , cette extrême droiture ,
 Sans détour , sans enluminure ,
 Qui fait le caractère heureux
 De ces Peuples laborieux.
 Je ne prends point le ton sauvage ,
 Ni le front ridé d'un faux sage ;
 Je me rends Villageois comme eux :
 Je suis leur façon , leur usage ;
 Je me conforme à leurs humeurs ;
 Et l'on me voit suivre sans peine
 Leurs tons , leurs manières , leurs mœurs.
 C'est ainsi que , pendant la scène ,
 On voit passer aux Spectateurs
 Tous les sentimens des Acteurs.

Tels , sur ces aimables rivages ,
 A l'abri de tous les orages ,
 S'écoulent les paisibles jours.
 Là , les passions tyranniques ,
 Les brigues , les fourbes iniques ,
 N'y viennent point troubler leur cours.
 La noire & détestable envie ,
 N'y vient point corrompre la vie
 Des mortels heureux , satisfaits ;
 Se bornant au seul nécessaire ,

Leur cœur sensible à la misère ,
 Aime encor s'épandre en bienfaits.
 Là , les vices n'ont point d'empire ,
 L'innocence seule y respire ;
 C'est le séjour de la vertu :
 Sa beauté pure charme , entraîne ;
 Le cœur l'aime , la suit sans peine ,
 Et ne se sent point combattu :
 Elle est comme la douce pente
 D'un léger ruisseau qui serpente
 Par nul obstacle retenu.
 Là , loin de la grandeur mondaine ,
 De la pompe imposante & vaine ,
 Le faux éclat ne trompe plus.
 L'homme apprécié n'est qu'un homme ;
 Ce qui l'orne n'est qu'un fantôme ,
 Ses titres lui sont superflus.
 Là , d'un encens bas & frivole ,
 On n'encense point les Autels
 De la Déesse aveugle & folle ,
 Insensible & trompeuse idole
 Qui maîtrise tant de mortels.
 Là , l'on ignore les intrigues ,
 Les haines , les détours , les brigues
 Qui circulent parmi la Cour ;
 On n'y fait point les artifices ,
 Les inconstances , les caprices .

Et les disgraces de l'Amour.
L'homme enfin là , peut se connoître
Loin de ce qui peut faire naître
Le faux qui trompe & qui séduir,
Il sent les passions se taire ,
La vérité pure l'éclaire,
Et la sagesse le conduit.

O lieux chéris ! heureux asyles !
Puisse enfin mes jours tranquilles
Etre fixés dans votre sein !
Sage au fond de ma solitude ,
Goûtant les charmes de l'étude ,
J'attendrai sans crainte ma fin.

EFFETS DE LA JALOUSIE.

L'AFFREUSE jalousie , ce monstre qui ne
laisse après lui que des traces de sang ,
se repaît du plaisir barbare de troubler
l'heureuse félicité que procure l'hymen.
Le cœur de l'époux est l'asyle qu'il se choi-
sit ; plus l'épouse a de charmes , plus les
coups qu'il porte sont terribles. L'amitié n'a
plus d'attraits pour le malheureux infecté
de son venin ; son ami le plus cher ,

20 MERCURE DE FRANCE.

lui porte ombrage ; & dans la rage qui le possède , son sang ne lui coûte pas plus que celui d'un autre à faire couler.

Timor & Alindor , tous deux jeunes , tous deux amis , voyoient couler en paix les jours les plus heureux. Doux épanchemens , prévenances mutuelles , crainte continuelle de se blesser , voilà les charmes qui resserroient & constatoient une sîchère union. Ne voyant qu'eux seuls dans la nature , ils ne vivoient que pour eux seuls. Les plaisirs purs dont ils jouissoient faisoient leurs délices ; ils furent heureux tant que le poison de l'amour ne se glissa pas dans leurs cœurs. Dès ce malheureux moment , la mort farouche & envieuse , vint ombrager leurs jours des plus affreuses couleurs.

Une jeune beauté , à peu-près de leur âge , habitoit un château voisin de leur demeure. Vertus , sagesse , agrémens , c'étoient-là les dons qu'elle avoit reçus , tant de la nature que de sa bonne éducation. Ces talens si précieux ne furent pas long-temps ensevelis dans le silence ; la renommée trop jalouse de les publier , en avoit déjà averti plusieurs cœurs , qui , secrètement , brûloient des feux qu'allumoit la jeune Zélamire (tel étoit son nom) ; celui d'Alindor fut de ce nom-

bre. Le voisinage lui procuroit les moyens de se mettre le premier sur les rangs. Il vole aux pieds de Zélamire, lui rend ses hommages, & revient entièrement épris de ses charmes.

Timor gémissoit en secret de ce nœud qu'il voyoit se former; le ciel sembloit lui présager le funeste coup qu'il devoit porter. Hélas ! la mort creusoit déjà le tombeau de ces deux mortels fortunés. Enfin, Alindor combattu entre les conseils de son ami, & l'amour qui le brûle pour Zélamir, se soumet aux loix de ce terrible despote. Cette beauté n'avoit point reçu de la nature un cœur insensible; elle goûte les déclarations de son amant; & après deux mois de soins assidus, il obtient la main de sa maîtresse. Les noces se font avec l'appareil le plus somptueux. Les deux familles charmées de cette union qui sembloit annoncer l'avenir le plus heureux, se livroient à cette gaieté pure & naïve que procure un contentement parfait. Le seul Timor montre un visage où quelque chose de sinistre est dépeint; une profonde mélancolie se découvre en lui, malgré le voile de l'enjouement dont il cherche à la couvrir : se jeter dans ses bras, lui faire mille caresses pour

22 MERCURE DE FRANCE.

arracher de son cœur le trait qui le bleissoit ; tels furent les premiers mouvemens de son cher Alindor. Quoi ! lui dit-il , n'es-tu plus le même à mon égard ? que t'ai-je fait ? le bonheur de ton ami pourroit-il te causer quelque chagrin ? Tandis que tout respire ici la joie , qui peut donc te forcer à t'abîmer dans la douleur ? Je ne reconnois plus Timor. Autrefois , si la prospérité sembloit me sourire , cet ami en ressentait plus que moi les charmes ; maintenant qu'elle me comble de ses plus douces faveurs ; aujourd'hui qu'elle se montre à moi pleine d'attraits ; enfin , aujourd'hui que mon cœur possède ce qu'il y a de plus parfait (Zélamire ,) ce même ami reste froid & immobile !

Timor , à ces doux reproches , arrose de ses pleurs le visage de son ami collé sur le sien. Rompant enfin le silence , il prononça ces mots entrecoupés : je te l'ai dit , cher Alindor , cet hymenée me présage quelque chose de sinistre. Combien de fois ai-je voulu m'opposer à ces feux dès leur naissance ? Mais l'amitié la plus solide tient - elle contre l'amour ? Elle te retint cependant quelque temps ; je me réjouissois même en secret des effets qu'elle produisoit ; mais hélas ! la jeune Zélamire

avoit trop de charmes; elle demouroit trop près de nous. Tu voles à ses pieds enchaîner ton cœur. Ciel ! quel changement j'appergus en toi, quand tu fus de retour ! Encore rempli du tableau de ses attraits, je te parlois, tu ne m'écoutois pas; j'employois les noms les plus doux de l'amitié, tu étois insensible; enfin, tu revins de ce délire : eh ! que m'apprends-tu ? que la main de ton amante t'est promise.... que ton cœur n'est plus à toi. Ce jour est choisi pour vous unir. Sois heureux, cher ami. Pour ton cher Timor, ses beaux jours sont écoulés ; il t'aimera toujours. Zélamire sera mon amie ; en elle je reverrai mon cher Alindor. Mais c'est assez nous entretenir ensemble : retournons prendre part aux plaisirs de cette journée ; je vais faire en sorte de surmonter mon chagrin & de tromper les yeux.

A ces mots, il prend la main de son ami, & le conduit dans l'assemblée. Leur absence s'étoit fait remarquer. Zélamire en fait un doux reproche à son mari, un léger prétexte le tire d'embarras. Ces deux jeunes époux passèrent ensemble le plus agréablement les premières années de leur mariage. Timor oublioit déjà ses craintes, & les traitoit de chimères ;

24 MERCURE DE FRANCE.

il étoit même le premier à en plaisanter avec Alindor & Zélamire , quand l'affreuse jalousie s'empara du cœur de ce premier. Son malheur vint de ce qu'il aimoit trop sa chère épouse ; peut-être que si elle eût eu moins de beauté , elle eût été moins dangereuse pour ces deux amis. Timor , incapable de trahison , se tenoit toujours en garde contre ses agrémens , & les feux qu'elle pouvoit exciter. Content des plaisirs chastes de la douce amitié , il étouffoit tout sentiment d'amour. Alindor , déjà secrètement dévoré par la jalousie , se choquoit de la moindre liberté ; il prit ombrage de l'honnête familiarité de son ami , que lui-même avoit autorisé. Le portrait de sa femme infidelle le suivoit par-tout ; & , qui accusoit-il de porter préjudice à son repos ? Le croira-t-on ? (Timor !) Il ne voyoit plus en lui qu'un amant passionné de Zélamire , qu'un ennemi cruel , enfin qu'un monstre fait pour empoisonner ses jours , & le deshonoré. Il se retraçoit quelquefois les discours que lui avoit tenus Timor , le jour de son mariage ; il se persuadoit y trouver la source des feux dont il le croyoit dévoré ; enfin , tout lui certifioit que cet ami n'étoit plus qu'un traître ,
fait

fait pour souffler la discorde , & qu'il
 devoit immoler à sa tranquillité. En con-
 séquence , il le prend un jour en parti-
 culier , lui fait le détail des circonstances
 où ses visions le lui ont représenté tramant
 quelque complot à son désavantage ; & ,
 sans lui donner le temps de s'expliquer :
 Traître , tu périras , lui dit-il ; songe à
 défendre tes jours , ou à m'arracher la
 vie. Et en même-temps , il fond , l'é-
 pée à la main , sur Timor , qui , plus
 modéré que son ami , s'attachoit unique-
 ment à parer ses coups. Alindor , furieux
 d'une résistance aussi opiniâtre , redouble
 de rage , & en porte un au malheureux
 Timor , qui l'étend à ses pieds. Cher
 Alindor , lui dit-il , d'une voix mourante,
 tu vois vérifier ce que je t'ai dit tant
 de fois. Je pouvois t'ôter des jours que
 ton emportement t'empêchoit de conser-
 ver : ma modération me cause la mort ;
 mais apprends avant que j'expire , que
 Timor meurt innocent ; il t'aima tou-
 jours. Il eut des sentimens que jamais
 il ne viola. Puisse - tu vivre heureux ,
 cher ami , puissent les remords ne jamais
 troubler ton repos ! puissent enfin mes
 mânes se renfermer dans ma tombe ,

B

26 MERCURE DE FRANCE.

& ne jamais te reprocher ma mort ! C'en est fait.... je succombe.... adieu....

Ce malheureux ami n'eut pas plutôt rendu le dernier soupir , qu'Alindor , oubliant toute animosité , s'abandonne à la douleur la plus amère ; il se jette sur le corps de Timor , l'arrose de ses pleurs , & , de son souffle , cherche à le ranimer. Mais il n'étoit plus temps ; il n'offroit plus qu'un cadavre pâle & sanglant. Alindor voyant tous ses efforts inutiles , s'arrache de dessus ce reste si cher du malheureux Timor , & va se présenter à Zélamire le trouble & le désespoir peints sur le visage. Il se jette aux pieds de cette chère épouse. Cette tendre amie , frappée de le voir en cet état , & ne voyant point Timor avec lui , eut un funeste pressentiment de ce qui venoit de se passer ; elle put à peine prononcer ces mots entrecoupés : Ah ! malheureux époux ! que dois-je penser de l'état où je te vois ?... Mais , Timor.... où est-il ?... Il n'est plus , s'écrie Alindor ! tu vois en moi son meurtrier.... Il n'en dit pas davantage , & tombe à ses pieds. Pour Zélamire , dont l'ame sensible ressentoit vivement les impressions de la douleur , prête à s'évanouir , ce mot de meurtrier la ranime ; elle s'arrache d'auprès de

N O V E M B R E. 1777. 27

son époux , & va donner ses ordres pour faire chercher Timor & le faire rappeler à la vie , s'il en est encore temps ; mais , qu'apperçoit-elle ? Des gens du Château , conduits par hasard vers l'endroit où s'étoit livré le combat , trouvent ce malheureux étendu mort , baigné dans son sang , & c'étoit lui qu'ils apportotent & présentoient aux yeux de Zélamire. Que ce spectacle fut touchant pour elle ! Combien elle versa de larmes sur cette victime infortunée , sacrifiée à ses charmes !

Alindor revenu de son accablement , entend retentir de tous côtés des cris & des gémissemens. Ne doutant point de ce qui les occasionne , il s'arme de son épée , teinte du sang de Timor , court avec précipitation , le désespoir dans le cœur , pour s'immoler sur ce tendre ami. Zélamir l'apperçoit , & se doutant de son dessein : Arrête , lui crie-t-elle ; c'est assez d'un meurtre : viens plutôt mêler tes larmes aux miennes. Arrête , au nom de la tendresse que j'ai pour toi. Elle commande en même-temps à ses gens de le désarmer. Ce ne fut pas sans peine qu'ils en vinrent à bout ; le sang qu'il avoit fait couler sembloit lui demander le sien. Cédant enfin à la force : chère épouse , s'écrie-

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

t-il , peux - tu me chérir encore , moi qui n'ai pas craint de soupçonner ta vertu ? Ce malheureux ami , dans son silence lugubre , dépose vivement contre moi. La mort prompte que je voulois me donner est trop douce pour le venger ; il faut d'autres tourmens ; il faut que je devienne la proie du remords ; il faut qu'il me consume lentement , & qu'il creuse mon tombeau. Désormais la douleur habitera mon cœur ; je souffrirai , sans me plaindre , les maux qu'elle me fera souffrir ; il faut enfin que je vive pour que tu me détestes. Ah , Zélamire ! qu'ai-je fait ! je n'ai pas eu honte de soupçonner la plus tendre & la plus chaste des épouses. Où sont ces heureux momens où , prêts à subir les loix d'un doux hymen , je te disois qu'en cimentant notre union , nous allions voir cimenter notre bonheur ? Dans quel habîme affreux me suis-je précipité ! Malheureux Alindor ! tu as toi-même troublé la félicité dont tu jouissois : les sanglots qui le suffoquoient l'empêchèrent d'en dire davantage.

Zélamire , pendant qu'il parloit , partageoit ses pleurs entre la mémoire de son ami Timor , & les sanglots de son époux. Après lui avoir fait promettre de ne plus

N O V E M B R E. 1777. 29
attenter sur ses jours, de concert avec lui,
elle ordonne les funérailles de Timor.

Si les morts peuvent être encore sensibles aux regrets qu'ils occasionnent, Timor dût certainement être touché des pleurs qu'il fit verser : généralement aimé & estimé, la douleur la plus sincère l'accompagna à son dernier asyle.

Timor au tombeau ! quelle solitude affreuse pour ces deux jeunes époux ! Accoutumés à nommer Timor, à le voir, à jouir de ses accents, ils ne le retrouvoient plus. Son nom, tristement prononcé, se perdoit dans l'air ; on ne l'entendoit plus répondre. Sa tombe étoit voisine du château. A peine la nuit jetoit-elle sur la nature son obscur rideau, qu'Alindor, conduit par ses regrets, gaignoit tristement ce funeste séjour, & le remplissoit de ses plaintes. Il appaisoit les mânes de Timor, en leur offrant les tourmens que lui causoit sa vive douleur ; il revenoit ensuite dans les bras de Zélamire, retracer les sombres couleurs qu'il y avoit prises. Zélamire, elle-même, quand le temps étoit serein, accompagnée de son époux, dirigeoit ses pas vers cet endroit ; & réunissant leurs sanglots, ils arrosoient de leurs larmes la cendre de leur malheureux ami.

B iij

Si, dans ces momens consacrés à la douleur, Zélamire jetoit un regard tendre sur son époux, il croyoit y voir un reproche tacite des soupçons qu'il avoit osé former contre sa vertu. Alors, une main vivement appuyée sur son sein, & l'autre étendue vers le tombeau, il lui montrait tout-à-la-fois, & le siège & la cause de ses maux.

Enfin, le cœur du malheureux Alindor, trop tourmenté & trop ulcéré, n'offroit plus d'alimens à la douleur; depuis un an, il gémissoit sous son empire; son ami le redemandoit du fond de son cercueil: il étoit temps qu'il le rejoignît. Il expira en prononçant les noms de Timor & de Zélamir; la fosse de Timor se rouvrit encore une fois pour le recevoir.

Zélamire restoit seule; elle avoit essuyé deux assauts trop rudes pour se promettre de longs jours. De cette solitude, autrefois si gaie & si agréable, elle s'en fit un vaste tombeau, dont elle ne s'arrachoit que pour donner des larmes aux restes infortunés de Timor & d'Alindor. La mort qu'elle appeloit à grands cris, vint enfin la réunir à tout ce qu'elle aimoit: elle fut placée auprès de son cher époux.

N O V E M B R E. 1777. 31

Sort barbare , qu'avoit fait cette malheureuse victime de ta férocité ? Cause innocente des infortunes arrivées dans cette union , tu la réserve pour le dernier coup , le plus affreux de tous. C'est ainsi que l'inférieure jalousie , de ce lieu autrefois plein d'attraits , en a fait le plus affreux séjour de la nature.

Par M. de Fayolle , Off. d'Art.

ÉPITRE DE M. DE VOLTAIRE * ,

A Mademoiselle LE COUVREUR.

L'HEUREUX talent dont vous charmez la France ,

Avoit en vous brillé dès votre enfance ;

Il fut dès-lors dangereux de vous voir ,

Et vous plaisiez même sans le savoir.

Sur le Théâtre heureusement conduite ,

Parmi les vœux de cent cœurs empressés ,

* Cette Pièce n'est point imprimée dans le Recueil des Œuvres de M. de Voltaire.

B iv

32 MERCURE DE FRANCE.

Vous récitiez par la nature instruite ;
 C'étoit beaucoup , ce n'étoit pas assez.
 Il vous falloit encore un plus grand Maître ;
 Permettez-moi de faire ici connoître
 Quel est ce Dieu de qui l'art enchanteur
 Vous a donné cette gloire suprême ;
 Le rendre Amour me l'a cohté lui-même ;
 On me dira que l'Amour est menteur ;
 Hélas ! je fais qu'il faut qu'on s'en défie ;
 Qui mieux que moi connoît sa perfidie ,
 Qui souffre plus de sa déloyauté ?
 Je ne croirai cet enfant de ma vie ;
 Mais cette fois il dit la vérité.

Ce même Amour , Vénus & Melpomène ,
 Loin de Paphos , faisoient voyage un jour
 Ces Dieux charmans vinrent dans un séjour
 Où vos appas éclatoient sur la scène.
 Chacun des trois , avec étonnement ,
 Vit cette grace & simple & naturelle ,
 Qui faisoit lors votre unique ornement.
 Ah ! dirent-ils , cette jeune mortelle
 Mérite bien que , sans retardement ,
 Nous répandions tous nos trésors sur elle.
 (Ce qu'un Dieu veut se fait dans le moment).
 Tout aussi-tôt , la tragique Déesse
 Vous inspira le goût , le sentiment ,

Le pathétique & la délicatesse.

Moi, dit Vénus, je lui fais un présent

Plus précieux, & c'est le don de plaire :

Elle accroîtra l'empire de Cythère ;

A son aspect, tout cœur sera troublé ;

Tous les esprits viendront lui rendre hommage.

Moi, dit l'Amour, je ferai davantage :

Je veux qu'elle aime. A peine eut-il parlé,

Que dans l'instant vous devîntes parfaite.

Sans aucun soin, sans étude, sans fard,

Des passions vous fûtes l'interprète ;

O ! de l'Amour adorable sujette,

N'oubliez point le secret de voire art !

STANCES

*SUR l'Alliance renouvelée entre la France
& les Cantons Helvétiques, jurée dans
l'Eglise de Soleure, le 25 Août 1777.*

QUELLE est dans ces lieux Saints cette solennité
Des fiers enfans de la victoire ?
Ils marchent aux Autels de la fidélité,
De la valeur & de la gloire.

B v

34 MERCURE DE FRANCE.

Tels on vit ces Héros qui , dans les champs
d'Ivri;

Contre la ligue , Rome , & l'enfer & sa rage ,
Vengeoient les droits du Grand Henri ,
Et l'égalotent dans son courage.

C'est un Dieu bienfaissant , c'est un Ange de paix
Qui vient renouveler cette auguste Alliance :
Je vois des jours nouveaux marqués par des bien-
faits ,

Par de plus douces mœurs , & la même vaillance.

On joint le caducée au bonheur de Mars ,
Sous les auspices de Vergenne.

○ Monts Helvétiens ! vous êtes les remparts
Des beaux lieux qu'arrose la Seine.

Les meilleurs Citoyens sont les meilleurs Guer-
riers ;

Ainsi Philadelphie étonne l'Angleterre ,

Elle unit l'olive aux lauriers ,
Et défend son pays en condamnant la guerre.

Si le Ciel la permet , c'est pour la liberté.

Dieu forma l'homme libre alors qu'il le fit naître ;

L'homme émané des Cieux pour l'immortalité ,

N'eut que Dieu pour Père & pour Maître.

N O V E M B R E. 1777. 35

On est libre en effet sous d'équitables Loix ;
Et la félicité, s'il en est dans ce monde ,
Est d'être en sûreté dans une paix profonde ,
Avec de tels amis & le meilleur des Rois.

Par M. de Voltaire.

LE BERGER INGÉNU.

R O M A N C E.

U N E B E R G È R E.

ÉCOUTEZ, chères Compagnes,
Les plaintes du beau Misis ;
Il erre dans nos Campagnes,
Comme l'Amant de Procris.
Il soupire dans la plaine,
Il pleure dans les forêts ;
Les échos m'ont dit sa peine
Et ses amoureux secrets.

M I S I S.

L'autre jour vers la prairie,
Je conduisois mon troupeau :
Sur une Chanson jolie,

B vj

36 MERCURE DE FRANCE.

J'accordoïſ mon chalumeau.
Un bruit frappe mon oreille
Dans le bocage voiſin ;
C'eſt un enfant qui ſommeille ,
Que j'éveille ſans deſſein.

De ma faute involontaire ,
Je l'entendoïſ murmurer ;
Moi , trop craintif de déplaire ,
Je voulus la réparer.
J'avance d'un pas rapide
Jusques au fond du boſquet ;
J'offre d'une main timide ,
Ma houlette, & mon bouquet.

Bel enfant, prenez ces roſes ,
Lui diſ-je d'un ton bien doux ,
Elles ſont fraîches écloſes ,
Et vermeilles comme vous.
Apaiſez votre colère ,
Le ſommeil va revenir ;
De ma marche peu légère ,
Vos pleurs ſavent me punir.

Hélas ! qui pourra le croire ?
Cet enfant devint cruel :
Avec un air de victoire ,

Il me porte un coup mortel !
 Tu vois, dit-il, mon adresse ,
 Moins que toi je fais du bruit :
 Qui m'éveille je le blesse ;
 Mais qui m'endort me détruit.

A ce perfide langage ,
 Qui ne reconnoît l'Amour ?
 Est-ce un Berger de son âge
 Qui m'auroit joué ce tout ?
 Je souffre de ma blessure ;
 Et mon mal , c'est le desir :
 Quand je vois Alcimadure ,
 Je crois que je vais mourir.

Par Madame de Montenclos.

R O M A N C E.

Air : *L'Amour m'a fait la peine , &c.*

J'ADOROIS une Bergère
 Qui régne encor sur mon cœur ;
 Ma gloire étoit de lui plaire ;
 Mais le sort toujours contraire ,
 Fut jaloux de mon bonheur.

38 MERCURE DE FRANCE.

Par le Dieu de la tendresse,
Nos deux cœurs étoient unis :
Nous coulions dans cette ivresse,
Des jours exempts de tristesse ;
Hélas ! ces jours sont finis.

Le secret dans le silence ,
Voiloit nos tendres amours ;
Mais la noire médisance
Rompit notre intelligence,
Et mit fin à nos beaux jours.

Dieux ! quelle fut l'injustice
De nos ennemis mortels !
Notre union sans malice,
A leurs yeux ne fut qu'un vice,
Et l'on nous dit criminels.

Victimes infortunées
De ces dangereux serpens ,
Nos deux ames enchaînées,
Furent dès-lors condamnées
A languir dans les tourmens.

Pour désarmer leur furie ,
Il fallut nous séparer ;
En m'éloignant de Sylvie ;

N O V E M B R E. 1777. 39

Si je ne perdis la vie ,
Je la passe à soupirer.

Mais un sort aussi contraire ,
N'a pas pu tout me ravir ;
En dépit de sa colère ,
De l'Amante qui m'est chère ,
Je garde le souvenir.

Par M. Lavielle , de Dax.

*STANCES imitées de l'Italien de
Pétrarque , à l'occasion d'une absence.*

J'AI ME la jeune Hélène ,
Elle a fixé mon cœur.
Aimer, est-ce une peine ?
Aimer , hélas ! est-un bonheur ?

Ah ! pourquoi si c'est peine ,
Le plus léger soupir
Que vers moi pousse Hélène ,
Me cause-t-il tant de plaisir ?

Si c'est , comme on l'assure ,
Un plaisir si charmant ,

40 MERCURE DE FRANCE.

Eh ! d'où vient que j'endure
Loin d'elle un si cruel tourment ?

Par M. de la Molignière.

I M P R O M P T U

*SUR une Fête donnée au Val, par Madame
la Duchesse de Ch***, le 24 Août
1777.*

Q'ADMIRONS-NOUS le plus dans ce charmant
séjour,

Où des jeux & des ris se tient l'aimable cour ?
C'est une tendre mère, une épouse adorée,
Aux beaux Arts, aux talens, à ses devoirs livrée,
Qui, sensible & modeste au sein de la grandeur,
Dans le bien qu'elle fait, fait trouver le bonheur.
Du plus illustre sang elle a reçu la vie ;
Sous les traits de Ch***, c'est Minerve embellie.
Livrons-nous à la joie au gré de ses desirs,
L'aspect de ses vertus ajoute à nos plaisirs.

Par M. Baudouin, Négociant.



*A Monsieur ÉLIE DE BEAUMONT,
sur la Fête des Bonnes-Gens, qu'il
venoit de faire célébrer dans sa Terre
de Canon.*

DE tes Bonnes-Gens de Canon,
Combien j'aime la Fête & l'innocence pure !
Que je chéris la main qui couronne leur front
Des guirlandes de la nature !

Ici, c'est un bon père au sein de ses enfans,
Un vieillard que bénit sa nombreuse famille ;
A ses côtés marche une bonne fille,
Qu'arrosent de leurs pleurs ses pères indigens.

Tels sont les Héros d'une Fête,
Qui pour tout coût a mille appas ;
Je m'en étonne peu, quand je vois à leur tête
Le défenseur des Calas.

Par M. L. D. R.



V E R S

*A Madame la Vicomtesse DE BONNEVAL,
par M. son fils, jeune Ecolier de Sorèze,
sur le passage DE MONSIEUR.*

QUAND toute la France applaudit,
Maman, vous serez affligée !
Oui, le Prince qui l'embellit
Est venu dans cette Contrée.
C'est bien pour nous qu'il est venu ;
Mais je crois ne l'avoir pas vu :
Petit corps a peu davantage ;
Je pestois & je faisois rage
Dans le tourbillon confondu :
Oh ! pour combien j'aurois voulu,
Dans ce moment, être son Page !

Nos Princes sont trop entourés.
Entre tous ces Messieurs dorés,
On auroit peine à les connaître,
Sans ce regard plein de bonté,
Ce doux rayon de Majesté,
Qui de nos cœurs se rend le maître.

Partez, Messieurs les Courtisans,
 Je vous tire ma révérence ;
 Je suis fort petit, vous fort grands ;
 Mais je donne la préférence
 Aux Muses, aux Arts, aux Talens,
 Du Prince le plus beau corrège.
 Pensez-vous que j'aurai mon tour,
 Que je vous ferai nargue un jour,
 Quand, au sortir de ce Collège,
 Ils m'introduiront à la Cour !

L'AMANT DU VILLAGE.

JUPIN, tu règues dans les Cieux,
 Tu tiens dans tes mains le tonnerre ;
 Mais je puis ici vivre heureux,
 Sans porter aux humains la guerre.

Ne crois pas que j'ambitionne
 Le brillant éclat de ton Trône ;
 J'aime mieux voir couler mes jours
 Dans le pays de mes amours.

Mon olympe est dans ce Hameau,
 J'y vis auprès de ma Maîtresse ;

44 MERCURE DE FRANCE.

Toujours quelque plaisir nouveau
Vient ajouter à ma tendresse.

Là , tout ce qui nous environne ,
Paroît sous un aspect riant ;
Nous jouissons paisiblement
Des plaisirs que l'Amour nous donne.

Parcourons-nous le bord des eaux ,
Je vois ma naïade chérie ,
Quitter les paisibles ruisseaux
Pour folâtrer dans la prairie.

Si nous allons dans les forêts ,
L'aimable Dieu de la tendresse ,
Brillant de ses divins attraits ,
Suit tous les pas de ma Déesse.

Je sens que j'aimerai toujours
Ces lieux où je vois ma Sophie ;
Ces bois , cette vaste prairie ,
Témoins secrets de nos amours.

Quand je serois dans l'Elysée ,
Je ne pourrois vivre content
Sans te bannir de ma pensée ,
Toi que j'aime si tendrement.

Vous qui vous êtes vu trahir
Par une ingrante trop chérie,
Perdez le cruel souvenir
De son odieuse perfidie.

Mais moi qui possède le cœur
D'une Amante aimable & fidelle,
Puis-je avoir un plus grand bonheur
Que celui de vivre auprès d'elle?

Par M. Giroz.

*Explication des Enigmes & Logogryphes
du second volume d'Octobre.*

LE mot de la première Enigme est *l'Oreille* ; celui de la seconde est le *Soleil* ; celui de la troisième est la *Rose*. Le mot du premier Logogryphe est *Rideau*, dans lequel on trouve *ire*, *air*, *l'eau*, *ride*, *rude*, *re*, *rive*, *ver*, *rue*, *rave* ; celui du second est *Château*, où se trouvent *chat* & *eau* ; & celui du troisième est *Bateau*, où l'on trouve *bât* & *eau*.



É N I G M E.

JE suis, Cloris, un être assez énigmatique,
Être souvent moral, & quelquefois physique.
Moral, j'ai pour Auteur, ou l'Hymen, ou l'Amour;
C'est un charme, dit-on, quand je reçois le jour;
Les plus riantes fleurs composent ma structure :
L'on vit en son berceau moins briller la nature.
Sur-tout dès qu'on te voit, Cloris, je semble
doux ;

Mais pour un seul heureux, je fais mille jaloux.
Si comme être physique enfin tu m'examines,
Aux emplois les plus doux souvent tu me destines.
Je couronne tantôt l'albâtre de tes bras,
Tantôt je suis voisin des plus charmans appas.
Près des roses, des lys, ta main fixe ma place.
Inutiles faveurs pour un être de glace !

Par M. le Méteyer.

A U T R E.

ON ne me voit jamais sans chien :
De tous mes attributs c'est le plus nécessaire ;
Avec lui je suis tout, sans lui je ne suis rien ,

Je ne suis plus qu'une chimère :
 Ce chien ne vit que de pierre ;
 Et toutefois , malgré ce stérile aliment ,
 Pour peu qu'on l'inquiète , il s'enflamme à l'instant ,
 Et sans aboyer nullement ,
 Il est tout feu dans sa colère.

Par M. V. . .

A U T R E.

MON corps seul m'appartient , ma queue est
 étrangère ;
 Sans elle , toutefois , je ne puis plaire aux yeux ;
 Au lieu qu'aidé de ce poids nécessaire ,
 Je puis m'élever de la terre
 Jusques à la voûte des Cieux ,
 En jetant sur ma route un éclat merveilleux.
 Faut-il , hélas ! qu'une chute prochaine
 Me rappelle mourant aux lieux où j'étois né.
 Ainsi finit mon existence vaine ;
 Il eût autant valu n'avoir jamais été ! . .

Par le même.



 LOGOGYPHE.

LA foif de s'emparer de ma première part ,
 A dépeuplé l'Europe, ainfi que l'Amérique.
 La feconde eft l'écueil des charmes d'Angélique ;
 Et, pour en imposer, elle a recours à l'art.
 On ne devine pas ? Eh bien donc ! je m'explique.
 Mon chef offre au Lecteur une exclamation ,
 Et le refte eft un mal qu'un rien nous communique.
 L'effet en eft terrible, & bien fouvent tragique ,
 Et mon tout réuni ne promet rien de bon.

Par M. Bouvet, à Gisors.

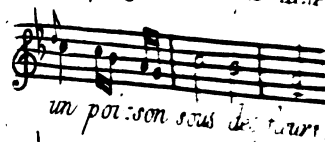
A U T R E.

DÈS le commencement du Monde ,
 Lecteur, j'exerce mon pouvoir.
 Malgré fa science profonde,
 L'homme n'a point encoꝛ découvert mon manoir.
 Je fuis pourtant dans la machine ronde.
 Chacun me fuit & voudroit m'éviter ;
 Auffi je fuis piquant de ma nature ;
 Et le mal, par moi, qu'on endure,

Ne

ne supporter.
 derrière,
 au Parterre,
 sur;
 Musique :
 honorifique,
 grand Seigneur.
 le même.

Paroles et Musique de M. de la Motte



E.

is un Minéral;
 géral;
 la vie,
 en furie;
 rtel,
 ir éternel.
 uchet.

C

 L O G O G R Y P H E.

LA foif de s'emparer de ma première part,
 A dépeuplé l'Europe, ainsi que l'Amérique.
 La seconde est l'écueil des charmes d'Angélique ;
 Et, pour en imposer, elle a recours à l'art.
 On ne devine pas ? Eh bien donc ! je m'explique.
 Mon chef offre au Lecteur une exclamation,
 Et le reste est un mal qu'un rien nous communique.
 L'effet en est terrible, & bien souvent tragique,
 Et mon tout réuni ne promet rien de bon.

Par M. Bouvet, à Gisors.

A U T R E.

Dès le commencement du Monde,
 Lecteur, j'exerce mon pouvoir.
 Malgré sa science profonde,
 L'homme n'a point encor découvert mon manoir.
 Je suis pourtant dans la machine ronde.
 Chacun me fuit & voudroit m'éviter ;
 Aussi je suis piquant de ma nature ;
 Et le mal, par moi, qu'on endure,

Ne



AIR

Paroles et musique de M. Cloz. d'Estampes

Novembre

1777.



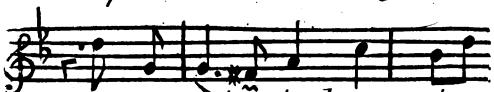
Que l'a:moûr soit un



Dieu per:fi::de qui cache



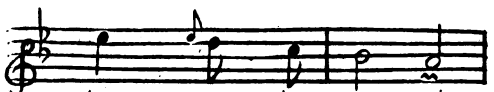
un poi:son sous des fleurs;



que son air si doux si



ti-mi::de ne soit



qu'un masque à ses noir:

-ceurs; Vous devriez dans
le mis-te-re te-nir ce
se-cret impor tant; A-
-minthe, toujours, tou-jours
u-ne me-re cache les
deffauts de son en-fant
de son en-fant.

Ne se peut quelquefois qu'à peine supporter.
 En me privant de mon pié de derrière,
 Je suis un mot qu'on répète au Parterre,
 Si l'on est content de l'Acteur;
 Je puis offrir de plus un ton de la Musique :
 Enfin , tu vois , Lecteur , un titre honorifique ,
 Qui, chez les Turcs, désigne un grand Seigneur.
Par le même.

A U T R E.

PRIS tout entier , Lecteur, je suis un Minéral ;
 Un membre à bas , je suis un Végétal ;
 Coupe-m'en deux , je peux t'ôter la vie ,
 Ou te la conserver sur un Fleuve en furie ;
 Coupe m'en trois , être immortel ,
 J'aspire après ta mort au bonheur éternel.
Par M. Bouches.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Les vrais principes de la Lecture, de l'Orthographe & de la prononciation Françoisse, de feu M. Viard, revus & augmentés par M. Luneau de Boisjermain, Ouvrage utile aux enfans, qu'il conduit par degrés de l'alphabet à la connoissance des règles de la prononciation, de l'orthographe, de la ponctuation, de la Grammaire, de la prosodie Françoisse, & des premiers élémens de l'histoire & de la géographie; trois parties in-8°. Prix 2 liv. 14 sols brochées, port franc. A Paris, au Bureau de l'abonnement littéraire, hôtel de la Fautrière, rue & à côté de l'ancienne Comédie Françoisse; & chez Durand, Libraire, rue Galande; Bastien, Libraire, rue du Petit-Lion, 1778.

CETTE édition ne ressemble à celles qui l'ont précédée, que par la forme anciennement adoptée pour cet Ouvrage. La

N O V E M B R E. 1777. 31

premiere & la seconde partie sont refaites presque en entier. Plusieurs Instituteurs éclairés, qui ont aidé l'Éditeur de leurs conseils, lui ont suggéré la plupart des changemens & des additions nouvelles qui s'y trouvent. Ainsi, ce livre utile, dont feu M. Viard est le premier & le principal Auteur, est encore l'ouvrage de plusieurs mains habiles qui ont contribué à le perfectionner.

Rien de plus clair & de plus aisé que cette méthode. Son objet principal est de simplifier le travail de l'instruction, & de la mettre à portée de toutes les personnes chargées d'élever des enfans, ou qui sont dans le cas d'instruire elles-mêmes les leurs, par l'impuissance où elles peuvent être de trouver des Maîtres sur lesquels elles puissent se reposer de ce soin. Dans cette vue, chaque leçon, destinée pour l'enfant, est précédée d'une instruction pour la personne qui lui enseigne à lire. Ces instructions indiquent la manière dont chaque leçon doit être donnée.

On ne s'étoit pas assez appliqué jusqu'ici, à faire connoître aux enfans le son propre à chaque voyelle, & celui qu'elle communique à chaque consonne,

C ij

62 MERCURE DE FRANCE.

lorsqu'elle est suivie d'une voyelle ou d'une diphthongue , ou lorsqu'elle en est précédée. On ne s'étoit pas plus occupé de les instruire de l'usage auquel chaque lettre est destinée. Cette négligence se trouve pleinement réparée dans la première partie de cette nouvelle méthode. On y trouve d'abord un alphabet de voyelles , où chacune de ces lettres est répétée autant de fois qu'il y a de manières de la prononcer. Vis à-vis de la colonne qui renferme cet alphabet , est une autre colonne où sont placés , vis-à-vis de chaque voyelle , des mots qui offrent des exemples des différentes nuances de la prononciation de chacune d'elles. Ainsi , la lettre *e* se prononce de cinq manières ; dans *Ro-me* , *ju-bé* , *mè-re* , *ac-cès* , & *té-te*. Cette colonne n'est point destinée pour l'élève ; mais pour l'instituteur , qu'elle doit guider dans la manière de faire prononcer chaque son à l'enfant , à qui on ne doit montrer que la première colonne. L'alphabet des voyelles est suivi d'un alphabet des diphthongues , arrangé de la même façon & dans le même esprit ; après lequel vient celui des consonnes , rangées d'abord suivant l'ordre qui leur est assigné dans l'alpha-

bet, & ensuite selon le rapport qu'établit entr'elles le son qu'elles forment. Le *b* y est rapproché du *p*, le *d* du *t*, l'*f* du *v*, & ainsi du reste. Suit un alphabet où les voyelles & les consonnes sont réunies, comme dans les alphabets ordinaires. Enfin, un alphabet formé de voyelles, de diphthongues & de consonnes. On passe ensuite aux syllabes, ou sons formés de consonnes unies aux voyelles & aux diphthongues; & c'est ainsi qu'en très-peu de temps on peut conduire chaque enfant, par une route sûre, à savoir lire couramment; ce qu'il doit être en état de faire à la fin de la première partie. S'il ne le fait pas, c'est que son esprit est tardif, & que les leçons n'ont pas encore pu s'y bien graver; alors il faudra simplement les lui faire recommencer.

La seconde partie consiste dans des observations destinées à perfectionner la lecture, & à donner en même-temps des principes généraux de l'orthographe & de la prononciation françoises. La prononciation y est en général bien indiquée. Nous croyons cependant que les personnes instruites & judicieuses, ne conviendront pas qu'on doive prononcer *belle* & *bonne*, pour *belles* & *bonnes*; *bonne* à

manger, pour *bonnes à manger* ; & encore moins *Chinoés*, *Gauloés*, *Artoés*, *boére*, *devoére*, *histoére* ; au lieu de *Chinois*, *Gaulois*, *Artois*, *boire*, *devoir*, *histoire*. Cette prononciation est, à Paris, celle des enfans du peuple, & non des personnes qui s'énoncent bien. La véritable prononciation de ces mots approche plutôt d'*Artoua*, *histouare*, &c. *Ellipse* ne doit pas se prononcer non plus comme s'il n'y avoit qu'une *l* ; mais on doit faire sentir les deux, ce qu'indique aisément l'étymologie du mot.

La troisième partie est composée d'une suite de petites pièces de lecture, où sont renfermées les principales définitions des sciences & des arts ; d'un abrégé de Grammaire Française & de ponctuation, & d'une introduction à l'étude de l'histoire & de la géographie, consistant dans l'explication des termes propres à ces deux sciences.

Malgré les légères observations que nous avons faites sur une partie de cet Ouvrage, nous pouvons assurer ceux qui ont des enfans à élever, qu'il nous a paru préférable à tout ce qui avoit été publié jusqu'à présent sur cette partie fondamentale de l'éducation.

Contrepoisons de l'arsenic , du sublimé-corrosif , du verd-de-gris & du plomb ; suivis de trois Dissertations intitulées : la première, Recherches Médico-Chymiques sur différens moyens de dissoudre le mercure , &c. La seconde , Exposition des différens moyens d'unir le mercure au fer , &c. La troisième , Nouvelle Observation sur l'ather , &c ; par M. Pierre - Toussaint Navier , Docteur en Médecine , Conseiller-Médecin du Roi pour les maladies épidémiques dans la Province & Généralité de Champagne , &c. 2 vol. in-12 , brochés 4 liv. 10 sols. A Paris , chez la veuve Méquignon & fils , Libraires , rue de la Juiverie ; & chez Didot le jeune , quai des Augustins , 1777. Avec approbation & privilège du Roi.

Jamais Ouvrage n'a été publié plus à propos , & dans une circonstance plus favorable , que celui que nous annonçons , précisément dans un temps où l'on fait usage trop inconsidérément , pour le traitement des maladies , de remèdes qui devroient être bannis totalement de la

C iv

16 MERCURE DE FRANCE.

matière médicale, tels que l'arsenic, le sublimé-corrosif, le verd-de-gris & le plomb. Cet Ouvrage est un vrai antidote contre une infinité de brochures qui paroissent journellement, dont les Auteurs sont le plus souvent ignorés, & qui ne tentent à rien moins qu'à introduire, pour les maladies, des traitemens plus à craindre que les maladies mêmes. M. Navier, qui s'occupe journellement de ce qui peut tendre au bien de l'humanité, nous donne une nouvelle preuve de son zèle par la publication de son Ouvrage. Il est à souhaiter qu'il ait plus de succès que les différentes lettres que M. Buc'hoz a publiées avec force en 1769 & 1770, contre le sublimé-corrosif, le verd-de-gris & l'arsenic; mais peut-être à force de rebattre la même matière, on viendra à bout de dissuader le public de l'usage de remèdes aussi pernicieux. Pour mieux faire connoître l'Ouvrage de M. Navier, nous rapporterons tout au long le jugement qu'en ont porté MM. les Commissaires de la Faculté de Paris.

“ Nous avons été chargés, dit M. Bucquet, par la Faculté, M. Malouin, M. Macquer, M. Désessarts & moi, d'examiner un Ouvrage ayant pour titre :

Contrepoisons de l'arsenic, &c. par M. Navier, &c. L'Auteur fait connoître d'abord la nature & les effets de chacun des poisons qui font l'objet de son travail. Il cherche ensuite parmi les corps qui peuvent se combiner par la voie humide, (la seule qui puisse avoir lieu dans l'intérieur du corps-humain) quels sont ceux qui les corrigent le plus parfaitement. Les substances qu'il indique sont faciles à se procurer, & ne peuvent nuire en aucune manière, comme la Faculté pourra s'en convaincre, d'après le bon exposé que nous avons cru devoir mettre sous les yeux. M. Navier traite de l'arsenic dans la première partie de son Ouvrage; il trouve que cette espèce de minéral salin, peut se combiner par la voie humide, aux alkalis, au soufre, & même aux matières calcaires, & être corrigé par ces substances ».

« Lorsqu'on jette du foie de soufre en liqueur dans une dissolution d'arsenic faite par l'eau, il se fait à l'instant un précipité bleu, qui, étant mis à sublimer, produit un véritable orpin. Le foie de soufre perd son odeur au moment du mélange, ce qui prouve qu'il a été décomposé; & en effet, M. Navier a re-

C v

58 MERCURE DE FRANCE.

connu que la plus grande partie de l'arsenic s'unissoit au soufre, avec lequel il formoit une espèce d'orpin, beaucoup moins nuisible que l'orpin ordinaire, en ce qu'il est beaucoup plus chargé de soufre. Une petite portion d'arsenic reste dans la liqueur qui surnage le précipité ; mais il est uni à l'alkali qui faisoit partie du foie de soufre, & se trouve considérablement adouci, comme M. Navier s'en est assuré ».

« L'affinité qui existe entre l'arsenic & le fer, a déterminé M. Navier à chercher des moyens de combiner ces deux substances par la voie humide. Il y est parvenu en unissant d'abord le fer au foie de soufre par la fusion, ou en faisant déronner un mélange de nitre de soufre & de limaille de fer. Il fait dissoudre le foie de soufre martial dans l'eau ; la dissolution est verte ; mais en la mêlant avec une dissolution d'arsenic, elle perd cette couleur, & occasionne un précipité bien formé par l'union de l'arsenic au soufre & au fer. Le foie de soufre martial a tant d'action sur l'arsenic, qu'il se joint à cette substance, même lorsqu'elle est dissoute dans le lait. Dans le cas où on n'auroit pas sous la main du foie de

soufre simple ou martial, on peut détruire les effets de l'arsenic par le moyen des solutions de fer dans les acides : l'encre même suffit au défaut d'autres solutions ferrugineuses. Il suffit de verser d'abord sur l'arsenic un peu d'alkali qui s'unit avec lui, & le met dans le cas d'être ensuite séparé par les solutions martiales acides avec le fer, desquelles il se combine dans le moment que l'acide s'unit avec l'alkali ».

« D'après ces expériences, M. Navier propose, pour les personnes empoisonnées par l'arsenic, le traitement suivant. Il fait boire beaucoup de lait, parce que cette substance dissout l'arsenic aussi facilement que l'eau, & qu'elle adoucit les viscères agacés. Il observe, à cet égard, que l'arsenic, loin de coaguler le lait, empêche au contraire qu'il ne se caille. Il rejette l'huile, qui ne peut dissoudre l'arsenic. Après l'usage du lait, M. Navier conseille de boire la solution du foie de soufre alkalin ou calcaire, ou mieux encore le foie de soufre martial, qu'il fait prendre à la dose d'un gros dans une pinte d'eau chaude. On peut édulcorer cette liqueur avec le sucre. Si les malades ont une répugnance invincible pour cette

Cvj

60 MERCURE DE FRANCE.

boisson ; on peut faire prendre le foie de soufre en pilules , à la dose de cinq ou six grains , en observant de leur faire boire par-dessus un grand verre d'eau chaude. On répète cela plusieurs fois de suite. Au défaut de foie de soufre , M. Navier propose de faire boire aux malades une lessive légèrement alcaline , ou de l'eau de savon , & par-dessus une dissolution de fer dans du vinaigre ou dans tout autre acide , ou même de l'encre , si on n'a rien de mieux. Enfin , il achève la cure par l'usage du lait & des eaux sulfureuses chaudes , que l'expérience lui a fait connoître comme très-propres à dissiper l'engourdissement , la paralysie & les convulsions qui suivent les empoisonnemens ».

« Les remèdes que M. Navier regarde comme les plus propres à combattre les effets du sublimé-corrosif , sont les mêmes qui combattent ceux de l'arsenic , c'est-à-dire , les différens foies de soufre qui décomposent le sel mercuriel , & forment , par le transport de l'alkali sur l'acide , un sel neutre non caustique ; tandis que le soufre , qui s'unit au mercure , se précipite avec lui dans l'état d'un éthiops minéral , qui n'est nullement nuisible ».

« Les mêmes foies de soufre , & particulièrement le foie de soufre martial , décomposent le verd-de-gris. Le soufre & le fer s'unissent au cuivre , & empêchent qu'il ne se dissolve de nouveau par les sucs digestifs , comme il pourroit arriver si le métal n'étoit dégagé que par les alkalis qui le précipitent dans l'état de chaux , & qui , en le dissolvant , peuvent le porter dans tous les organes. M. Navier conseille aux personnes qui ont eu le malheur d'avaler du verd de-gris , de prendre d'abord quelques boissons acidulées , qui puissent dissoudre complètement cette substance , & la disposer à être plus facilement décomposée par le foie de soufre ».

« Quoique M. Navier ne regarde point le plomb comme un poison corrosif , il imagine cependant que les mêmes remèdes pourront en corriger l'action , & dispenser de l'usage des mochiques , qu'on emploie en pareil cas , & qu'il ne croit pas sans danger. Il propose donc d'administrer aux malades une grande quantité de boissons acidules , de les mettre ensuite à l'usage du foie de soufre , & de terminer le traitement par de doux purgatifs ».

62 MERCURE DE FRANCE.

» Nous ne suivrons pas plus loin M. Navier dans le détail de ses expériences ; ce court exposé suffit pour faire connoître que la Médecine a été guidée dans ses recherches par les lumières de la plus saine Chimie, & par la pratique la plus éclairée. Nous avons répété avec soin la plus grande partie des expériences qu'il publie ; elles nous ont paru parfaitement exactes. Les talens de M. Navier , & le desir qu'il a eu de se rendre utile à l'humanité , nous ont paru devoir lui mériter l'approbation de la Faculté. Délivré à Paris, aux Ecoles de Médecine , le 9 Mars 1776. MACQUER , DÉSÉS-SARTS , BUCQUET ».

Nouvelles Espagnoles , de Michel de Cervantes ; Traduction nouvelle , avec des notes , ornée de figures en taille-douce. Par M. Lefèvre de Villebrune. *L'Illustre Frégone* , Nouvelle huitième. in-8°. broché. Prix , 1 liv. 16 s.

Cette Nouvelle de l'*Illustre Frégone* , ou l'*Illustre Servante* , est un tableau des mœurs Espagnoles du temps de Michel Cervantes. La licence effrénée de la jeunesse , ne connoissoit point alors de bor-

nes ; de sorte que l'on voyoit tous les jours les enfans des plus illustres familles, se retirer avec des bandes de filoux. Le but de Cervantes est de censurer cette conduite licencieuse.

Diègue de Carriaze , fils d'un Gentilhomme de Burgos , riche & de grande naissance , se mit en tête , à l'âge d'environ treize ans, de courir en vagabond & en filou, sans avoir éprouvé chez lui aucun traitement qui le forçât à cette inconduite. Entraîné par ce singulier penchant, il s'évade , & se met à courir le monde. En trois ans d'absence de la maison paternelle , il apprend tous les jeux familiers aux plus francs escrocs , & devient un filou des plus fieffés. Il va se faire passer maître aux *Almadrales* de *Zahara* , première Académie de filouterie en Espagne , & y passe quatre ans à y mener une vie qui lui paroissoit délicieuse. Au bout de ce temps , l'envie lui prend de revoir sa famille. Il revient à Burgos , où son père & sa mère le reçoivent à bras ouverts.

Carriaze étoit lié étroitement depuis l'enfance , avec Thomas d'Avendagne , jeune homme du même âge que lui , d'une naissance égale à la sienne , & fils

64 MERCURE DE FRANCE.

d'un intime ami de son père. Il lui peint des couleurs les plus agréables, le séjour des Almadraves ; lui fait part du projet qu'il forme d'y retourner, & lui propose d'être du voyage. La proposition effarouche d'abord Avendagne ; il finit par y consentir. Ils obtiennent de leurs parens la permission d'aller étudier ensemble à Salamanque, & partent sous la conduite d'un Gouverneur commun, auquel les deux pères remettent l'argent nécessaire pour la dépense de leurs enfans pendant un an. Arrivés à Valladolid, ils disparoissent après avoir croché la malle du Gouverneur, & se rendent à Madrid, où ils se défont de leurs mules & de tout leur équipage, s'affublent d'habits grossiers, & se mettent en route à pied pour Tolède. Dans le chemin, ils entendent causer deux voyageurs, à pied comme eux, dont l'un disoit à l'autre : « tâche de gagner l'hôtellerie du » Sévillan, tu y verras cette belle *Frégone*, » dont il est tant parlé.... Elle est dure » comme un marbre, revêche comme » une payfanne des montagnes ; âpre » comme l'ortie ; avec tout cela, elle a » un visage de Pâques, une face de » bonne année, le soleil sur une joue, » la lune sur l'autre. On diroit, du front

„ jusqu'à la gorge , que c'est un parterre
 „ de roses, d'œillets, de jasmin, de lys :
 „ je ne parlerai pas du reste „. Avenda-
 gne, frappé de ce discours, conçoit
 sur le champ l'envie de voir cette beauté,
 à quel prix que ce soit. Ils arrivent sur
 le soir, à la porte du Sévillan Carriaze,
 pressé de se rendre aux Almadraves,
 vouloit engager Avendagne à venir loger
 ailleurs; mais Avendagne, toujours plein
 de son objet, entre dans la cour de l'hô-
 tellerie, où la belle Frégone est le pre-
 mier objet qui se présente à ses yeux. Il
 demeure frappé de sa beauté. L'Auber-
 giste arrive. Avendagne lui forge une
 histoire; &, sous prétexte d'attendre un
 Seigneur dont il se dit le domestique,
 se fait donner une chambre pour lui &
 pour son camarade.

Avendagne, devenu amoureux de la
 belle Constance (c'est le nom de la jeune
 fille), se propose de rester à Tolède. Car-
 riaze n'omet rien pour le détourner de
 ce dessein, mais inutilement. Il se ré-
 sout enfin lui-même à ne pas le quitter.
 Ils saisissent tous deux, le lendemain,
 une occasion qui se présente, pour se
 mettre au service de leur hôte. Avenda-
 gne, sous le nom de Thomas Pèdre,

en qualité de garçon d'écurie ; & Carriaze , sous le nom de Lope l'Asturien , pour aller chercher , sur un âne , de l'eau à la rivière. Mais ce dernier , en exerçant cette noble fonction , prend querelle avec un autre ânier qu'il blesse dangereusement , ce qui le fait conduire en prison , où il demeure trois semaines , & d'où son ami Thomas a beaucoup de peine à le tirer. Cette aventure le dégoûte de sa condition ; mais , pour ne pas perdre Avendagne de vue , il reste dans Tolède , & s'y occupe à vendre de l'eau pour son compte. Il achète un âne pour exercer cette profession. Voyant quelques-uns de ses nouveaux confrères qui jouoient aux cartes sur le pré , il se met à jouer aussi. Cet endroit est le plus amusant du conte.

» Lope , qui ne se faisoit jamais prier deux
 » fois pour les bonnes affaires , se couche
 » à côté d'eux , avance sa mise , & bat
 » les cartes. En deux ou trois tournées ,
 » il perd les six écus qui lui restoient. —
 » Je joue à présent mon âne , mais
 » par quartiers. Lope perd un quar-
 » tier , puis le second , puis le troisième ,
 » puis le quatrième. Le gagnant se lève
 » pour aller prendre l'âne. = Doucement ,
 » l'ami , lui dit Lope ; faites attention que

» je n'ai joué que les quatre quartiers ;
 » mais il me revient la queue toute en-
 » tière , ainsi qu'on me la remette. Les
 » autres éclatent de rire : je ne ris pas ,
 » dit Lope , d'un ton fort sérieux. L'on
 » alloit probablement s'empoigner , lors-
 » qu'un vieux confrère les empêcha de
 » s'échauffer. = Mes amis , tenez , vous
 » allez vous assommer , & cela ne déci-
 » dera pas l'affaire. Croyez-moi , ne
 » travaillez-pas au profit des Alguasils.
 » Ne vaut-il pas mieux aller chez un Avo-
 » cat , & le prendre pour arbitre ? =
 » Point d'Avocat , dit le gagnant ; il
 » mangeroit cet âne , son père , & toute
 » sa famille. = Quand on vend un gigot ,
 » il semble que la queue va toujours avec :
 » ainsi point de doute que l'âne & la queue
 » m'appartiennent. Cela est faux , repli-
 » que Lope : les moutons de Barbarie ont
 » toujours cinq quartiers , & le cinquième
 » c'est la queue : de sorte que lorsque le
 » mouton est dépecé , la queue se compte
 » pour un quartier... Ainsi , plus de raison ,
 » je veux la queue , ou je l'aurai de force ,
 » quand tous les âniers de Tolède s'y
 » opposeroient. Ne croyez pas me faire
 » peur parce que vous êtes vingt contre
 » un. Je fais manier mon camarade aussi

68 MERCURE DE FRANCE.

» bien qu'ânier du monde , & je mets
 » dix pouces de dague dans le ventre au
 » premier qui touche à la queue de mon
 » âne. J'ai trop d'ame pour acheter jus-
 » tice à prix d'argent , je me la ferai moi-
 » même ».

« Le gagnant & les autres virent bien
 » que le drôle ne lâcheroit pas prise aisé-
 » ment. Lope jette son bonnet en l'air ,
 » empoigne la dague tachée sous sa veste ,
 » & se cantonne à côté de l'âne avec une
 » contenance si fière , qu'il leur en im-
 » pose à tous. = Eh bien , dit le vieux
 » confrère , arrangez - vous ainsi. Que
 » l'Asturien joue la queue contre un quar-
 » tier ; s'il le perd , tout sera dit. = Soit ,
 » dit Lope. On reprend les cartes ; il
 » regagne un quartier , puis le second ;
 » enfin voilà l'autre sans âne. = A pré-
 » sent , mon argent , dit Lope ; partage-
 » le en cinq parts , une contre chaque
 » quartier. L'autre n'étoit pas trop de cet
 » avis : mais il fallut céder aux instances
 » des confrères. Lope , en cinq coups
 » de cartes , regagne son argent , & dit
 » d'un ton ironique : = Eh bien , con-
 » frère , te reste-t-il encore du butin ? =
 » Oui , sans doute. Allons , va pour
 » tout mon avoir , contre ton âne &

» ta bourse. = Va , confrère : au jeu.
 » Quinola , dit Lope , on compte le
 » point ; le confrère est à sec & son
 » mariage fondu. Consterné de sa ruine ,
 » sans un seul maravedi , le pauvre
 » diable se jette à terre , se bat , se dé-
 » chire , & alloit se tuer , lorsque Lope ,
 » en homme bien né , prend pitié du
 » confrère. = Tiens , voilà ton argent.
 » Tu n'es pas le premier qui se soit
 » ruiné sur un coup de cartes ; mais ,
 » après cette sortise , n'en fais pas une
 » seconde : voici encore les dix ducats
 » du prix de ton âne. Toute la bande
 » fut stupéfaite à cette libéralité : peu
 » s'en fallut même qu'ils ne l'éussent
 » le Roi des âniers ».

Cette histoire se répand par toute la ville. A peine Lope s'est-il mis à exercer son métier , que la populace le montre au doigt : *Ah ! l'homme à la queue , ton âne l'a bien longue.* Il prend le parti de se retirer dans le petit appartement qu'il a loué , & de ne pas sortir de quelques jours , dans l'espérance qu'on oubliera la queue de son âne.

Cependant , Thomas découvre secrètement sa naissance & son amour à Constance , mais sans pouvoir parvenir à la

faire expliquer. Enfin , Don Diègue de Carriaze , accompagné de Don-Juan d'Avendagne , arrive dans l'hôtellerie , & se fait connoître pour le père de cette belle personne , fruit d'une foiblesse qu'avoit eue pour lui une Dame de la première qualité , qui étoit venue accoucher en secret dans cette auberge , & avoit laissée la jeune Constance , après l'avoir mise au monde , entre les mains du Sévillan , en lui faisant de grands présens , & lui recommandant d'avoir soin de sa fille , & de ne la remettre qu'à ceux qui lui représenteroient des marques dont elle convint avec lui. Don Diègue apporte ces marques qui doivent lui faire retrouver sa fille. Pendant que la reconnaissance se fait , en présence du Corrégidor de Tolède , parent de Don-Juan d'Avendagne , on entend du tumulte dans la rue : c'étoit Lope l'Asturien qui se faisoit encore arrêter. Le Corrégidor ordonne qu'on le fasse monter , & Don Diègue reconnoît son fils , qui découvre en même-temps à Don-Juan que Don Thomas d'Avendagne est dans l'auberge. On le trouve dans le grenier , où il étoit allé se cacher en voyant arriver son père. Il est uni à Constance : on marie aussi

N O V E M B R E. 1777. 71

Carriaze , qui renonce à ses fredaines ,
& à son goût pour la vie vagabonde.

Dictionnaire des origines. A Paris , chez
Bastien , Libraire , rue du petit Lion.

Ceux qui ont parcouru les premiers volumes de ce Dictionnaire , ne seront pas fâchés d'apprendre que la matière s'étend sous la plume de l'Auteur. On ne peut donner que des notices superficielles , en abrégeant trop les articles. Ainsi , le mérite de ces sortes d'Ouvrages est d'éviter le double écueil de la prolixité fatigante , & de la brièveté excessive. Quant aux excursions que les Lexicographes font dans les genres étrangers au but qu'ils se proposent dans leurs Ouvrages , c'est un défaut presque général , qu'on pardonne aisément , lorsque les articles qui sont de trop , sont d'ailleurs intéressans. A l'article de *Marie-Thérèse , Impératrice Douairière , Reine de Hongrie & de Bohême , &c.* , on est fort aise de retrouver un éloge qu'on a emprunté d'un Orateur connu par des succès multipliés. « Cette » Souveraine , si justement célèbre , n'a » jamais vu les dangers du trône & les » orages de la fortune au-dessus de son

72 MERCURE DE FRANCE.

» courage & de son génie, ni les vertus
» d'une condition privée, au-dessous de
» son rang & de ses devoirs. Elle fut à
» la fois s'élever jusqu'aux héros les plus
» fameux, & descendre jusqu'au dernier
» de ses Sujets. Après avoir fait de gran-
» des choses, elle ne se crut pas dispensée
» de faire le bien, & parut avoir oublié
» tous ses droits à l'admiration des hom-
» mes, tant elle cherchoit à en acquérir
» sur leur reconnoissance. Son ame for-
» titifiée & agrandie par l'adversité & les
» périls, dans l'âge des séductions & de
» l'inexpérience, demeura depuis à la
» hauteur où elle étoit une fois montée,
» & prouva que, pour être supérieure aux
» hommes, elle n'auroit pas eu même
» besoin de la grande leçon du malheur.
» On la vit joindre aux vues générales
» d'une administration bienfaisante, cette
» bonté de tous les momens qui ne craint
» pas d'en faire trop; & cette aimable
» simplicité, attribut de la vraie gran-
» deur, qui ne craint pas de jamais rien
» perdre. Son nom, répété par tous les
» peuples, avec des louanges unanimes,
» & par ses sujets avec des larmes de
» tendresse, enseigne à tous les âges,
» que le talent de régner réside sur-tout
» dans

» dans l'ame, & que la vraie politique
 » est dans la vertu. Enfin, parmi
 » tous les titres qu'elle peut partager
 » avec les meilleurs Princes, Marie-
 » Thérèse mérite cet éloge si rare, que,
 » n'ayant jamais cru qu'il y eût une mo-
 » rale particulière pour le trône de l'hé-
 » roïsme, elle n'a jamais eu besoin que
 » la gloire lui servît d'excuse «.

Ces vertus ont été transmises à l'Aug-
 guste Princesse, qui fait le principal or-
 nement de son trône; & la Nation Fran-
 coise en recueillera les fruits délicieux.

*L'Art de parler réduit en principes, ou
 Préceptes abrégés de Rétorique, avec
 des exemples choisis pour former l'es-
 prit & le cœur de l'un & de l'autre
 sexe. A Paris, chez la veuve Savoie,
 Libraire, rue St Jacques.*

On a beau avoir reçu de la nature un
 goût exquis, ce goût devient toujours un
 mauvais guide, s'il n'est pas cultivé par des
 leçons de Rétorique ou de Littérature,
 & par l'étude des bons modèles. Ce talent
 naturel sera à la fin étouffé par des lec-
 tures faites sans choix. L'on remplira sa
 mémoire de faux principes & d'exem-

D

ples sans goût , si l'on n'a pas été bien dirigé dans sa jeunesse , par des Instituteurs éclairés. C'est pour éviter cet inconvénient, que l'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons, présente à la jeunesse de l'un & de l'autre sexe, un livre qui, par la clarté des leçons qu'il contient, & le choix des exemples qui les accompagnent, peut servir à développer & à perfectionner le goût.

On venge le beau sexe contre les détracteurs qui voudroient lui interdire toute espèce d'étude, & l'on convient dans cette Rhétorique, que les personnes du sexe ayant reçu de la nature une vivacité d'esprit qu'elle ne donne pas communément aux hommes au même degré, ce seroit méconnoître ses dons, que de ne pas enseigner l'art de bien parler à celles qui ont le talent de manier aisément la parole. Ne vaut-il pas bien mieux les occuper des élémens de la littérature, & leur apprendre à goûter un livre bien écrit, que de les laisser employer une grande partie du temps à des frivolités qui rétrécissent le génie? & le présent que la nature leur a fait d'une riche mémoire, ne semble-t-il pas imposer aux Maîtresses de Pension, l'obligation de

la meubler de principes , de goût & d'exemples intéressants pour l'esprit & le cœur ? On dira peut-être , continue le Panégyriste du beau sexe , qu'il ne faut pas ouvrir aux femmes une carrière qui est réservée pour les hommes. Mais , pourquoi les hommes prétendroient-ils se réserver cette carrière , & la fermer aux femmes ? Pourquoi celles qui , de l'aveu des hommes , ont le tact plus fin , se verroient-elles repoussées du Sanctuaire des Sciences par les mains même qui s'empressent à les admettre par-tout ailleurs ? Et , tandis que les femmes d'esprit font l'agrément des bonnes compagnies , par le charme de leurs faillies , comment les hommes prendroient-ils sur eux de leur fermer l'entrée de leur lycée ? Ils se rendroient suspects d'une sorte de jalousie qui ne pourroit leur faire honneur , & qui sembleroit contraster avec l'aveu qu'ils font d'être flattés de leur conversation , & de se plaire dans leurs cercles.

Cet Ouvrage , où l'on rend tant de justice aux Dames , méritoit le titre de Rhétorique des Demoiselles ; mais , comme les préceptes & les exemples conviennent également à l'un & à l'autre sexe,

Dij

76 MERCURE DE FRANCE.

ce livre peut être employé , & par les Instituteurs , & par les Maîtresses de Pension.

Rosel, ou l'*Homme heureux*, par M. le Prévôt d'Exmes, seconde Édition. A Genève ; & se trouve à Paris , chez Mérigot le jeune , Libraire , Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée : 1777.

Ce petit Ouvrage philosophique , déjà imprimé , reparoit aujourd'hui accompagné de quelques Poésies fugitives. Sous le nom de *Rosel*, l'Auteur fait parler un père donnant une instruction à son fils encore jeune ; il suppose cet enfant chéri , d'abord entraîné dans la carrière du vice , victime des malheurs qu'il entraîne à sa suite ; & , revenu enfin de ses égaremens, il finit par lui proposer le choix entre la prospérité & la vertu. Pour lui faire connoître les avantages de l'un & de l'autre , il lui montre d'abord un château superbe , habité par un vil favori de la fortune , qui cherche à en imposer par un extérieur brillant , afin de faire oublier la source méprisable de son opulence. Il lui fait le détail des bassesses &

N O V E M B R E. 1777. 77

des infamies par lesquelles cet insecte orgueilleux s'est élevé. Il peint ensuite un vieillard pauvre , habitant une cabane couverte de chaume , mais vertueux & tranquille. « Veux-tu , dit-il enfin à son » fils , veux-tu demeurer dans ce château , séjour des plaisirs & du vice ? » veux-tu habiter cette cabane , séjour » des peines & de la vertu ?... Que vois-je ? Sans balancer , ton choix est déjà » fait ! la vertu triomphe ; je meurs » content ».

La plus considérable des pièces fugitives , est une romance en pot-pourri assez agréable , intitulé *la fidélité de Lucrèce*. Elle n'est pas avantageuse à la vertu de cette antique Héroïne. Le reste consiste dans une Idylle sur une tourterelle ; un vaudeville dont le refrain est que *tout est changé* ; une romance sur un papillon , & les traductions de deux ou trois petites pièces Latines. On connoît le fameux distique sur Didon :

Infelix Dido ! nulli bene nupta marito.

Hoc pereunte , fugis ; hoc fugiente , peris.

M. le Prévôt d'Exmes en a peut-être été le Traducteur le plus littéral ; nous
Dij

laissons au lecteur à juger s'il est aussi le plus élégant.

Didon , que je te vois malheureuse en maris !
L'un périt , *tu t'en fuis* ; l'autre fuit , tu périss.

On peut se rappeler cette autre traduction ou imitation , qui a aussi le mérite de la précision.

Didon , tes deux époux ont causé tes malheurs ;
Le premier meurt , tu fuis ; le second fuit , tu meurs.

Supplément à l'Analyse des Conciles-Généraux & particuliers , par le R. P. Charles-Louis Richard , Professeur en Théologie , de l'Ordre & du Noviciat Général des Frères Prêcheurs. Tome cinquième. A Paris , chez Benoît Morin , Imprimeur - Libraire , rue St Jacques ; & Laporte , rue des Noyers.

On a rendu un compte très-avantageux des quatre premiers volumes de l'Analyse des Conciles ; & le jugement qu'on en a porté , vient d'être confirmé tout ré-

N O V E M B R E. 1777. 79

cèment par l'Auteur de la nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût, qui, tom. 3, pag. 88 & 89, exalte la netteté, l'ordre, la précision, le style, l'éloquence, l'érudition, la critique, l'intelligence profonde du droit ancien & moderne; le zèle de la Religion & l'amour de la Patrie, qui règnent dans ces quatre premiers volumes. Nous pouvons assurer le Public, que le cinquième & dernier que l'Auteur lui donne par forme de supplément, ne cède pas aux quatre premiers, & qu'il a même deux avantages considérables sur eux. Le premier, est la correction de plusieurs fautes qui s'y étoient glissées; le second, & qui est le plus important, consiste dans un grand nombre de nouveaux articles sur le dogme, la morale & la discipline, relativement à l'exigence des circonstances du temps & des besoins de la Religion, des mœurs, de la vertu, de la société, des Empires & des deux Puissances qui les gouvernent dans l'ordre religieux & civil. Tels sont, entr'autres, les articles *Anathêmes, Antilogie, Antropologie, Archevêque, Célibat, Déisme, Dieu, Écriture-Sainte, Éternité, Mal, Matérialisme, Miracles, Protestans, Ri-*

D iv

30 MERCURE DE FRANCE.

chesses du Clergé séculier & régulier, usure, zèle, où l'on voit la réfutation de la Philosophie de la nature.

Lettre d'un Professeur Emérite de l'Université de Paris, en réponse à un Prieur Religieux Bénédictin de Saint-Maur, sur l'éducation publique, au sujet des exercices de l'Abbaye-Royale de Sorèze. A Paris, chez Brocas, Libraire, rue St Jacques.

Les Religieux sont-ils propres à l'éducation publique ? Reconnoît-on le plan de l'Université de Paris dans celui que lui attribue M. d'Alembert ? Les exercices du Collège de Sorèze peuvent-ils contribuer aux progrès de la jeunesse qu'on y élève ? Voilà les questions que le Professeur émérite de l'Université de Paris discute & approfondit ; & sa lettre est une dissertation intéressante sur l'objet de l'éducation, où l'on trouve une foule de réflexions judicieuses. Il démontre, par rapport au premier objet, que les Religieux peuvent être au moins aussi instruits que des Laïcs à qui le commerce du monde ôte beaucoup de temps. « Si » Dieu permet à l'homme de chercher la

solitude , afin de se soustraire aux dan-
 gers du monde , & de parvenir à une
 plus haute perfection , n'est-il pas in-
 contestable qu'il veut que le grand nom-
 bre vive en société , non pour se cor-
 rompre mutuellement , mais pour se
 rendre meilleurs , & s'entr'aider par
 toutes sortes de bons offices , de ma-
 nière que son nom soit glorifié sur
 la terre comme il l'est dans le ciel.
 Or , pour élever l'homme à des sen-
 timens aussi sublimes & aussi dignes de
 lui , peut-on s'y prendre trop tôt ? peut-
 on y employer des Instituteurs trop re-
 ligieux ? Qu'exigent de tout Instituteur ,
Dieu , le Roi & la Patrie ? N'est-ce pas
 qu'il s'attache à former de bons Ci-
 toyens , & par conséquent de vrais
 Chrétiens ?... La véritable fin de l'édu-
 cation est assurément d'inspirer aux Élè-
 ves l'amour de la vertu , de développer
 leurs talens , & de les rendre capables
 d'embrasser , en sortant des Collèges ,
 l'état auquel ils se sentent plus de pen-
 chant. Ainsi , la première qualité d'un
 Instituteur , c'est l'amour de la Reli-
 gion & de la Patrie ; il faut qu'il y
 joigne une patience constante , une

82 MERCURE DE FRANCE.

» tendresse paternelle pour les enfans
» qui lui sont confiés. Or, qui aura ces
» qualités, si ce n'est un homme véritablement religieux, qui connoît les
» vanités du monde & sa perversité ;
» qui médite sans cesse sur les devoirs
» de l'homme envers Dieu, envers lui-même, & envers le prochain » ?

Certainement, le Professeur ne prétend point qu'il ne puisse y avoir, parmi des Laïcs répandus dans le monde, des hommes assez vertueux & assez éclairés pour mériter qu'on leur confie l'éducation de la jeunesse. On trouve dans la capitale & dans les Provinces, des Instituteurs qui réunissent ces qualités ; mais l'Auteur de la Lettre n'en soutient pas moins, que la dissipation que produit le commerce du monde, & la contagion de l'exemple, sont des obstacles que n'ont point à vaincre des Religieux qui ont le bonheur de vivre dans des maisons édifiantes. La subordination qu'exige la règle, ne les empêche pas de faire de bonnes études, lorsqu'ils en ont le goût, & de les rendre capables d'instruire la jeunesse. Rien ne les empêche de lire les Homères, les Démosthènes, les Cicérons, & les excellents Auteurs François qui ont brillé dans tous les genres.

N O V E M B R E. 1777. 83

Le Professeur émérite expose plusieurs raisons plausibles en faveur des réguliers, sur-tout , par rapport aux Provinces où les Collèges ne peuvent pas avoir les avantages de l'Université de Paris. On lit avec intérêt tout ce qui a rapport au plan des Études de l'Université de Paris , aux attaques que M. l'Abbé de Condillac a faites aux Universités, dans son Cours d'Études, & aux Exercices du Collège de Sorèze. Cette discussion , qui est jointe à une espèce d'apologie de l'Université de Paris , à l'exposition de la méthode qu'on y suit dans les études publiques , & qui renferme les meilleurs principes de littérature , ne peut être que très-utile aux Instituteurs & aux pères qui veillent de près à l'éducation de leurs enfans.

Le Mitron de Vaugirard , Dialogue sur le bled , la farine & le pain ; avec un traité de la Boulangerie, par M. Lacombe d'Avignon. Nouvelle édition. A Paris , au Palais Royal , & chez Didot , Libraire , rue Pavée. 1777.

Ce petit Ouvrage économique , qui parut pour la première fois au commencement de l'année dernière , est égale-

Dvj

84 MERCURE DE FRANCE.

ment recommandable par l'importance du sujet, & par les vues patriotiques de l'Auteur. Les Dialogues, au nombre de six, sont entre le Mitron & M. Fromant son ami. On y trouve d'excellentes instructions sur tout ce qui a rapport au pain; on y donne aussi en faveur des pauvres, pour remédier aux cas de cherté ou de disette, la recette d'une soupe économique composée de riz, de pain, de navets & de pommes de terre, au moyen de laquelle un ménage de douze personnes peut être nourri copieusement, moyennant 3 sols par jour par tête. Le Mitron assure que cette soupe est très-nourrissante.

C'est dommage que ces Dialogues estimables soient déparés par la petite singularité d'une orthographe bizarre, suivant laquelle les mots sont écrits précisément comme on les prononce : comme *journel-lemant, diminucion, ancore, anée, philosophie, &c.* On trouve à la suite des Dialogues, un petit traité de la Boulangerie, extrait d'un *in-folio* publié par M. Malouin, savant Médecin Chymiste, avec des réflexions sur la manutention des Mitrons de Paris. Ce traité, aussi judicieux qu'instructif, renferme tous les détails qu'on peut désirer de connoître, touchant la fabrica-

N O V E M B R E. 1777. 85
tion d'une denrée dont l'utilité est si grande
& si générale.

Œuvres de Chaulieu, d'après les manuscrits de l'Auteur. 2 vol. in-12. A la Haye, & se trouvent à Paris, chez Pissot, Libraire, rue du Hurepoix. 1777.

Cette nouvelle édition des *Œuvres de Chaulieu*, doit être regardée comme la seule vraiment authentique & originale. Elle a été faite d'après trois manuscrits originaux, dont l'un, peu de temps avant la mort de l'Auteur, avoit été rédigé sous ses yeux, d'après le manuscrit corrigé de sa main. Ces manuscrits ont été donnés par le Marquis de Chaulieu, petit neveu du Tibulle François, qui annonce lui-même, dans une Lettre à l'Éditeur, les motifs qui en ont retardé long temps la publication, & ceux qui l'occasionnent aujourd'hui. « J'ai long-temps hésité » Monsieur, dit M. le Marquis de Chaulieu, à rendre public le recueil des » Œuvres de M l'Abbé de Chaulieu, » mon grand-oncle. Sa famille, par respect pour sa mémoire, étoit dans l'intention de ne point leur laisser voir la lumière. M. l'Abbé de Chaulieu faisoit

» des vers pour son amusement & sans
 » prétention ; & jamais il n'eut la volonté
 » de se faire imprimer. Voilà pourquoi ,
 » depuis plus de cinquante ans , ses hé-
 » ritiers ont toujours refusé de se défaire
 » de ses manuscrits ; mais , comme dans
 » les éditions imparfaites qu'on a données
 » de ses Ouvrages , sans leur consente-
 » ment , on lui a attribué des pièces qu'il
 » n'a point faites , & des sentimens qu'il
 » n'eut jamais , le même respect pour sa
 » mémoire , me détermine enfin à vous
 » faire le sacrifice de ces manuscrits qu'on
 » m'a tant de fois demandés ..

L'Éditeur s'est particulièrement attaché
 au manuscrit que Chaulieu avoit adopté ,
 & que cet illustre Poëte destinoit au Pu-
 blic , comme on peut en juger par la
 Préface qu'il y a jointe , & qui paroît
 imprimée aujourd'hui pour la première
 fois. Cette Préface est d'autant plus inté-
 ressante , qu'elle fait connoître les véri-
 tables sentimens de l'Abbé de Chaulieu.
 Il y convient des écarts de son imagina-
 tion , mais il défavoue & condamne d'a-
 vance tous les jugemens qu'ils pourroient
 faire naître au préjudice de ses mœurs &
 de sa foi. Trois de ses pièces sur-tout , in-
 titulées par lui-même , *les Trois Façons*

de penser sur la mort, lui ont paru exiger une interprétation. « L'applaudissement des gens d'esprit, dit-il, & le malheureux amour-propre dont il est impossible de se défendre, qui rehausse le prix de ce que nous possédons, me persuada que je pouvois tenter tout ce que l'étendue d'une imagination brillante & féconde pouvoit mettre au jour : cette pensée me flatta. Je crus posséder quelque partie de ce trésor inestimable; séduit par ces erreurs, plutôt que guidé par la raison, je voulus faire quelque chose de singulier : je m'abandonnai tout entier à mon génie. Je pensai que l'imagination portée à un certain degré, pouvoit égayer ce qu'il y a de plus triste, conserver les ornemens de la Poésie parmi ce qu'il y a de plus curieux, & jeter des fleurs sur ce qu'il y a de plus sec & de plus aride. C'est dans cette idée que j'ai composé les *Trois Façons de penser sur la mort*. Il faut plaire aux esprits bien-faits, disoit M. Pascal ; c'est à eux que je m'adresse ici, & je les conjure de ne me pas condamner sur les apparences, & de n'aller pas prendre pour mes opinions, ce qui n'étoit en effet que des

88 MERCURE DE FRANCE.

» essais de Poésie. J'ai fait la première
 » façon de penser sur la mort dans les
 » principes du Christianisme , & de
 » toute l'étendue de la miséricorde de
 » Dieu , seul asyle des pécheurs comme
 » nous ; & je l'ai faite sans être , par mal-
 » heur dévot. J'ai fait la seconde dans les
 » principes du pur Déisme , sans être So-
 » cinien ; la troisième , dans les principes
 » d'Epicure , sans être impie ni athée.
 » C'est ainsi que j'ai chanté les amours
 » & le vin , toujours voluptueux & jamais
 » débauché. Ferme dans les principes de
 » ma Religion , je n'ai point prétendu
 » dogmatiser le libertinage ; j'ai cherché
 » seulement à faire voir jusqu'où l'abon-
 » dance de la rime, la fécondité de l'imagi-
 » nation, & la facilité du génie, pouvoient
 » aller ,»

Parmi les pièces qui n'avoient encore
 été imprimées dans aucune édition des
 Œuvres de Chaulieu , on distingue l'Ode
contre la corruption du style , & le mau-
vais goût des Poètes du temps. Nous
 croyons faire plaisir à nos Lecteurs de la
 rapporter en entier.

Quoi donc ! quand je veux écrire ,

Faut-il appeler toujours ,

Où la Mère des Amours ,

Ou le blond Dieu de la lyre,
 Ou Muses à mon secours ?

Tant de bruit & tant d'ensure,
 Tient lieu de fécondité
 A ces Auteurs qu'a jeté
 Dans beaucoup de boursoufflure,
 Beaucoup de stérilité.

Pour toi, *ma* guide fidelle,
 Qui hais l'affectation,
 Reine de l'invention,
 Tu viens sans que je t'appelle,
 Chère imagination !

Alors au lieu de pensée,
 D'antithèses & de traits,
 Tu me fournis des portraits
 Qu'à leur manière aisée
 L'on voit que toi seul as faits.

Là, point d'épithète en rime,
 De pointe, de sens retors,
 Ne vient former les accords
 De ce sec & dur sublime
 Pour qui Roi fait tant d'efforts.

C'est dans un Dictionnaire
 De rimes que prend Houdart,

90 **MERCURE DE FRANCE.**

Ce bel essor , cet écart ,
Qui , froids enfans d'un Libraire ,
Sentent trop la peine & l'art.

Féconde sans artifice ,
Quand tu viens à t'enflammer ,
Quoique l'on veuille exprimer ,
Les mots servent ton caprice ,
Et s'empressent à rimer.

Tu fais ces belles images ,
Ce tour facile & badin ,
Ces fleurs qui , comme un jardin ,
Emaillent les badinages
De Chapelle & Sarrafin.

Du Poëte de Sicile ,
Qu'est devenu le hautbois ?
La flûte & la douce voix
Dont Moschus, dans une Idylle,
Chantoit les prés & les bois !

Beau pinceau tendre & fertile ,
Où sont ces vives couleurs ,
Que , pour peindre ses douleurs ,
Vint emprunter de Virgile ,
Philomèle en ses malheurs ?

Catulle, Gallus, Horace ,
Aux soupers de Mécenas ,
N'égayoient point le repas
De vers obscurs qu'au Parnasse ,
Phébus même n'entend pas.

Comme parle la Nature ,
L'on parloit au siècle heureux
Qu'Auguste rendit fameux ,
Moins que son bon goût qui dure
Encore chez ses neveux.

Mais bien-tôt après suivirent
En foule les faux brillans :
Depuis ces malheureux tems
Les Dubartas refleurirent
Au Café de la Laurens.

C'est-là que Verdun admire
Gâcon, Lucain, Martial ,
Et que ce Provincial
Vante les *Conchets* * qu'inspire
Et Rome & l'Escorial.

* C'est ainsi que Chaulieu a francisé le mot Italien
Concetti.

92 MERCURE DE FRANCE.

Paix-là , j'entends Pimprénelle * ,
Qui , géométriquement ,
Par maint beau raisonnement
Fait , à la pointe fidelle ,
Le procès au sentiment.

Le dur , l'enflé , le bizarre
A sa voix reprend vigueur ;
De son école l'Auteur
Le plus plat se croit Pindare ;
Danchet même a cette erreur.

Mais quoique dans leur chimère
Ils foulent Malherbe aux pieds ,
Je n'y vois que des Frippiers
Retournes l'habit d'Homère
Dans leurs vers estropiés.

Ferrand , chez qui se conserve ,
Dans un esprit vif & doux ,
Ce qui reste de bon goût ;
C'est toi qu'Apollon réserve
Pour opposer à ces foux.

* Fontenelle.

Sauve ta chère Patrie
De l'invasion des Gots,
Qui, montés sur de grands mots,
Ramènent la barbarie
En triomphe chez les fots.

Les Pièces déjà imprimées, sont souvent très-différentes dans cette Edition, de ce qu'elles étoient dans les précédentes. *La Plainte sur la mort de M. le Marquis de la Farre*, en particulier, ressemble fort peu à la leçon qu'en a donnée feu St Marc, qu'on regarde comme le meilleur des anciens Éditeurs de Chaulieu. Il en est de même de plusieurs autres morceaux. Le nouvel Editeur a eu soin de faire observer ces différences, & s'est attaché sur-tout à la critique de l'Édition de St Marc, qu'il met toujours en opposition avec celle-ci.

Coutume du Boulonnois, conférées avec les Courumes de Paris, d'Artois, de Ponthieu, d'Amiens & de Montreuil; le Droit commun de la France, & la Jurisprudence des Arrêts, par M. le Camus d'Houlouve, ancien Avocat au Parlement : 2 vol. in-4°. de 1100

94 MERCURE DE FRANCE.

pag. environ. A Paris , chez Didot l'aîné , Imprimeur-Libraire , rue Pavée Saint-André-des-Arcs , près le Quai des Augustins. 1777. Avec Approbation & Privilège du Roi. Prix , reliés , 21 liv. On trouve chez le même Libraire , le *Traité des Intérêts* , du même Auteur.

M. le Camus d'Houlouve , Auteur du *Traité des Intérêts* , qui a paru en 1774 , & qui a été reçu favorablement du Public , vient de donner un nouveau Commentaire des Coutumes du Boulonnois. Sous vingt titres différens , il traite non-seulement des dispositions particulières de cette Coutume , mais même de tous les principes du droit commun qui règlent tous les cas qu'elle n'a pas prévus.

Il y a , dans la Coutume du Boulonnois , comme dans toutes les autres Coutumes , beaucoup de dispositions absolument conformes au droit commun du Royaume ; mais comme une Coutume ne peut renfermer toutes les Loix qui peuvent régir la Province pour laquelle elle a été faite , l'usage est de suppléer à ses dispositions par celles du Droit commun.

C'est ce qu'a fait l'Auteur du nouveau Commentaire. En divisant son Ouvrage par matières, il a réuni le Droit commun au Droit particulier, & celui dont parle la Coutume, à celui dont elle ne fait aucune mention.

Le Droit commun inséré dans ce Commentaire, a trois objets différens; les personnes, les biens & les actions.

Les bornes & la nature de notre Journal ne nous permettent pas de donner une Analyse suivie de cet Ouvrage; mais nous pouvons assurer que ce nouveau Commentaire est plus étendu & plus méthodique que les précédens. L'Auteur y traite à fond toutes les questions qui peuvent naître des dispositions de la Coutume du Boulonnois; & il y ajoute celles qui doivent être réglées dans cette Coutume par le Droit commun. Il divise & subdivise les matières avec tant d'ordre, & dans une telle gradation, qu'il fait trouver, sur le champ, les éclaircissemens & solutions qu'on peut désirer; & rien n'est avancé de sa part, qu'il n'en justifie, ou par des Loix précises, ou par des suffrages accrédités, ou par des préjugés respectables. Cet Ouvrage est un véritable Corps de Droit

96 MERCURE DE FRANCE.

pour la Province du Boulonnois , & paroît le fruit de beaucoup de recherches & d'un long travail. C'est un service important , que M. le Camus d'Houlouve a rendu à cette Province , dont il est originaire , & pour laquelle il témoigne une singulière affection. Le même Commentaire ne sera pas moins utile aux Provinces voisines , dont les Coutumes ont beaucoup de rapport avec celle du Boulonnois ; & il peut encore servir dans tous les autres Pays Coutumiers , où , abstraction faite des Coutumes particulières , tant de questions doivent être décidées par les Loix générales du Royaume , & par le Droit commun,

Œuvres Chirurgicales de M. Percival Port, traduites de l'Anglois sur la seconde édition ; 2 volumes in-8°. A Paris , chez Didot le jeune , Libraire de la Faculté de Médecine. 1777. Avec Approbation & Privilège du Roi. Prix, 12 liv. les deux volumes , reliés.

Ce Recueil nous a paru très-intéressant, & mériter d'occuper une place parmi les meilleurs Livres qui ont paru sur la Chirurgie. Il est rempli d'excellentes observations.

vation. On en trouve sur la Nature & les conséquences des accidens auxquels la tête est sujette par causes externes , sur la fistule lacrymale , sur les hernies , sur la mortification des pieds & des orteils ; on y voit aussi un Traité complet sur les hernies & sur la fistule de l'anüs , avec quelques remarques sur les foulures les dislocations , sur la cataracte , & sur le polype du nez.

Recherches sur les Maladies Chroniques , particulièrement sur les hydropisies , & sur les moyens de les guérir ; par M. Bacher , Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris. 1 vol. in-8°. A Paris , chez la veuve Thibout , Imprimeur du Roi , Place Cambrai ; & Didot le jeune , Quai des Augustins.

Cet Ouvrage est un des plus utiles dans son genre. M. Bacher s'occupe depuis long-temps du traitement des différentes hydropisies ; & il s'est fait , sur ces maladies , d'après ses différentes observations , une doctrine particulière qu'il développe tout au long dans le cours de cet Ouvrage. Nous croyons ne

E

pouvoir mieux le faire connoître , qu'en mettant sous les yeux de nos Lecteurs , le rapport de MM. les Commissaires de la Faculté de Médecine de Paris.

« M. Bacher , dans l'Ouvrage que nous avons été chargés d'examiner , développe avec netteté & précision , les différentes causes des hydropisies; il passe en revue les remèdes usités dans le traitement de ces maladies , & en expose les effets. Il combat ensuite avec des raisons victorieuses , appuyées d'observations multipliées , plusieurs erreurs aussi anciennes que généralement accréditées. Cependant , malgré l'étendue des recherches de l'Auteur , il s'en faut de beaucoup , comme il le remarque lui-même , que la matière soit épuisée , particulièrement à l'égard des hydropisies de poitrine ; mais s'il nous reste encore bien des connoissances à desirer, il est aussi constant que M. Bacher a diminué les difficultés pour y parvenir. Il vient d'ajouter un degré de perfection à l'art de guérir. Nous l'invitons à continuer ce travail ; en attendant , il mérite nos éloges & notre reconnaissance , puisqu'il nous rend le service essentiel de publier un Ouvrage qui manquoit à la Médecine.



NOVEMBRE. 1777.

Signé, LE MONNIER, MACQUER, LOR
GANDCLAS, MALOET ».



M. Bacher a terminé son livre par un Catalogue des Ouvrages qui ont été publiés sur l'hydropisie ; il n'avoit pas sans doute connoissance d'une petite brochure qui a paru en 1769 , chez Humblot , intitulée *Traité sur l'hydropisie & la jaunisse* , par M. Marquet , « puisqu'il n'en fait pas mention dans son Catalogue. On y trouve la composition d'une *clairette purgative*, dont faisoit usage, avec succès, le Docteur Marquet ; & que M. Buc'hoz, son gendre , a aussi prescrit plusieurs fois avec la même efficacité dans les cas d'hydropisie : remède qui auroit mérité sans contredit, des gratifications à son Auteur, s'il en avoit voulu faire mystère. Nous profitons de cette occasion pour annoncer que M. Buc'hoz, Médecin de *Monfieur* , vient de publier , avec la générosité digne d'un vrai Médecin , dans son *Histoire naturelle & économique des trois Règnes*, la composition de l'*Électuaire Anti-Vénérien* , dont M. Marquet , son beau-père , lui avoit laissé le secret.

En

Observations critiques sur un Ouvrage intitulé , Examen de la Houille, considérée comme engrais des Terres , par M. Raulin , Docteur en Médecine. 1 vol. in-12. A Amsterdam , & se trouve à Meaux , chez Charles , Libraire , rue St. Remy ; à Paris , chez Bastien , Libraire , rue du Petit-Lyon , Fauxbourg St. Germain ; & chez Ruault , Libraire , rue de la Harpe.

Si ce petit Ouvrage est intéressant par son objet pour les Cultivateurs des Provinces de Picardie , Champagne , Brie , Ile-de-France , & même pour tous ceux dans le voisinage desquels on pourroit découvrir des houillères , il ne l'est pas moins pour la Physique & l'Histoire naturelle. L'envie de déprimer l'Ouvrage de M. Raulin , n'est pas le sentiment qui a guidé la plume de l'Auteur ; elle a été uniquement conduite par des vues conformes aux siennes , celles de l'utilité générale. L'engrais avec des houilles est d'une trop grande utilité , pour l'exclure , comme M. Raulin l'a prétendu ; quand bien même on ne l'emploieroit que pour les prairies , il est certain qu'on

N O V E M B R E. 1777. 101
en tirera beaucoup plus de fourages. Plus
il y a de fourages , plus on peut avoir
de bestiaux. La quantité de bestiaux aug-
mente la quantité des Fumiers : de-là ,
l'abondance des grains : de-là , les ri-
chesses ou l'aisance ; c'est le but auquel
doivent rendre tous les Cultivateurs.

*La Physique de l'homme sain , ou Expli-
cation des fonctions du Corps humain ,*
par M. N. Jadelot, Professeur d'Anato-
mie & de Physiologie dans la Faculté
de Médecine de Nancy , de l'Acadé-
mie Royale des Sciences & des Arts
de la même Ville , Médecin de l'Hô-
pital Saint-Charles. 1 vol. in-8°. en
Idiome Latin. A Paris, chez Didot
le jeune, Libraire , Quai des Augus-
tins ; à Nancy , chez Babin , & à
Strasbourg, chez Kœnig.

Cet Ouvrage est rédigé en faveur des
Érudians en Médecine. Le célèbre Pro-
fesseur y développe d'une façon claire
& concise , le mécanisme de toutes les
fonctions du corps animal ; il y expose
les systèmes des Auteurs : il n'assure
rien dont il ne soit très-certain , & il
tâche d'expliquer physiologiquement ce

E iij

102 MERCURE DE FRANCE.

qui n'est que problématique ; enfin, il a renfermé dans cette brochure tout ce qui se trouve de plus essentiel dans toutes les physiologies connues : c'est une vraie quintessence de la physique de l'homme. Un pareil Ouvrage n'est donc pas seulement utile aux Étudiants en Médecine, mais il convient à tout Physicien, & à tout homme qui veut connoître le mécanisme des différentes fonctions de son individu. M. Jadelot est d'ailleurs fort modeste ; il avoue qu'il a mis à contribution les Ouvrages de M. Hallert, pour la rédaction du sien, bien différent en cela de plusieurs Auteurs qui, pour ne pas faire connoître les sources où ils ont puisé, dépriment souvent ceux qu'ils ont consultés. Quant à la partie Thypographique, elle est parfaitement exécutée, & prouve qu'en Province, elle n'est pas moins parvenue à la perfection qu'à Paris.

Explication des Cérémonies de la Fête-Dieu d'Aix en Provence, ornée de Figures du Lieutenant de Prince d'Amour, du Roi & Bâtonniers de la Bazoche, de l'Abbé de la Ville, & des jeux des Diables, des Razcas-

N O V E M B R E. 1777. 103
setos , des Apôtres , de la Reine de
Saba , des Tirassons , des chevaux-
frux , &c. , avec les airs notés consa-
crés à cette fête , & quatorze Planches
gravées. Prix , 3 liv. bro. A Paris chez
Nyon , Libraire, rue St Jean-de-Beau-
vais : à Aix , chez Esprit David , Impri-
meur-Libraire : à Marseille, chez Mossi :
à Lyon & à Angers, chez les Libraires
des Nouveautés.

M. Grégoire , d'Aix , est l'Auteur de
cet Ouvrage curieux & savant. Trois
de ses fils ont dessiné & gravé toutes les
Planches. Ils ont eu pour objet de repré-
senter & d'expliquer les Cérémonies de
la Fête-Dieu d'Aix dans les cinq jours
différens, qui ont donné lieu à la division
de cet Ouvrage en cinq parties.

1°. Le Lundi , Fête de la Pentecôte.

2°. Le Dimanche de la Trinité.

3°. La veille de la Fête-Dieu.

4°. Le jour de la Fête-Dieu.

5°. Le Samedi d'après cette Fête.

C'est dans les Mémoires sur l'ancienne
Chevalerie , par M. de la Curne de
Sainte Palaye , que M. Grégoire a cru
trouver l'origine & l'explication de ces
Fêtes. Il fait l'hommage de sa décou-

E iv

verte au Savant Académicien , en lui dédiant son livre. En effet , ces cérémonies singulières ont beaucoup de rapport avec celles qui se pratiquoient autrefois dans les tournois. Il est probable que le Roi René d'Anjou , Comte de Provence , qui a institué cette Fête , vers l'an 1462 , & qui s'étoit si souvent distingué dans les tournois , a voulu perpétuer à jamais la mémoire d'un de ces jeux militaires , en les associant aux plus grandes cérémonies Religieuses , suivant l'esprit du XV^e siècle.

C'est du *combat de Courtoisie* ou à Plaisance , que le Roi René nous a laissé la représentation dans une partie du Cérémonial de la Fête-Dieu.

Le Lieutenant de *Prince d'Amour* , son guidon ; le Roi de la Bazoche , son Lieutenant , son guidon , l'Abbé de la Ville , &c. , jouent , ce jour-là , le rôle des grands Chevaliers qui assistoient aux tournois. Ils vont avec leur suite entendre la Messe à la Métropole , en grande cérémonie , les uns avec le Parlement , les autres avec Messieurs les Consuls ; ils sont suivis de leurs Officiers & de tout ce qui forme leurs Cours , ce qui étoit autrefois une partie des usages Religieux avant le tournoi.

Après ces premières explications , ce qui doit piquer le plus la curiosité , est d'apprendre pourquoi un *tournoi de courtoisie* est joint dans une aussi grande Fête que celle de la Fête Dieu , aux jeux des Diables , des Apôtres , des Raz-cassetos (ou des lépreux ,) de la Reine de Saba , des Tirassons (ou Luteurs à terre) &c. C'est qu'on ne célébroit point de grande Fête qu'on n'y admît ce que l'on nommoit alors des *entremets* , mot que l'on a ensuite changé en celui d'*intermède* ; en sorte que le Roi René , pour se conformer à cet usage , a introduit dans sa grande Fête, ces entremets, pour lesquels il a choisi des représentations de points d'Histoire de l'ancien & du nouveau Testament , qui prétoient le plus à son gré à la morale , à l'agrément , & peut-être aussi à la singularité des personnages , pour amuser le peuple & attirer ce concours si considérable d'étrangers pour voir sa *Fête-Dieu* , en quoi il a parfaitement réussi.

La Science du Bon-homme Richard , ou Moyen facile de payer les Impôts, traduit de l'Anglois. A Philadelphie ; & se trouve à Paris, chez Ruault, Libraire,
E v

Rue de la Harpe. 1777. in-12. Prix ,
1 liv. 4 f.

Cet Ouvrage, aussi court qu'excellent, est du petit nombre de ceux auxquels on peut donner la qualification d'*Aureum Libellum*. On assure que c'est le célèbre Docteur Francklin, qui s'y cache sous le masque du *Bon-homme Richard*, faiseur d'Almanachs, très-connu, dit-on, dans une autre partie du monde, pour donner à ses compatriotes des leçons aussi sensées qu'utiles de philosophie économique, dont il n'y a aucune Société policée qui ne puisse & ne doive même profiter. Il est difficile de renfermer dans aussi peu de pages, un plus grand nombre de vérités importantes. Les moyens faciles que propose le bonhomme Richard pour payer les impôts, & en même-temps pour vivre dans l'aisance & le contentement, sont, la vigilance, l'ordre, l'économie & la tempérance; moyens bien simples, & qui cependant avoient échappé à tous les faiseurs de projets sur les impôts.

Le bonhomme Richard, pour mieux mettre sa Science à la portée de tous ceux à qui elle peut servir, assaisonne sa mo-

rale de proverbes & de sentences, qu'il applique à tous les préceptes, & l'application en est toujours juste & frappante. Nous allons en donner quelques exemples.

S'il y avoit un Gouvernement qui obligât les sujets à donner régulièrement la dixième partie de leur temps pour son service, on trouveroit assurément cette condition fort dure; mais la plupart d'entre nous sont taxés, par leur paresse, d'une manière beaucoup plus tyrannique. Car, si vous comptez le temps que vous passez dans une oisiveté absolue, c'est-à-dire, à ne rien faire, ou dans des dissipation qui ne mènent à rien, vous trouverez que je dis vrai. L'oisiveté amène avec elle des incommodités, & raccourcit sensiblement la durée de la vie. « L'oisiveté, » comme dit le bonhomme Richard, » ressemble à la rouille, elle use beaucoup plus que le travail; la clef dont on se sert, est toujours claire ».

Courage donc, & agissons pendant que nous le pouvons; moyennant l'activité, nous ferons beaucoup plus, avec moins de peine. « L'oisiveté, comme dit » le bonhomme Richard, rend tout difficile; l'industrie rend tout aisé; celui » qui se lève tard, s'agite tout le jour,

E v j

„ & commence à peine ses affaires, qu'il
 „ est déjà nuit. La paresse va si lentement,
 „ comme dit le bonhomme Richard,
 „ que la pauvreté l'atteint tout d'un coup :
 „ poussez vos affaires, comme il dit en-
 „ core, & que ce ne soit pas elles qui
 „ vous poussent. Se coucher de bonne-
 „ heure & se lever matin, sont les deux
 „ meilleurs moyens de conserver sa santé,
 „ sa fortune & son jugement ».

Mais, indépendamment de l'industrie,
 il faut encore avoir de la constance, de
 la résolution & des soins. Il faut voir ses
 affaires avec ses propres yeux, & ne pas
 trop se confier aux autres. « Car, comme
 „ dit le bonhomme Richard, je n'ai ja-
 „ mais vu un arbre qu'on change sou-
 „ vent de place, ni une famille qui dé-
 „ ménage souvent, prospérer autant que
 „ d'autres qui sont stables ». Trois dé-
 ménagemens font le même tort qu'un
 incendie ; il vaut autant jeter l'arbre au
 feu, que de le changer de place. Gar-
 dez votre boutique, & votre boutique
 vous gardera. Si vous voulez faire votre
 affaire, allez-y vous même ; si vous vou-
 lez qu'elle ne soit pas faite, envoyez-y.
 Pour que le laboureur prospère, il faut
 qu'il conduise la charrue, ou qu'il la

tire lui-même. L'œil d'un maître fait plus que ses deux mains. Le défaut de soins fait plus de tort que le défaut de savoir. Ne point surveiller aux journaliers, est la même chose que livrer sa bourse à leur discrétion. Le trop de confiance dans les autres est la ruine de bien des gens. Car, comme dit l'Almanach, « dans les affaires de ce monde, » ce n'est pas par la foi qu'on se sauve, » c'est en n'en ayant pas ».

« C'en est assez, mes amis, sur l'industrie & sur l'attention que nous devons donner à nos propres affaires; mais, après cela, nous devons avoir encore la tempérance, si nous voulons assurer les succès de notre industrie. Si un homme ne fait pas épargner en même-tems qu'il gagne, il mourra sans avoir un sol, après avoir été, toute sa vie, collé sur son ouvrage. « Plus la cuisine est grasse, dit le bonhomme Richard, plus le testament est maigre ». Bien des fortunes se dissipent en même-temps qu'on les gagne, depuis que les femmes ont négligé les quenouilles & les tricots pour la table à thé, & que les hommes ont quitté pour le punch, la hache & le marteau. « Si vous voulez être riche, dit-il,

110 MERCURE DE FRANCE.

dans un autre Almanach , n'apprenez pas seulement comment on gagne ; sachez aussi comment on ménage ». Les Indes n'ont pas enrichi les Espagnols , parce que leurs dépenses ont été plus considérables que leurs profits.

» Le bonhomme Richard nous prévient prudemment que l'orgueil de la parure est un travers funeste. Avant de consulter votre fantaisie, consultez votre bourse. L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin , mais qui est infiniment plus insatiable. Si vous avez acheté une jolie chose , il vous en faudra dix autres encore , afin que l'assortiment soit complet ; car , comme dit le bonhomme Richard , » il est plus aisé de » réprimer la première fantaisie , que de » satisfaire toutes celles qui viennent en » suite ». Il est aussi fou au pauvre de vouloir être le singe du riche, qu'il l'étoit à la grenouille de s'enfler pour devenir l'égale du bœuf. Les gros vaisseaux peuvent risquer davantage ; mais il ne faut pas que les petits bateaux s'éloignent jamais du rivage , les folies de cette espèce sont bien-tôt punies ; car , comme dit le bonhomme Richard, la gloire qui dîne de l'orgueil, fait son souper du mépris ».

N O V E M B R E. 1777. 111

Et le bon-homme dit encore ailleurs :
» la gloire déjeune avec l'abondance ;
» dîne avec la pauvreté, & soupe avec la
» honte ».

On a joint à ce petit Ouvrage : 1^o. l'Interrogatoire que M. Francklin subit au mois de Février 1766, devant le Parlement d'Angleterre ; 2^o. la constitution de la République de Pensylvanie, telle qu'elle a été établie par la Commission générale de Philadelphie, au mois de Juillet 1776 ; 3^o. l'interrogatoire de M. Penn, à la Barre du Parlement, au mois de Novembre de la même année. Ces trois Pièces, qui ont déjà paru en différens temps dans les Papiers publics, sont très-intéressantes pour tous ceux qui veulent se mettre au fait de ce qui concerne l'Amérique Septentrionale.

Loisirs de Libanius, Poème philosophique ; par M. Duclosel d'Arnery, Écuyer. A Londres ; & à Paris, chez Cailleau, Imprimeur - Libraire, rue Saint-Severin.

Il y a peu d'apparence qu'il existe d'original de ce Poème, encore moins que ce soit une production du fameux

Libanius, Sophiste d'Antioche, Contemporain & ami de l'Empereur Julien. On ne donne d'ailleurs d'autre indication là-dessus, que ce laconique avertissement. « Il paroît que Libanius s'étoit » permis d'imiter Properce, Juvénal & » Perse : on a cru devoir indiquer les » sources dans lesquelles il a puisé ». Ce qui veut dire vraisemblablement que M. Duclosel d'Arnery a emprunté quelques endroits de ces Poëtes Latins, qu'il a cités au bas des pages de son Poëme. Il y en a aussi de Catulle & de Valérius Flaccus.

Quoi qu'il en soit, le Poëte se transporte dans l'Antiquité; &, d'un ton vraiment philosophique, parcourt successivement différens objets, tels que la vanité des richesses, des honneurs & du pouvoir; l'ignorance de l'homme sur son essence, sur celle de l'Univers qu'il habite, & sur les secrets de la Nature; ignorance qui étoit encore plus grande au tems où l'on suppose cet Ouvrage écrit. Il finit par une sortie contre les Tyrans & les Guerriers sanguinaires.

Nous allons citer quelques morceaux de ce Poëme, pour donner une idée du style. On y reconnoîtra de la noblesse,

N O V E M B R E. 1777. 113
de la facilité, & quelquefois de l'harmonie.

Le jour succède au jour, & la source féconde
Voit à la fois renaître & se perdre son onde ;
Les firmats ont un terme, & bien-tôt au vallon
Flore rend son émail flétri par l'aquilon ;
Mais la nuit de la mort est la nuit éternelle.
Envain, belle Euridice, un tendre époux t'appelle ;
Envain il te ramène aux bords de l'Achéron ;
Nul mortel ne revient du séjour de Pluton ;
Nul ne sort de sa tombe ; & la parque inflexible
Ne ranime jamais notre cendre insensible.
Prévenons le sommeil de cette affreuse nuit ;
Arrêtons, s'il se peut, le moment qui nous fuit.

Quel est cet Univers, & que suis-je moi-même ?
Est-il un premier Etre, un Arbitre suprême,
Un Souverain des Rois, tout-puissant, éternel,
Un seul Dieu, Créateur de la Terre & du Ciel,
Qui commande aux Saisons, tonne dans les nuages,
Brille dans le Soleil, vit dans tous ses Ouvrages ;
Et ces différens Dieux sur la Terre adorés,
Seroient-ils de vains noms par l'erreur consacrés ?

.

Quelle est l'impulsion dont la force invisible
Augmente au même instant le progrès insensible

114 MERCURE DE FRANCE.

Du flambeau de la nuit & du reflux des mers ?
 Quelle cause au même ordre asservit l'Univers ,
 Répand sur nos jardins le doux parfum des roses ,
 Le miel sur le bouton des fleurs à peine écloses ,
 Dans les flancs déchirés du rocher écumant ,
 Fait retentir des flots le long mugissement ,
 Et porte dans la plaine , autrefois inondée ,
 L'arbre chargé de fruits , la tige fécondée ?

.

Est-il un Prométhée & des Géans rebelles ,
 De l'éternel courroux victimes éternelles ?
 Dois-je croire au Tartare , aux vautours d'Alcméon ,
 A la soif de Tantale , aux ombres d'Ixion ?
 Non , je redoute peu l'indomptable Cerbère ,
 L'ardente Tifiphone & la pâle Mégère ;
 Mais l'Univers annonce un Maître à l'Univers ,
 Le tyran sur le Trône , un vengeur aux Enfers.

Puissant Père des Dieux ! dans le sein du coupable ,
 Hâte-toi de plonger ton glaive redoutable ;
 Que dis-je , pour punir ces brigands couronnés ,
 Montre la bienfaisance à leurs cœurs étonnés ;
 Montre-leur de Numa la Statue adorée ,
 Et des Tarquins proscrits la mémoire abhorrée.

N O V E M B R E. 1777. 115

Qu'en proie au noir soupçon, à la crainte, au remord ;

Ils détestent la vie & redoutent la mort.

La fin de ce dernier morceau , est une imitation libre de ces beaux vers de Perse :

Magne Pater Divûm , favos punire tyrannos ,

Haud aliâ ratione velis , cum dira libido

Moverit ingenium ferventi tincta veneno ;

Virtutem videant , intabescantque relictâ.

*Les Plaisirs de Campagne , ou les Plaisirs variés , Comédie en un Aëte & en Prose ; par M. de V * * * , Avocat au Parlement. A Paris , de l'Imprimerie de Quillau , rue du Fouarre , près la Place Maubert. 1777, in-8°.*

Cette petite Comédie paroît n'être qu'un amusement de Société. Il y a peu d'intrigue & de situations neuves ou théâtrales ; mais la facilité & la rapidité du style & du Dialogue , annoncent qu'elle a coûté fort peu de travail à l'Auteur ; & qu'il seroit très-en état , en s'en occupant plus sérieusement , de produire

quelque Ouvrage Dramatique plus considérable & plus intéressant. Celui-ci se rapproche assez du genre des petits Drames connus sous le nom de *Proverbes*. Le Héros de la Pièce est un M. de la Pépinière, riche Particulier, possesseur d'une maison de Campagne à quelques lieues de Paris, dans laquelle l'Auteur place la Scène. Le caractère de ce M. de la Pépinière, entiché de la manie du jardinage, est comique & bien saisi, & fait à-peu-près tout le sujet de la Comédie. Un Président, un Comte, & leurs épouses, amis & amies de M. & de Madame de la Pépinière, viennent jouir chez eux des plaisirs de la Campagne. Un jeune-homme nommé Erasme, amoureux de la fille de M. de la Pépinière, se fait annoncer chez lui en qualité de Marquis de Sardan; & d'Amateur du jardinage, sous prétexte de voir son jardin, mais en effet pour faire connoître son amour. M. de la Pépinière, qui s'occupe sans cesse autour de ses arbrisseaux, & ne laisse rien faire à son Jardinier, fait, en veste blanche, les honneurs de sa maison. Toute la Compagnie se rassemble. Le Comte de Bruyancour, un des amis du *Jardinomanie*, se trouve être l'oncle

d'Erasme, qui profite de cette favorable circonstance pour se déclarer. On consent à lui donner Angélique, à laquelle il avoit déjà trouvé l'occasion de se faire connoître, & de plaire.

Les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse;
par feu Messire François de Salignac
de la Motte Fénélon, Précepteur de
Messieurs les Enfans de France, &
depuis Archevêque-Duc de Cambrai,
Prince du Saint-Empire, &c. Livre
VII^e, mis en Vers par M^r H. F. Pel-
lerier, dédié au Roi, & qui a été pré-
senté, par l'Auteur, à Leurs Majestés
& à la Famille Royale. A Paris, chez
la veuve Duchesne & le Jay, Libraires,
rue S. Jacques. Prix, 1 liv. 4 s.

L'Auteur regarde le Télémaque comme
l'un des meilleurs Livres de morale que
l'on puisse mettre entre les mains des
jeunes gens: mais pour qu'ils puissent rem-
nir plus facilement les beaux préceptes de
Mentor, il a entrepris de mettre cet Ou-
vrage en vers. Il a fait imprimer le VII^e
Livre seulement, afin que le Public juge
si la Poésie sera plus favorable à la mé-
moire, que la prose harmonieuse de

l'illustre Fénelon. Nous ne ferons que citer quelques-uns de ses vers. Si, d'après leur lecture, on veut se faire inscrire chez lui, M. Pelletier demeure rue neuve de Richelieu, au coin de la rue de la Harpe. Il ne recevra point d'argent, mais seulement les noms des personnes qui désireront avoir l'Ouvrage entier.

C'est ainsi que Mentor parle à Télémaque, pour le détourner de sa funeste passion pour Eucharis.

TÉLÉMAQUE.

Voilà, pour Eucharis, quels sont mes sentimens.
Un seul adieu, Mentor, je pars en ces momens.

MENTOR.

Où repliqua Mentor, ô quelle erreur extrême!
Dans votre égarement, vous comptez sur vous-même.
En vous, si fortement agit la passion,
Que vous n'en sentez pas l'ardente impression.
Etrange aveuglement! homme faible & fragile!
Vous demandez la mort, & vous croyez tranquille!

Quoi ! ne pouvant quitter votre Nymphé en ce
jour ,

Vous croyez votre cœur insensible à l'amour ?

Vous la voyez par-tout, - & vous n'entendez
qu'elle ;

Tout autre, maintenant, vainement vous appelle.

Celui qui dans la fièvre a le transport affreux ,

Dit qu'il n'est point malade, & qu'il se trouve
heureux.

Un jour vous devez voir , aveugle Télémaque !

Ulysse & votre Mère , au Royaume d'Ithaque ;

Vous y devez régner. Les Maîtres des Humains ,

Vous ont promis la gloire & les plus grands des-
tins.

Tout prêt à rejeter leur faveur desirable ,

D'en connoître le prix vous étiez incapable ;

Vous renonciez à tout ; vous braviez le mépris

Pour vivre sans honneur avec votre Eucharis.

Lorsqu'à tous vos devoirs votre amour vous at-
tache ,

Direz-vous qu'Eucharis n'a rien qui vous attache ?

Pourquoi voulez-vous donc descendre chez les
morts ?

Et devant Calypso, d'où venoient vos transports ?

Ne craignez point qu'ici , blâmant votre faiblesse,

J'imprime à votre front la honte & la tristesse.

Mon cœur qui vous chérit, déplore en ce mo-
ment ,

120 MERCURE DE FRANCE.

Livresse de votre ame & votre aveuglement.

Craignez vos passions, redoutez-en la suite ;
 Pour surmonter l'amour, il faut prendre la fuite ;
 Les combats avec lui sont des combats honteux ;
 Et qui sait mieux le fuir est le plus courageux.
 Les soins que j'ai pour vous pris depuis votre en-
 fance ;

Des périls évités toujours par ma prudence ;
 Mon amitié pour vous, mon zèle, mon ardeur ;
 Ces choses sont, sans doute, encor dans votre
 cœur.

Groyez donc les conseils qu'un tendre ami vous
 donne,

Ou souffrez aujourd'hui que je vous abandonne.
 Votre tourment m'accable, il déchire mon cœur.
 Vous ignorez, hélas ! l'exès de ma douleur.
 Vous ne concevez pas la cruelle souffrance,
 Les maux que près de vous m'a coûté mon silence.
 Dans les vives douleurs de son enfantement,
 Votre mère, sans doute, eut un moindre tour-
 ment.

Succombant au chagrin, ma mort étoit prochaine ;
 Etouffant mes soupirs, j'ai dévoré ma peine.
 Je voulais voir encor si, pour moi, votre amour
 S'annonceroit enfin par un heureux retour.

O mon fils ! mon cher fils ! mon unique espérance ;
 Cent

Cent fois plus cher pour moi que ma propre existence ,

Soutenez ma vieillesse, & soulagez mon cœur;
Rendez-moi Télémaque, & faites mon bonheur.
Faites luire à mes yeux une vertu suprême;
Rendez-vous à l'honneur, rendez-vous à vous-même:

Si la sagesse en vous peut surmonter l'amour,
Je redeviens heureux, & je revois le jour :
Mais trahissant l'honneur, si l'amour vous enivre,
C'est fait de votre ami, Mentor ne peut plus vivre.

*Le Chrétien fidèle à sa Vocation, ou
Réflexions sur les principaux Devoirs
du Chrétien, distribuées pour chaque
jour du mois, & utiles pour les re-
traites; avec le Tableau d'un vrai
Chrétien, composé de passages choisis
des Saints Docteurs de l'Eglise : nou-
velle édition, revue, corrigée &
augmentée. A Paris, chez Eugène
Onfroy, Libraire, à l'entrée du Quai
des Augustins, près le Pont S. Michel,
au Lys d'or, in-12, rel. 2 liv.*

L'usage & l'utilité d'un pareil Ou-
vrage, fait pour l'édification des Fidèles,
sont suffisamment indiqués par le titre

F

322 MERCURE DE FRANCE.

On avertit que dans cette nouvelle édition , on a ajouté des Titres ou Sommaires à la tête de chacun des trois Paragraphes qui partagent les Réflexions de chaque jour ; & qu'on a mis à la suite de la Prière , un texte des Divines Écritures propres à rappeler l'objet des précédentes Réflexions.

Apologie de Shakespéar, en réponse à la critique de M. de Voltaire, traduite de l'anglois de Madame Montagu. A Londres ; & se trouve à Paris, au grand Corneille , rue S. Jacques ; & chez Mérigot le jeune, quai des Augustins ; in-8°.

L'originalité est sans doute un précieux avantage ; l'Ecrivain qui le possède passe à la postérité , & laisse bien loin derrière lui ses Imitateurs , à quelque degré de perfection qu'ils aient porté l'art par leurs travaux. Le génie invente , l'art travaille & perfectionne. On a toujours accordé au Père du Théâtre Anglois , les prérogatives de l'originalité & du génie ; & si l'on se contentoit de dire qu'elles éclipsent ses défauts , ou que du moins elles les compensent , ce jugement ne seroit

pas tout-à-fait contredit ; mais les Anglois ont donné dans tout l'excès de l'enthousiasme. Ils ont voulu présenter leur Poète comme un modèle accompli, & transformer ses écarts les plus manifestes, quelquefois les plus extravagans, en merveilles d'un génie créateur, ou les excuser sous le nom de licences d'un grand Maître. Les bons esprits ne se laissent pas aller aux préventions ; les vrais critiques prennent la balance & jugent. Madame Montagu, après tant d'autres, a entrepris d'apprécier Shakespéar ; mais elle ne s'est pas dépouillée de son enthousiasme, qui ne lui permettoit que quelques observations, & qui lui en interdisoit un grand nombre d'autres.

Il ne faut pas s'imaginer, comme on pourroit le faire à l'inspection du titre, que cet ouvrage est récent, & qu'il n'a été composé que pour répondre à la fameuse lettre de M. de Voltaire, lue à l'Académie Françoisse dans la séance de la S. Louis de l'année dernière. Cette lettre a seulement donné lieu à la traduction : l'apologie de Shakespéar est antérieure de plusieurs années. Elle contient une introduction, où l'on apprend qu'en effet Madame Montagu, lorsqu'elle a

F ij

pris la plume, y a été excitée par l'humour que lui avoient inspirée quelques critiques de Shakespéar en général, & M. de Voltaire en particulier. Cette introduction est suivie d'un traité sur la poésie dramatique, sur le drame historique, de réflexions sur les deux pièces intitulées *Henri IV*, d'une dissertation sur les êtres surnaturels, & sur l'usage qu'on en peut faire dans les représentations théâtrales; sur la Tragédie de *Macbeth*, le *Cinna* de Corneille, le *Jules-César* de Shakespéar, & celui de M. de Voltaire. Madame Montagu avoit aussi fait des observations sur la *Tempête*, pièce qu'on regarde comme celle dans laquelle le Poëte Anglois a déployé avec le plus de force, ses talens inventifs; mais le Traducteur les a omises.

On ne peut refuser de justes éloges à Madame Montagu; son ouvrage en général est bien fait; il intéresse par plusieurs réflexions solides, & quantité de critiques judicieuses; mais il y règne beaucoup d'engouement, si nous pouvons nous exprimer ainsi, & sur-tout un certain ton de hauteur nationale qui indispose. S'il faut l'en croire, la Nation est la seule qui connoisse le ton, les mœurs, les

N O V E M B R E. 1777. 125
convenances de tous les Personnages que
l'Antiquité peut fournir au Théâtre ;
de sorte que quand la scène est à Athènes,
à Sparte, à Rome, en Perse, le Specta-
teur Anglois s'y transporte, & n'est satisfait
qu'à proportion de la vérité avec
laquelle les Objets & les Personnages de
ces tems & de ces lieux lui sont offerts.
Par-tout ailleurs, insinue Madame Mon-
tagu, il n'y a que quelques Ecclésiastiques,
quelques Lettrés, quelques Académi-
ciens familiarisés avec les écrits anciens,
qui soient initiés à ces connoissances.
Le gros de la Nation, qui ne fait point
quels doivent être les Grecs ou les Ro-
mains, les Asiatiques ou les Scythes,
les prend comme on les lui donne.
D'après cela tous les Anglois, ou du
moins presque tous, sont des Savans.

Madame Montagu, en exaltant Shake-
spéar, ne perd pas l'occasion de rabaisser
tous ses rivaux, Anglois ou étrangers ;
c'est sur-tout contre Corneille qu'elle
exhale le plus de bile : Corneille, qui
passe pour exceller dans le costume
dramatique, ce Corneille plus Romain
que les Romains même, n'est à ses yeux
qu'un Romancier dans le genre de la
Calprenède & de Scudéry. Les Horaces,

F iij

dit-elle , dans les discours qu'ils adressent au Roi , sont aussi humbles , aussi souples que les Courtisans de Louis XIV. Thésée n'est qu'un Berger languoureux. Plusieurs des plus grands Hommes de l'antiquité , & même des Héros fabuleux , dont l'époque remonte aux tems où les mœurs étoient encore les plus sauvages , ne sont produits sur le Théâtre François que sous cette forme efféminée. Le Poète cherche quelquefois à illustrer sa pièce du nom d'Hercule ; mais par malheur il lui arrache sa massue pour ne montrer que le fuseau au Spectateur , &c. Il est certain que voilà la première fois que nous avons vu trouver l'air François à Horace.

De Corneille, Madame Montagu passe à son illustre Commentateur ; on sait que M. de Voltaire a apprécié Shakespéar , qu'il en a parlé en homme de génie , mais dont le goût est très-délicat ; il est tout simple que des Anglois enthousiastes ne lui pardonnent pas ses jugemens. Nous ne nous arrêterons pas à ces détails , que l'on ne doit attribuer qu'à l'humeur de l'amour-propre offensé. Nous indiquerons de préférence quelques observations qui feront plaisir.

N O V E M B R E. 1777. 12/

Les sujets tirés de l'Histoire de la Grèce, doivent offrir les mœurs Grecques ; ce n'est point assez qu'Agamemnon soit représenté comme un Roi & un grand Général ; cela ne le distingue pas de Gustave-Adolphe : il faut qu'il pense & qu'il s'exprime comme un Roi & un Général Grec, lorsqu'il veut sacrifier sa fille à Diane. Si Shakespéar, dans la mort de Jules-César, n'avoit pas peint les Romains tels qu'ils étoient, Brutus ne paroîtroit qu'un détestable assassin ; au lieu qu'il a l'art de le faire envisager comme le vengeur de sa Patrie. Il en est de même du Caton d'Addisson ; il paroîtroit un fou de le tuer, parce qu'il y avoit apparence que César deviendrait Dictateur perpétuel ; il falloit tirer cette résolution du fond de son ame Romaine. Pourquoi habille-t-on les Héros suivant le costume ? C'est qu'ils paroîtroient ridicules avec des habits modernes. Ne le font-ils pas plus avec nos mœurs & nos discours ? On impose sévèrement aux Peintres cette loi du costume, quoiqu'ils n'offrent que des figures muettes ; & l'on en dispense ceux qui veulent peindre l'ame & le caractère ! Voilà des contradictions

F iv

dont la conduite des hommes fourmille ; mais il ne faudroit pas du moins qu'elles se trouvassent chez ceux qui s'érigent en Législateurs du Théâtre, en arbitres du goût. Le Poëte Anglois ne savoit pas autant de règles qu'eux, mais il puisoit dans la source d'où sortent toutes les bonnes règles, dans la nature.

Ces observations sont en général celles d'un esprit qui voit bien ; mais voit-il de même, quand il en fait l'application ? Cette production curieuse peut donner une idée du degré d'enthousiasme que Shakespéar a inspiré aux Anglois ; ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il subsiste à ce point, 161 ans après sa mort ; peut-être s'est-il opposé jusqu'à présent & s'opposera-t-il toujours à la perfection du Théâtre Anglois. Le génie hardi, mais sauvage qui l'a créé, semble avoir circonscrit la carrière d'où ses successeurs n'osent pas forrir. Il nous rappelle Hercule posant les bornes du monde, & les siècles qui se sont écoulés avant que les Navigateurs timides aient osé entreprendre de les passer.

Entretiens sur l'état de la Musique Grecque,
vers le milieu du quatrième siècle,

N O V E M B R E. 1777. 129
avant l'Ere vulgaire ; grand in 8°. de
110 pag. Prix , 1 liv. 10 s. broché.
A Paris, chez les frères Debure , Li-
braires , Quai des Grands Augustins.
1777.

On suppose qu'un étranger , qui se
trouvoit à Athènes vers l'an 360 avant
Jésus-Christ, rend compte, dans ce petit
Ouvrage, des deux instructions qu'il avoit
eues sur la Musique avec un Disciple
de Platon. Plusieurs raisons ont engagé
l'Auteur à choisir cette époque. Les Athé-
niens n'avoient jamais été si éclairés : il
s'opéroit une révolution éclatante dans la
Musique. Platon, Aristote, Aristonème,
vivoient dans ce siècle. Les deux premiers
ont parlé de cet Art en Philosophes ;
le troisième en a donné la théorie. Ainsi
le premier entretien roule sur la partie
technique de la Musique. On y développe
tous les élémens de la Musique propre-
ment dite ; savoir, le *son*, les *intervalles*,
les *accords*, les *genres*, les *modes*, le
rythme. En finissant l'explication de ce
dernier article , l'Auteur observe qu'il
n'est point de mouvemens dans la nature
& dans nos passions , qui ne retiennent
dans les diverses espèces de rythmes, des

F v

mouvemens qui leur correspondent , & qui deviennent leur image. Ces rapports sont tellement fixés , qu'un chant perd tous ses agrémens dès que sa marche est confuse , & que notre ame ne redit pas , aux termes convenus , la succession périodique des sensations qu'elle attend.

La seconde collection roule sur la partie morale de la Musique.

Il n'y a qu'une expression pour rendre dans toute sa force une image ou un sentiment. Elle excite en nous des émotions d'autant plus vives , qu'elle fait retentir dans nos cœurs la voix de la nature. D'où vient que les malheureux trouvent avec tant de facilité le secret d'attendrir & de déchirer nos ames ? C'est que leurs accens & leurs cris sont le mot propre de la douleur. Dans la Musique vocale , l'expression unique est l'espèce d'imitation qui convient à chaque parole , à chaque vers. Or , les anciens Poëtes , qui étoient tout-à-la-fois Musiciens , Philosophes , Législateurs , obligés de distribuer eux-mêmes dans leurs vers , la modulation dont ces vers étoient susceptibles , ne perdirent jamais de vue ce principe. Les paroles , la modulation , le rythme , ces trois puissans agens dont la Musique se

N O V E M B R E. 1777. 131
sert pour imiter , confiés à la même main,
dirigeroient leurs efforts de manière que
tout concourroit également à l'unité
d'expression.

Cet Ouvrage se fait lire avec intérêt, &
prouve dans l'Auteur autant de goût que
d'érudition.

*Nouvelle Méthode pour les Changes de la
France , avec toutes les Places de sa
correspondance , contenant , 1°. les
nombre fixes pour tous les prix de
change dans le commerce , avec les
opérations faites par une seule multi-
plication , & prouvées par la mé-
thode ordinaire; 2°. des nombres fixes
pour faire les escomptes des sous ,
par une seule multiplication depuis
un & demi pour cent , jusqu'à dix &
demi ; 3°. des nombres fixes pour
réduire les piastres d'Espagne & autres
matières d'argent , au titre de 10 de-
niers 20 grains par une seule multi-
plication , avec des exemples des uns
& des autres par cette méthode abrégée ,
& leurs preuves par la méthode
ordinaire; par M. Joseph-René Ruelle,
Arithméticien & teneur de Livres
à Lyon. Prix , 6 liv. broché. A Lyon,
F 7j*

chez les frères Périsset, Libraires,
rue Mercière.

L'annonce de cet Ouvrage en fait sentir suffisamment le plan & l'utilité. L'Auteur est parvenu à composer des nombres fixes pour opérer, par une seule multiplication, les changes de la France avec toutes les places de sa correspondance, à tous les prix de changes qui sont en usage dans le commerce. On trouve dans ce recueil, non-seulement des nombres fixes pour réduire l'argent de France en monnaie étrangère, mais encore d'autres nombres fixes pour réduire les monnaies étrangères en argent de France, avec les instructions nécessaires pour opérer les changes par cette nouvelle méthode.

Eloge historique de M. Venel, Professeur en Médecine dans l'Université de Montpellier, Membre de la Société Royale des Sciences, Inspecteur général des Eaux minérales de France, qui sera suivi d'un Recueil ou Précis de ses différens Ouvrages; par M. JJ. M.. Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, &c. Broch.

N O V E M B R E. 1777. 133
de 78 pag. in-8°. Prix , 1 liv. 4 f.
A Grenoble, chez Cuchet, Imprimeur-
Libraire. A Paris, chez Nyon, Li-
braire , rue St Jean-de-Bauvais.

L'éloge d'un Savant , est en même-
temps celui de la science dans laquelle il
s'est distingué. M. Venel se rendit recom-
mandable par ses profondes connoissances
en Médecine & en Chymie. C'est dans
cet éloge même qu'il faut lire le succès
de ses travaux & de ses études, qu'il a
toujours rapportés à l'utilité de ses con-
citoyens.

Historia Græcorum , res memorabiles ex
Trogo-Justino , nec-non Cornelio
Nepote collectæ: ad operis calcem acces-
sere brevi & gallico sermone, quæ à
Scriptoribus Græcis traduntur de Græ-
cis primordiis; quæ heroïca tempora
sunt appellata, & Poëtarum commen-
tis intermixta; *ad usum juventis*. Pari-
siis, apud Nicolaum Ruault, Biblio-
polam, viâ cithareâ. 1777. Prix ,
relié en parchemin , 1 liv. 4 f.

Cet abrégé , en Latin , de l'Histoire
Grecque , est conduite jusqu'au temps

134 MERCURE DE FRANCE.

qu'Athènes passa sous la puissance des Romains ; c'est-à-dire , lorsque la Grèce entière fut réduite en Province Romaine. C'est une lecture en même-temps instructive & amusante pour les jeunes gens qui étudient la Langue Latine. Toute cette Histoire intéressante est divisée en paragraphes , qui forment autant de leçons toujours remarquables par quelques faits essentiels. On a mis à la fin de ce petit Livre , un Sommaire en François , de l'Histoire des premiers temps de la Grèce.

Nouveau Plan d'éducation complete , ou Didactique générale , où seront détaillés les vices de l'éducation actuelle , avec les moyens de les rectifier , & dans lequel se trouveront toutes faites & prêtes à donner , les leçons de toutes les différentes parties qui peuvent entrer dans l'institution la plus suivie ; Ouvrage utile à tout le monde , & mis à la portée de tout le monde. Par M. Carpentier , Maître-ès-Arts de l'Université , Professeur public de Langue Française , de Géographie & de Belles-Lettres. Tome 1^{er} in-16. Prix , 1 liv. 4 s. broché. A Paris ,

N O V E M B R E. 1777. 135
chez Desnos, Ingénieur, Géographe
& Libraire, rue St Jacques, au Globe.

Le premier Tome du nouveau plan d'Éducation que nous venons d'annoncer, comprend la Grammaire & la Syntaxe Françoisse, réduite en 120 petites leçons mises à la portée des enfans du plus bas âge; & 48 autres petites leçons très-faciles, pour servir d'introduction, tant à la Géométrie qu'à la Géographie, & même à l'Anatomie. Chacun des tomes de cet Ouvrage, ainsi que s'en explique l'Auteur lui-même dans un *avis*, pourra être considéré comme un petit Ouvrage séparé; & il n'a appelé celui-ci *premier*, que pour indiquer l'ordre dans lequel ces leçons doivent être données aux enfans. Comme les volumes suivans, ainsi que celui-ci, seront régulièrement de 192 à 200 pages, l'Auteur donnera chaque fois une feuille séparée de la Grammaire, de la Syntaxe, de la Géométrie, de la Géographie, &c. pour la commodité de ceux qui voudront rassembler de suite les leçons concernant la même science. Ces leçons sont écrites sous la forme d'un Dialogue clair & précis. Cet Ouvrage,

par ce moyen , utile à la jeunesse , le sera encore aux pères & mères , qui y trouveront des leçons faciles pour s'assurer du progrès de leurs enfans , ou leur enseigner les premiers élémens des connoissances utiles.

Lettre à l'Auteur du Mercure.

Monsieur, en rendant compte dans le second Volume du Mercure d'Octobre, pag. 87, de l'Éloge du Chancelier de l'Hôpital, dont la devise est, *Nec vita animaque peperci*, &c. vous avez cherché à combattre la critique qui vous a été faite sur un endroit du Discours où l'Auteur avance, que *les ames fortes ont un penchant naturel pour les opinions hardies & dangereuses*. Cette assertion seroit en effet dangereuse elle-même, si elle pouvoit signifier que *les ames fortes ont un penchant naturel pour les opinions qu'il seroit dangereux pour la Société de voir adopter par un grand nombre d'hommes*. Je puis aussi vous assurer que ce n'est point ce sens coupable que l'Orateur a voulu faire entendre, comme je dois l'attester d'après lui-même. Il seroit d'ailleurs autant absurde qu'injuste, d'adopter une interprétation différente & éloignée de celle qui se présente naturellement. Cette phrase, de la manière qu'elle est placée, & suivant les principes de l'estimable Auteur du Discours, veut seulement dire que *les ames fortes ont un penchant*

naturel pour les opinions, qui exposent ceux qui les adoptent, à quelque danger. C'est une vérité de fait trop confirmée par l'Histoire, pour la nier ; justifiée d'ailleurs, dans ce même Discours, par l'exemple du Chancelier de l'Hopital, qui eut souvent la noble hardiesse de s'exposer à la haine de sa Nation pour la servir.

Je suis, Monsieur, &c.

A V I S.

Madame la veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût, fait une nouvelle édition de *la France Littéraire*, qui paroîtra dans le cours de Janvier prochain. C'est chez elle que MM. les Gens de Lettres, & autres personnes intéressées à l'exactitude des notices, soit des Auteurs, soit des Ouvrages, sont priés d'envoyer des Notes détaillées de ce qui les concerne, & le plutôt possible, afin que les articles qui les intéressent, soient rédigés ou corrigés comme ils le desireroient. Leur négligence de satisfaire à cette demande, sera seule la cause des fautes, méprises ou omissions dont ils pourroient se plaindre.



ANNONCES LITTÉRAIRES.

Projet d'un Prix d'Agriculture, in-12, de 45 pages, petit caractère, avec deux planches gravées; chez Knapen & Ruault, &c, prix 18 sols. 1777.

C'EST sans doute une proposition faite à ces Citoyens généreux, qui se sont réunis pour distribuer des encouragemens pécuniaires aux Auteurs des inventions, qu'ils reconnoîtront tendre à perfectionner la pratique des Arts & Métiers utiles; &, certes, le premier & le plus utile des Arts, est celui de l'Agriculture. L'Auteur invite à chercher une machine qui n'exige ni plus de tems, ni plus de frais que deux labours à la charrue ordinaire, & qui puisse produire l'effet d'un labour à la bêche. Il prétend que, par le secours de cette invention, une partie des bonnes terres à froment pourroit tous les ans rapporter du bled, non seulement sans se détériorer, mais même en s'améliorant. Il discute les

objections qui pourroient lui être faites, & qu'il faut lire dans l'Ouvrage même; il entreprend de plus de montrer la facilité & l'avantage de l'emploi de cette machine (à trouver) qui seroit tripler la valeur de certaines fermes susceptibles de la culture qu'il propose. Il parle encore d'une pratique, qui seroit bien aussi une découverte nouvelle; c'est de semer du bled d'hiver au commencement du printems, de le faucher souvent dans l'été, sans jamais lui laisser pousser son tuyau, & il assure que la plante se conservera mieux l'hiver que celle du bled semé en automne; qu'elle donnera d'aussi bonnes récoltes l'année suivante, & moins sujette à verser, parce que la paille en deviendra plus forte. C'est aux Amateurs de l'Agriculture, aux riches Propriétaires, qui font valoir eux-mêmes leurs possessions, à faire de semblables tentatives; &, d'après leurs expériences, les Laboureurs sauront bientôt préférer les pratiques les plus sûres; mais c'est aux Génies inventifs & aux Mécaniciens, à trouver la machine qu'on desire: ce seroit donc alors une charrue portée à sa perfection, que l'Auteur de ce projet voudroit nommer *Béchar*.

Nous pensons que cet Opusculè doit intéresser les Curieux de la science rurale, & qu'il mérite des éloges.

L'Art des Langues, chez Louis Cellot,
Libraire-Imprimeur, rue Dauphine.

Cet Ouvrage présente un plan nouveau pour apprendre la Langue Latine & toute autre Langue vivante ou morte.

Il a pour base la manière dont les hommes apprennent leur Langue naturelle dans toutes les nations ; *la Répétition immensément fréquente des mêmes mots dans les mêmes circonstances.*

Ce plan, quoique nouvellement publié, a déjà été exécuté à l'égard d'un grand nombre d'enfans, même d'une capacité fort ordinaire : on leur fait lire douze pages de latin tous les jours ; ce qui rend aux Langues mortes l'avantage des Langues vivantes. Il faut entendre l'Auteur lui-même prouver & développer cette apparence de paradoxe.

Il en montre la possibilité par le fait, entr'autres d'un enfant qui, à dix ans & demi, ayant suivi cette méthode, avoit lu, après les principes de Grammaires de toutes les Langues, plus de deux volu-

N O V E M B R E. 1777. 141
mes du *Selecta latini sermonis exemplaria*, & Phèdre deux fois, Saluste & Florus en entier, les Eglogues de Virgile, les six premiers livres de l'Enéide, les trois premiers livres des Odes d'Horace aussi deux fois, & une fois seulement les trois premiers livres de la première Décade de Tite-Live.

Cet Ouvrage fait voir les défauts des méthodes actuelles, qui conduisent les enfans sans aucun ordre; aussi leurs travaux fourmillent-ils de fautes; ce qui nuit beaucoup à leurs progrès.

Dans le plan de l'Auteur, au contraire, les enfans ne peuvent, pendant toute leur éducation, entendre une seule expression vicieuse, aucun solécisme, aucun barbarisme; mais, au contraire, une Langue toujours pure, les expressions des meilleurs Auteurs, des règles mises perpétuellement sous leurs yeux, avec des exemples de la plus grande & de la plus constante exactitude.

Cet méthode est déjà suivie au Collège de la Flèche & dans plusieurs éducations particulières; elle épargne plus de trois années d'étude: on se propose, même à la Flèche, de faire apprendre sur le même plan l'Allemand & l'Anglois.

L'Auteur a adopté la deuxième édition d'une Grammaire latine qui paroît en même-tems chez le même Libraire , en quatré petits volumes. Le premier donne les principes communs à toutes les langues , sous le titre d'*Introduction aux Langues*. Le deuxième contient la forme des mots latins , sous le titre de *Rudiment*. Le troisième donne l'arrangement des mots latins , sous le titre de *Syntaxe*. Le quatrième indique la manière de traduire le François en Latin , sous le titre de *Méthode Française-Latine*.

Il faut voir dans l'Art des Langues , avec quelle précision cette Grammaire a été exécutée sous tous ces points de vue ; les nouvelles observations qui y sont répandues sur la manière d'apprendre aux enfans chacune de ces parties de Grammaire ; & les exercices propres à se convaincre que les enfans les entendent parfaitement , & qu'ils sont en état d'en faire usage pour la traduction de cette Langue.

Chacune des quatre parties de la Grammaire Latine se vend 12 fols. Les quatre volumes reliés séparément en carton , se vendent ensemble 2 liv. 8 f. ;

N O V E M B R E. 1777. 143
& l'art des Langues, broché, 1 liv. 10
sols.

Le même Libraire continue de vendre
l'*Introduction aux Langues* pour les en-
fans ou pour les personnes d'un âge
plus avancé de l'un & l'autre sexe, qui,
n'appartenant pas la Langue latine, sont
curieuses de bien lire & d'écrire correc-
tement leur Langue naturelle. Relié en
carton, 12 sols.

*Fastes Militaires, ou Almanach des Cheva-
liers des Ordres Royaux & Militaires de
France; & des Gouverneurs & Lieutenans
de Roi des Villes closes du Royaume;*
contenant, 1^o. le temps de leurs
services, leurs grades actuels ou ceux
de leur retraite; la date de leur ré-
ception dans l'Ordre, & le nombre des
affaires de guerre où ils se sont trou-
vés, le nombre & le genre de blef-
sures qu'ils y ont reçues, ainsi que
les grâces qu'elles leur ont méritées
de la part du Roi; avec des Notes
& des Anecdotes chronologiques &
historiques des actions glorieuses des
Chevaliers de chaque Ordre. Dédié
à Monseigneur le Comte de Saint-
Germain, Ministre, & destiné à

être présenté au Roi & à la Famille Royale ; par M. de la Fortelle, Lieutenant-de-Roi de la ville de Saint-Pierre-le-Moutier. Avec Approbation & Privilège du Roi.

L'énoncé du titre de cet Ouvrage , suffit pour en démontrer l'utilité ; il n'y a pas de Spectacle plus digne d'une Nation vaillante & sensible , que le tableau des Militaires qui concourent à sa puissance & à son éclat. Il manquoit depuis trop long-temps à la Nation , un dépôt d'Archives Militaires , où la Noblesse pût consigner & rendre publics & ses services , & les distinctions honorables ou flatteuses qui en ont été la récompense. C'est sous les auspices d'un Souverain chéri, & d'un Ministère sage & éclairé , que l'Editeur jouit aujourd'hui de la satisfaction de déployer son zèle dans l'ouvrage qu'il consacre à la gloire de la Nation Française , & qu'il lui offrira régulièrement au renouvellement de chaque année.

Il a l'honneur d'inviter MM. les Chevaliers, Commandeurs , Officiers Généraux, Gouverneurs, Lieutenans-de-Roi, &c. &c. de vouloir bien lui faire passer, le
plus

N O V E M B R E. 1777. 145
plus promptement qu'il leur sera possible,
la notice la plus exacte de ce qui peut
leur être particulier , relativement à cet
Ouvrage.

Il saisit cette occasion de rendre publics ses remerciemens à MM. les Maréchaux de France , ainsi qu'à MM. les Officiers Généraux & autres , qui ont bien voulu l'honorer de leur suffrage , en lui faisant passer leurs notices. Cette marque de leur bienveillance est bien propre à enflammer son zèle.

Il faut adresser les envois , francs de Port , à M. de la Fortelle , rue & vis-à-vis les Carmes , à Paris.

N. B. Quoiqu'on ait annoncé dans le *Prospectus* , qu'on prioit les personnes qui désireront cet Ouvrage , de se faire inscrire chez M. Lambert , Imprimeur , rue de la Harpe , on n'a pas prétendu gêner leurs dispositions à cet égard : on a simplement pris cette précaution pour en tirer un nombre d'exemplaires suffisant , & mettre le Public à portée d'en jouir.

Trésor généalogique , ou Extraits des titres anciens qui concernent les Mai-

G

sons & Familles de France & des environs , connues en 1400 ou auparavant , dans un ordre alphabétique , chronologique & généalogique ; par Dom Caffiaux , Religieux Bénédictin , de la Congrégation de St Maur , résidant en l'Abbaye Royale de Saint-Germain-des-Prés , à Paris , Historiographe de Picardie , Honoraire de l'Académie Littéraire d'Amiens , Archiviste employé par le Roi , à la collection des monumens historiques. Dédié à la Reine , & présenté au Roi & à la Reine , le 28 Septembre 1777. Tome premier , in-4°. A Paris , de l'Imprimerie de Philippe - Denis Pierres , Imprimeur du Collège Royal de France , rue Saint-Jacques.

N. B. Quoique le temps fixé pour les souscriptions & inscriptions au Trésor généalogique soit passé depuis le 1^{er} Septembre 1777 , on fera toujours à même de souscrire , ou de se faire inscrire seulement pour les volumes à imprimer , aux conditions portées dans le *Prospectus* ; mais les volumes déjà imprimés ne pourront être délivrés pour ceux qui auroient négligé de souscrire

N O V E M B R E. 1777. 147
ou de se faire inscrire à la présente
époque, qu'au prix de 10 liv. On fait
extraire tous les titres qu'on envoie,
mais le port des lettres & paquets doit
être affranchi.

Nous rendrons compte de cet Ou-
vrage.

A C A D É M I E S.

I.

*Extrait de la Séance de l'Académie des
Sciences, Arts & Belles-Lettres de
Dijon, du 22 Décembre 1776.*

M. MARET, Secrétaire perpétuel, a
ouvert la séance par l'annonce des sujets
proposés pour les prix de 1777 & 1778;
& s'attachant à exposer les motifs qui
ont déterminé l'Académie à demander
l'Éloge de Saumaïse, il a dit :

« Claude Saumaïse, que la Bourgo-
» gne se glorifie d'avoir vu naître, dont
» l'Académie espère de placer quelque
» jour le Buste à côté de ceux qui

G ij

» décorent son Sallon , vivoit dans les
 » premières années du dix-septième
 » siècle.

» Ceux que le desir de s'instruire
 » portoit à l'étude , étoient alors néces-
 » sités à puiser les connoissances qui
 » leur manquoient , dans les Auteurs
 » Grecs , Latins , Syriaques , & même
 » Arabes. Les versions différentes des
 » manuscrits originaux , l'infidélité des
 » Interprètes avoient répandu sur tous
 » les sujets de littérature , sur toutes les
 » sciences , une obscurité qui retardoit
 » les progrès de l'esprit humain. L'art de
 » démêler la vérité à travers le chaos
 » que formoit son mélange avec une
 » foule d'erreurs , étoit , à cette époque ,
 » aussi important qu'il étoit difficile ,
 » & l'érudition étoit le premier mérite
 » d'un homme de lettres.

» C'est aux Érudits qui vivoient du
 » tems des François , des Henris , & de
 » Louis XIII , que la France est redeva-
 » ble des grands Hommes qui ont illus-
 » tré le siècle de Louis XIV. Ils ont
 » amendé la terre qui , de nos jours ,
 » offre de toutes parts les plus riches
 » moissons ; & méconnoître les obliga-
 » tions que la littérature & les sciences

» ont à ces hommes laborieux, ce seroit
 » annoncer, ou bien peu de philoso-
 » phie, ou bien peu de reconnoissance.

» Saumaïse fut un de ceux qui rendi-
 » rent les plus grands services à la répu-
 » blique des lettres; & si une sensibilité
 » excessive, dont les mœurs du tems où
 » il vivoit, n'étoient pas capables de
 » modérer les saillies, lui suscita des
 » ennemis, son savoir immense, sa
 » critique judicieuse, son esprit vrai-
 » ment philosophique, le placèrent, de
 » l'aveu de tous ses Contemporains, au
 » rang des Savans les plus dignes de
 » l'estime publique.

» Quand, après plus d'un siècle, l'Aca-
 » démie de sa patrie réclame en sa
 » faveur un honneur accordé à tant
 » d'hommes célèbres, elle espère voir
 » entrer en lice ceux qui, libres de
 » suivre le penchant qui les porte à la
 » culture des lettres, pensent assez no-
 » blement, pour oser avouer les obliga-
 » tions qu'ils ont à leurs prédécesseurs,
 » & que l'éloge de Saumaïse fera sentir
 » le prix de l'érudition trop négligé, &
 » même méprisée de nos jours par beau-
 » coup de gens de lettres, tandis que son
 » abus seul est condamnable ».

G iij

M. Maret a lu ensuite l'Histoire Littéraire de l'Académie pour l'année 1776, qu'il a fait précéder du récit des événemens heureux ou malheureux arrivés à la Compagnie durant la même époque. Parmi les premiers, il a rappelé que les leçons de Botanique données depuis quatre ans par M. Durande, Docteur en Médecine, dans le jardin dont M. Legoux de Gerland a fait présent à l'Académie, ayant déjà commencé à réaliser en partie les espérances du Fondateur de cette Société Littéraire, les deux nouveaux Cours de Chimie & de Matière Médicale, dont elle s'est chargée, venoient encore de suppléer en partie l'enseignement qu'auroit procuré en cette Ville l'établissement d'une Université complète, établissement qui avoit été long tems l'objet des vœux de M. Pouffier, qui l'est encore de tous les bons Citoyens, & dont l'accomplissement seroit d'autant plus desirable aujourd'hui pour cette Ville & la Province; que les secours vont y être multipliés, & qu'on pourra plus facilement s'y procurer toutes les espèces d'instructions. M. Maret a encore compté, parmi les événemens heureux de cette année, l'érec-

N O V E M B R E. 1777. 151
tion d'un para-tonnerre placé sur l'Hôtel
de l'Académie, par les soins généreux
de M. Dupleix de Bacquencourt *.

L'Historien ne pouvoit oublier le don
qu'a fait à la Compagnie, S. A. S. Mgr
le Prince de Condé, d'une grande quan-
tité de minéraux précieux, dont son
Auguste Protecteur a enrichi son Cabi-
net d'histoire naturelle, non plus que
le buste de M. le Comte de Buffon,
placé dans la Galerie patriotique, parini

* Cette preuve de confiance dans les Conduc-
teurs imaginés par le célèbre Ducteur Franklin,
a déjà produit une partie des effets que ce Ma-
gistrat Philosophe en attendoit.

L'exemple de l'Académie a été suivi par M. de
Morveau, Avocat-Général du Parlement, &
Vice-Chancelier de cette Société Littéraire, par
M. Saissy, un de ses Membres, & par MM. les
Magistrats & Chanoines de Semur-en-Auxois. Le
premier en a fait placer un sur la maison qu'il
habite : le second, sur le clocher de l'Eglise Pa-
roissiale de S. Philibert ; & les autres, sur celle de
la Collégiale de leur Ville.

Cet exemple le fera bien-tôt encore par M. le
Comte de Bissy, qui se propose d'élever un Con-
ducteur sur son Château, à Pierre ; par M. Tho-
massin, demeurant à Nuits ; & par MM. les Fa-
briens de l'Eglise S. Nicolas, à Dijon.

Giv

ceux des grands Hommes qui illustrent notre Province. Le Secrétaire a fait encore mention d'une méridienne tracée dans la Salle de ses assemblées publiques par M. Roger. Cette récapitulation a été terminée par le récit des pertes que l'Académie a faites dans la personne de trois de ses Membres, M. de Clugny, Contrôleur-Général des Finances; M. Daubenton, Maire & Subdélégué de l'Intendance à Monbar; M. Venevault, Peintre, Associé à l'Académie Royale de Peinture.

Le premier, frappé à mort dès le premier pas qu'il faisoit dans la plus brillante carrière, est tombé au moment où son élévation le mettoit à portée de signaler de plus en plus son zèle pour le progrès des Sciences, des Lettres & des Arts. Il les avoit appréciés en Philosophe, en homme d'État, & les cultivoit par goût. L'Académie de Marine restaurée à Brest, où plutôt créée par ses soins, sera un monument durable des vues d'après lesquelles il a toujours dirigé ses démarches, & le garant de la faveur dont les Savans, les Gens de Lettres & les Artistes, auroient joui sous son ministère.

N O V E M B R E. 1777. 153

M. Daubenron, rapproché de M. le Comte de Buffon par des circonstances heureuses, avoit éprouvé les influences vivifiantes de l'exemple le plus attrayant. La Ville qu'il habitoit est souvent le séjour de cette illustre Naturaliste. C'est là que contemplant, étudiant la nature, le Plin François vient lui arracher ses secrets, & se plaît à annoncer ses découvertes à ceux qu'il croit dignes de les connoître & de les apprécier. M. Daubenton étoit un de ces mortels heureux. Les flots de lumière que répandoit la conversation de M. de Buffon, pénétrant son ame, lui inspirèrent l'amour de l'histoire naturelle. Tous les momens qu'il put dérober aux fonctions des places importantes qu'on lui avoit confiées, furent consacrés à l'étude de la Botanique.

Les fruits de cette étude sont plusieurs articles de l'Encyclopédie, dans lesquels cet Académicien s'est attaché à faire connoître la nature d'une infinité d'arbres & d'arbustes, & les soins qu'exige leur culture. Des lettres d'Associé de l'Académie de cette Ville, de celle de Lyon, de la Société économique de Berne & de la Société d'agriculture de Rouen, furent les témoignages rendus par le Public

G v

éclairé aux succès de ses travaux; la Province dont il a multiplié les ressources, en y naturalisant des arbres étrangers très-précieux, le comptera toujours parmi ceux de nos Compatriotes, qui ont bien mérité de leurs Contemporains & de la Postérité.

M. Venevault étoit né Peintre, mais né sans fortune; la route qui le conduisit au point de considération où il parvint, fut pénible & longue. Une modestie rare, dans un siècle où la médiocrité même est confiante & vaine, le retint long-tems dans une espèce d'obscurité. Son mérite perça, pour ainsi dire, malgré lui. Les portraits des Princes & Princesses de la Maison de Lorraine, lui procurèrent l'honneur de faire connoître ses talens à la Cour de France, de faire le portrait de Sa Majesté Louis XV. Cet avantage flatteur eût été, pour un homme ordinaire, le chemin de la fortune; il ne fut pour M. Venevault que celui de la gloire.

Les circonstances l'avoient décidé pour le genre de Peinture qu'on nomme miniature & pour la gouache. Le pointillé de l'une, par la facilité qu'il donne de fondre les nuances, permet un fini

précieux, mais conduit souvent à une mollesse répréhensible, & refroidit toujours le feu de l'Artiste, par la minutie des procédés. La promptitude avec laquelle se dessèchent les couleurs employées pour la gouache, s'oppose souvent à ce que l'Artiste puisse dégrader festintes, & il en résulte une dureté dans les touches, qui nuit à l'effet. M. Venevault étoit parvenu à éviter l'un & l'autre de ces défauts; &, sous son pinceau, les couleurs à la gomme avoient atteint le mérite de celles qui sont délayées à l'huile.

Aussi, tandis que les Miniaturistes ordinaires s'étoient presque toujours bornés au genre du portrait, & s'étoient rarement élevés jusqu'à peindre le Paysage, notre Académicien osa traiter l'Histoire, & fit voir que, dans le champ le moins vaste, avec les ressources les moins avantageuses, le génie peut faire jouer les passions, & parler à l'esprit comme aux yeux.

Sa hardiesse lui mérita la récompense la plus flatteuse pour un Artiste qui préféroit la gloire à tous les biens de la fortune. Un tableau, qui rend le moment où Adam & Eve reçoivent le fruit fatal à leur félicité, lui ouvrit l'en-

trée de l'Académie Royale de Peinture, où les Peintres de son genre n'avoient point encore été admis. Elle valut encore à M. Venevault l'honneur d'être avoué par sa Patrie, & d'être associé à cette Académie, dès que les Arts furent devenus, comme les Sciences & les Lettres, l'objet de son attention. Cet honneur combla tous ses vœux : « je n'ai plus » rien à désirer », écrivoit-il en répondant à la lettre qui lui avoit annoncé la justice que l'Académie lui avoit rendue; « mais comment pourrai-je témoigner » ma reconnoissance ? » Sa sensibilité inquiète, ne tarda pas à en trouver l'occasion, & il la saisit avec l'empressement d'un cœur qui craignoit jusqu'au soupçon de l'ingratitude.

Cette occasion fut celle de la protection accordée à l'Académie par le Vainqueur de Friedberg; & dans le tableau qu'il envoya, tableau que la Philosophie pouvoit avouer, & qui présentoit, sous le voile d'une allégorie ingénieuse, tous les effets qu'on devoit attendre de la protection d'un Héros, il fut désigner le moment où l'Académie a reçu cette faveur, & donna une nouvelle preuve de ce que peut le talent, dirigé par un ame sensible.

N O V E M B R E. 1777. 157

Si notre reconnoissance ne nous eût pas porté à faire hommage de ce tableau à notre auguste Protecteur, il suffiroit, pour justifier cette assertion & nos regrets, il suffiroit de mettre sous vos yeux, Messieurs, ce morceau précieux, comme on porta autrefois aux obsèques de Raphaël, le sublime tableau de la Transfiguration : on en trouve une description dans l'Histoire Littéraire de 1766 ; mais elle ne peut en donner qu'une foible idée : la gravure pourra suppléer quelque jour à la foiblesse de cette description. M. Venevault le desiroit & l'espéroit, & tout nous porte à croire que nous verrons réaliser ses espérances.

M. Maret a donné ensuite la notice des Ouvrages lus dans les Séances particulières, pendant le cours de l'année. La diversité des genres l'avoit engagé à diviser cette Histoire en trois paragraphes, dont le premier contenoit l'extrait succinct des Ouvrages de Médecine, le deuxième celui des Mémoires concernant les Sciences Physiques & Mathématiques, & le troisième, un précis des Productions Littéraires. L'abondance des Matières ne lui a pas per-

mis de lire de suite ces trois paragraphes , & il a réservé les deuxième & troisième, pour terminer la Séance. La même raison nous empêche d'entrer ici dans aucun détail de cette Histoire *.

M. Picardet l'aîné, a fait lecture d'un Discours sur le chant pathétique , dans lequel il justifie l'usage qu'en fait la Scène lyrique dans le tragique.

L'Auteur commence par établir que le chant est naturel à l'homme , & désigne ce chant sous le nom d'*organique*. Delà il passe à celui qu'on peut nommer *imitatif*, dans lequel le Musicien , Peintre par une espèce de magie, donne la vie à tous les objets , même les plus intellectuels , & caractérise l'étendue, la hauteur , la profondeur, le vague de l'air, l'éclat subit du Soleil, le vaste silence des bois, de la nuit, &c. On sent que si la musique peut rendre par des sons de pareils objets , elle peut, à plus forte raison, s'élever jusqu'au chant pa-

* On a inséré dans la Gazette de Santé, numéros, 11, 12, 13, 14, 15, 16 & 17, la notice des Mémoires ou Observations de Médecine; & dans le Journal de M. l'Abbé Rozier, celle des Ouvrages de Physique & de Belles-Lettres.

thétique , & devenir l'interprète des plus tendres sentimens de l'ame , comme de ses situations les plus violentes & les plus douloureuses ; elle peut , sans choquer la vraisemblance , approprier à la voix chantante , les accens de la voix parlante , lorsque celle-ci exprime la colère , la douleur , puisque cette voix parlante a besoin elle-même d'accens , pour frapper , pour toucher , pour être énergique , puisque , ainsi que le remarque judicieusement l'Auteur , toutes les passions sont plus ou moins chantantes.

De ces vérités incontestables , & appuyées sur des raisonnemens & des faits très-convaincans , il résulte que la musique a pu & a dû s'emparer de la Scène Tragique , & rendre les accens d'un mourant. Pour la justifier , il suffit qu'il y ait dans la voix d'un homme qui souffre , ou qui est sur le point d'expirer , des inflexions relatives à l'état de son ame.

Or , c'est ce que prouve l'Auteur.

» L'ame , dit-il , remplie d'un sentiment
 » douloureux , se sent pressée par le be-
 » soin de l'exprimer ; elle a pour le secon-
 » der , les gestes , les élans , les soupirs ;
 » l'organe de la voix lui fournit des sons ,

» des articulations. Le Musicien, dont l'art
 » consiste à rapprocher de son sujet toutes
 » les nuances, tous les sons analogues
 » les plus propres à affecter l'oreille, les
 » plus capables de prêter à l'énergie de
 » ses imitations, considère que dans ce
 » moment la voix est éteinte & plaintive :
 » il prend les soupirs, les sanglots, les
 » accens, enfin tous les tons de la voix
 » simple; alors l'expression musicale ne
 » diffère de l'expression orale, que par
 » l'étendue des modulations, toujours
 » les mêmes, mais traitées de la manière
 » qui lui est propre, & devenues par
 » son art plus pleines & plus abon-
 » dantes.

» On voit donc, continue M. Picar-
 » det, en terminant son discours, qu'il
 » n'est ni ridicule, ni absurde de donner
 » à la voix d'un homme qui expire, des
 » sons mélodieux; qu'au reste, frappé
 » du beau idéal qui fait la règle de tous
 » les arts, le Musicien n'a point d'exa-
 » gération plus forte que celle que se
 » permettent la Tragédie & la Comé-
 » die, qui font parler en vers leurs Per-
 » sonnages; qu'il ne s'agit enfin pour
 » l'Artiste, que de nous intéresser : c'est
 » ce qu'il ne fait jamais avec plus de

N O V E M B R E. 1777. 161

» succès , qu'en éveillant notre sensi-
» bilité par les objets qui la font naître ».

A cette lecture a succédé celle d'un Mémoire du R. P. Vernisy , Dominicain , sur le Nostoch.

Cette substance , qu'on nomme aussi *mousse membraneuse* ou *fugitive* , est cette espèce de gelée flottante & presque toujours entortillée , sans saveur , de couleur verte , laquelle se conserve en cet état lorsque le tems est humide , mais se fane & dispaçoit promptement lorsqu'elle est frappée des rayons du soleil , & qu'on ne voit jamais qu'entre l'équinoxe du printems & celui de l'automne. Jusqu'ici la nature de cette production singulière a été peu connue.

Le R. P. Vernisy rapporte , sur son origine & sa nature , les différentes opinions des Auteurs ; & par le récit de plusieurs observations & expériences qu'il a faites sur cette singulière substance , il prouve que ce n'est point un végétal , mais le produit d'une décomposition de végétaux. Il croit pouvoir attribuer son origine à cette écume verdâtre , dont sont couvertes les eaux croupissantes , laquelle n'est en effet qu'une décomposition de plantes aquatiques ma-

162 MERCURE DE FRANCE.

cérées & réduites en une espèce de bouillie. Les parties les plus subtiles de cette écume , peuvent être enlevées par l'action des rayons du soleil , comme les autres vapeurs qui forment les météores : transportées dans les nuages , elles peuvent s'y coaguler par le mélange de quelques parties hétérogènes , & retomber en forme de gelée avec la pluie ; mais quoique ce qu'il avance soit très-vraisemblable , ce modeste Naturaliste ne donne son sentiment que comme une conjecture.

II.

VILLEFRANCHE.

Le Lundi 25 Août 1777, jour de St Louis, l'Académie de Villefranche en Beaujolois, a tenu son Assemblée publique.

M. Gemeau, Lieutenant Général en la Sénéchaussée de Trévoux , Directeur , a ouvert la Séance par des réflexions intéressantes sur les Lettres en général ; sur l'utilité des Académies , sur les couronnes qu'elles distribuent , & enfin sur le choix que , pour les prix qu'elles proposent , elles font depuis quelques an-

N O V E M B R E. 1777. 163
nées, des Eloges historiques, qui ont
ouvert la carrière la plus brillante à
l'Eloquence & aux Talens, & qui font
un monument élevé à la gloire des
grands Hommes de la Nation.

L'Abbé d'Effertine, Secrétaire, après
avoir rendu compte de quelques-uns des
Ouvrages qui ont concouru pour l'Eloge
historique de Philippe d'Orléans, Régent
du Royaume, proposé par l'Académie,
lut le Discours de M. l'Abbé Talbert,
qui avoit réuni tous les suffrages, qu'on
écouta avec le plus grand plaisir, & qui
sera bientôt imprimé.

M. l'Abbé de Castillon, Vicaire-Gé-
néral du Diocèse de Lyon, lut des Stan-
ces adressées à M. l'Abbé Talbert.

Cette Lecture fut suivie d'un Dis-
cours en vers sur les Fables, par M.
d'Effertine, Avocat du Roi.

La Séance fut terminée par des vers
de M. Mayel, Pensionné du Roi de
Prusse.

P. S. L'Académie propose, pour le
sujet du Prix qu'elle distribuera l'an-
née prochaine, l'Eloge de Nicolas Boi-
leau Despréaux. Les Discours ne seront

admis au concours que jusqu'au mois de Mai prochain. Le Prix consiste dans une médaille de la valeur de 300 liv.

I I I.

*Prix proposé par l'Académie des Sciences,
Arts & Belles-Lettres de Châlons-sur-
Marne, pour l'année 1779.*

On s'est occupé dans tous les tems de l'éducation de la Noblesse, & de celle de la partie aisée de la Nation ; mais on n'a jamais donné qu'une attention superficielle à l'instruction du Peuple. Ces considérations ont déterminé l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Châlons sur-Marne, à proposer pour sujet du Prix qu'elle adjugera dans son Assemblée du 25 Août 1779,

Quel seroit le meilleur plan d'éducation pour le Peuple ?

L'Académie invite tous les Amis de la Patrie à travailler sur un sujet qui intéresse également le bonheur du Peuple & la gloire de la Nation. Le Prix sera une médaille d'or de la valeur de trois cens livres.

N O V E M B R E. 1777. 165

Les Pièces seront écrites, lisiblement, en françois ou en latin, & elles seront envoyées, franches de port *, à M. Sabbathier, Secrétaire perpétuel de l'Académie, six mois avant la distribution du Prix.

Les Auteurs ne se feront point connoître ; ils mettront seulement une devise à la tête ou à la fin de leur Mémoire. Ils y joindront un billet cacheté qui contiendra leurs noms, qualités & demeure, s'ils veulent se faire connoître ; & la devise sera répétée sur ce billet.

L'Académie a déjà annoncé au Public qu'elle adjudgeroit dans son Assemblée du 25 Août 1778, un autre Prix, dont le sujet consiste à trouver :

Les moyens les moins onéreux à l'Etat & au Peuple, de construire & d'entretenir les grands Chemins.

Les conditions de ce dernier Programme sont les mêmes que celles du précédent.

* Tout paquet adressé à M. Sabbathier, sans être franc de port, ne sera pas retiré de la Poste, de quelque pays qu'il vienne.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE continue de donner, les Dimanches, *Céphale & Procris*; & les autres jours *Alceste*. Elle se dispose à représenter, après le voyage de Fontainebleau, *Roland Furieux*, Opéra de Quinault, remis en Musique par M. Piccini.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ont donné, le Samedi 25 Octobre, la première représentation de la reprise de *Gaston & Bayard*, Tragédie de feu M. de Belloy. Cette Pièce, qui avoit eu beaucoup de succès dans son origine, a été encore bien accueillie à cette reprise. C'est M. Monvel, au lieu de M. Molé, qui joue

N O V E M B R E. 1777. 167
le rôle de *Gaston*, & M. Larive, en la
place de M. le Kain, qui représente
Bayard. Leur jeu a été fort applaudi.

Le Mercredi 22, Mademoiselle Sain-
val l'aînée joua *Méropé* pour la première
fois. Cette Actrice s'est élevée au ton de
son rôle, l'un des plus beaux, mais aussi
l'un des plus difficiles à rendre. Elle a été
extrêmement applaudie.

On attend à ce Théâtre, la Tragédie
de *Mustapha & Zéangir*, de M. de
Champfort.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens préparent plu-
sieurs nouveautés, qui ne pourront être
jouées, sur leur Théâtre, qu'après le
voyage de Fontainebleau. Ils doivent
donner une Parodie d'*Armide*, & d'au-
tres Intermèdes nouveaux; tels que *Ma-
troco*, *Pomponin*, *Alexis*; en attendant
la reprise de l'*Olympiade*, avec quelques
changemens.

Les Comédiens Italiens ont donné, le Mardi 14 Octobre, la première représentation de la reprise du *Faucon & des Oyes de Boccace*, Comédie en trois Actes, de Delisle. On a beaucoup admiré l'adresse avec laquelle l'Auteur a su composer une Pièce charmante & bien intriguée de ces deux Contes si connus de Boccace. La reprise de cette Comédie a été bien accueillie; & le Public a applaudi avec justice au zèle & aux talens des Italiens & des Italiennes qui se sont chargés de la représentation de cette Comédie Française, & qui l'ont joué à la satisfaction des Spectateurs.

*A Monsieur CARLIN BERTINAZZY,
Arlequin, jouant dans le Faucon & les
Oyes de Boccace.*

QUELLE admirable vérité !
Quelle heureuse naïveté !

Appellent le plaisir en lui montrant les Grâces ?

Aimable

Aimable Carlin, dans ton jeu,
 Toujours naturel, plein de feu,
 Des Lazzis variés que tu fais bien les places;
 Tes gestes aisés, si précis;
 Tes balourdises si jolies,
 Et les tons si plaisans de tes vives saillies;
 Enfin, & tes pleurs & tes ris,
 Du goût portent l'empreinte & l'heureux coloris,
 Et font à la raison applaudir tes folies.
 Du charmant Auteur de Thimon,
 Qui, dans son Arlequin sauvage,
 Te fait si bien parler raison,
 Tu fais revivre le Faucon;
 Sa gloire avec toi se partage,
 Et prouve qu'aux travaux avoués d'Apollon,
 Le tems ne sauroit faire outrage,
 Et que les Grâces n'ont point d'âge.

Par M. Guérin de Frémicourt.



A R T S.

G R A V U R E S.

Portrait de Jemelian Pougatchew, Chef des Rebelles en Russie, qui a eu la tête tranchée à Moscou, en l'année 1775; dessiné à Moscou par J. C. de Mailly, Peintre en émail; gravé par le Tellier. Prix 1 liv. 4 sols. A Paris, chez Bligny, Lancier du Roi, cour du Manège, aux Tuileries.

CETTE tête, qui a du caractère, est gravée avec beaucoup d'art & d'intelligence.

M U S I Q U E.

I.

ARMIDE, Drame Héroïque, mis en musique par M. le Chev. Gluck, représenté pour la première fois par l'Académie

N O V E M B R E. 1777. 171

Royale de Musique le 23 Septembre 1777. Prix 24 liv. Au Bureau du Journal de Musique, rue Montmartre, vis-à-vis celle des Vieux-Augustins; à l'Opéra, & aux adresses ordinaires de musique.

On trouve aux mêmes adresses & chez M. Cornouaille, Montagne Sainte-Geneviève :

1°. *Les Recueils des airs détachés d'Armide*; prix 1 liv. 16 sols.

I I.

2°. *Le premier Recueil de douze airs d'harmonie pour deux clarinettes, deux cors & un basson, composés par M. J. Vitzthumd*; prix 6 liv. A Paris, aux adresses ci-dessus; & à Bruxelles, chez MM. Vanypen & Pris, rue de la Madeleine.

I I I.

3°. *Recueil de duo & d'airs à voix seule, avec symphonie ou sans accompagnement, par M. Albanèse, Musicien*

H ij

172. MERCURE DE FRANCE.
du Roi. Œuvre X. A Paris, au Bureau
du Journal de Musique, rue Montmar-
tre, vis-à-vis celle des Vieux-Augustins.
Prix 9 liv.

• Cet Œuvre, l'un des plus intéressans
que M. Albanèse ait encore publiés,
contient dix duo, & trois morceaux à voix
seule. Il est gravé avec la plus grande
élégance, & avec les parties d'accompa-
gnement séparées, pour faciliter l'exécu-
tion.

I V.

4^o. On trouvera encore aux mêmes
adresses, le *quatrième & le cinquième*
Recueils d'airs nouveaux, avec accom-
pagnement de guitare, par M. Tiffier,
de l'Académie Royale de Musique.

Le quatrième Recueil a paru l'année
dernière, & le cinquième a été publié
il y a environ trois mois. Le prix de
chaque Recueil est de 4 liv 4 sols.

V.

*VI. Recueil d'ariettes d'Opéra-Comi-
ques & autres*, avec accompagnement de
guitare; par M. Tiffier, de l'Académie

N O V E M B R E. 1777. 4173
Royale de Musique. Œuvre XII. Prix 7
liv. 4 sols. Mis au jour & gravé par
Madame Tarade, chez l'Auteur, rue
S.-Honoré, près l'Oratoire, à la Gerbe
d'or; Madame Tarade, Marchande de
Musique, rue Coquillière, à la lyre
d'Orphée; & aux adresses ordinaires.

D A N S E.

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR,

BALLET PANTOMIME.

*Le Théâtre représente un Jardin & un
Bosquet, & à côté une Grotte obscure.*

S U J E T D U B A L L E T.

U NE Bergère, conduite par son amour,
se rend à cette promenade : mais au lieu
d'y trouver son Aimant, elle y rencontre
un rival qu'elle déteste ; il lui offre son
hommage, qu'elle dédaigne avec fierté, &
il s'en va dans le plus cruel désespoir. La
Bergère témoigne ses inquiétudes de

H iij

pas voir paroître celui que son cœur a choisi ; & , dans une douce langueur, elle va se reposer sur un lit de gazon à l'entrée du bosquet : elle s'y endort. Son Amant arrive ; & , dans la crainte de troubler son sommeil, il s'assied sur un banc de verdure vis-à-vis. La Bergère piquée par une Abeille, se réveille ; son Amant lui marque sa sensibilité. Dans ce moment le rival odieux reparoît ; ce spectacle attendrissant redouble sa fureur. Nos Amans effrayés, fuyent & s'enfoncent dans le bosquet. Le rival s'abandonne à son désespoir, & va trouver un Magicien qui , à sa sollicitation, change le bosquet en une affreuse prison , & évoque l'enfer, la Haine & les Furies : il charge de fers nos deux Amans, & les conduit sur le Théâtre enchaînés ; ils sont effrayés de ce spectacle, ils invoquent le Ciel. L'Amour descend dans un nuage : la prison disparoît, & devient un Temple : la Haine & les Furies se précipitent dans l'abysme, & le rival s'enfuit. L'Amour, accompagné des Ris & des Jeux, délivre les deux Captifs, les unit avec des guirlandes de fleurs, & remonte au Ciel. Aussi-tôt on voit paroître des Bergers & Bergères qui viennent féliciter les deux

N O V E M B R E. 1777. 175
Amans, & forment ensemble une danse
générale par où le spectacle est terminé.

*Par M. Bacquoy-Guédon, ci-devant Danseur
du Théâtre François.*

G É O G R A P H I E.

I.

CARTE du Théâtre de la Guerre entre
les Anglois & les Américains, dressée
d'après les Cartes Angloises les plus mo-
dernes, par M. Brion de la Tour, In-
génieur-Géographe du Roi. Prix, 1 liv.
10 s. A Paris, chez Esnauts & Rapilly,
rue St Jacques, à la ville de Coutances.

I I.

Perspective Universelle.

*C'est le titre d'une Carte ou Planche
gravée in-fol., dans laquelle le sieur Ges-
tat, résidant actuellement à Toulon-sur-
Arroux, près Autun, a prétendu réu-
nir en une feuille toutes les connois-*

H iv

176 MERCURE DE FRANCE.

sances humaines. Le Commentaire de ce tableau énigmatique demanderoit autant de volumes qu'il y a de propositions : c'est dire combien il est singulier. Cette Carte se vend 3 liv. A Paris, chez le sieur Mondhare, Marchand d'Estampes, rue St Jacques, vis-à-vis la Fontaine St Severin ; Esnauts & Rapilly, Marchands d'Estampes, rue St Jacques, à la ville de Coutances ; Lattré, Graveur ordinaire du Roi, rue St Jacques, vis-à-vis la rue de la Parcheminerie ; Desnos, Libraire, Ingénieur-Géographe du Roi de Danemarck, rue St Jacques ; Chéreau fils, Graveur, rue des Mathurins, au coin de celle de Sorbonne ; Vignon, Marchand de Cartes géographiques, rue Dauphine. A Aurun, chez Dejussieu, Imprimeur de M. l'Evêque ; & à Toulon-sur-Arroux, chez le sieur Gestat, Auteur de cette Carte.

Tableau Généalogique.

M. DE VESOU, Ecuyer, Ingénieur-Géographe, Historiographe & Généalogiste du Roi, de l'Académie Royale des Siences,

N O V E M B R E. 1777. 177

Belles-Lettres & Arts de Rouen , Auteur de plusieurs Ouvrages, ayant commencé, par l'ordre du Roi , le Tableau des Rois de France de la seconde Race , avec toutes les branches masculines & féminines qui en descendent, prie les personnes intéressées à cet Ouvrage, de lui faire passer , *gratis* , les Mémoires généalogiques de leur filiation , afin qu'il puisse les y insérer. La grande quantité de Mémoires qu'il a reçus trop tard pour le Tableau des Rois de France de la première Race, est cause du retard que souffre actuellement cet Ouvrage , qui sera cependant bien-tôt fait.

Ce tableau des Rois de France de la seconde Race , est le troisième développement de celui des trois Races des Rois de France, exécuté en une feuille par M. de Vezou, & dont on a déjà rendu compte dans le temps. Il fera , comme les autres Tableaux généalogiques de cet Auteur , en lignes ascendantes , & par degrés de parenté , orné d'écussons & de couronnes ; il offrira à la vue tous les descendans du fameux Charles-Martel , & conséquemment les illustres rejetons du sang de Charlemagne ; ce qui produira beaucoup de branches de

H v

178 MERCURE DE FRANCE.

l'un & de l'autre sexe , toutes intéressantes pour l'Histoire de France & pour celles de l'Empire d'Occident & de l'Italie. Les Familles nobles qui sortent de ce grand Prince , auront le bonheur de voir leurs descendances jusqu'à-présent , pourvu toutefois qu'elles fassent parvenir , *gratis* , leurs filiations bien écrites & correctes , avec leurs armes peintes suivant l'art héraldique. M. de Vezou ne fixe pas encore le temps où il ne pourra plus recevoir des mémoires , se réservant , dans une autre occasion , de le fixer par un nouvel avertissement , afin de donner aux Personnes intéressées à cet Ouvrage utile , le tems de faire les recherches nécessaires pour prouver avec exactitude leurs descendances des Chefs de cette Race , de laquelle sortent les Rois de France de la troisième Race , & ceux de Portugal , par Childébrand , frère de Charles-Martel , selon plusieurs Auteurs ; ceux d'Aquitaine , d'Arle , de Bourgogne , de Germanie , de Bavière , d'Italie & de Lombardie ; les Empereurs d'Occident ou d'Allemagne ; les célèbres Maisons de Savoie , de Lorraine , d'Autriche , de Courtenai , de Hesse , de Bourgogne-l'Archambaud ; les Ducs de

N O V E M B R E. 1777. 179
Brabant , de Méranie , de Guyenne ; les
Comtes de Poitiers , d'Anjou , de Ver-
mandois , de Mons , de Namur , de Flan-
dres , d'Andefchs , de Chiny , de Los ,
du Châtelier & de Salm ; & les Seigneurs
de Saint-Simon , de Ham , de Vienne , de
la Vieffville , de Montferrat , de Mont-
dor , & autres qu'il feroit trop long de
rapporter.

M. de Vezou demeure à Paris , rue
Princesse , Fauxbourg S. Germain.

Cours de Style Epiftolaire.

M. DEVILLENCOUR , Profefleur de
Langue Françoisfe , rue Bétify , au Ma-
gafin des Princes , va ouvrir un Cours
particulier de Style Epiftolaire , en atten-
dant qu'il rouvre fon Cours complet
d'Elocution & d'Ortographie Françoisfe.

La Méthode abrégée qu'il a compofée
fur ce ftyle , ne peut être qu'utile &
agréable aux Dames qui voudront pren-
dre des leçons chez elles.

H vj

COURS DE LANGUE ANGLOISE.

M. ROBERTS, Professeur de Langue Angloise, voyant que, dans un Cours public de quatre mois, il étoit impossible de réunir avec succès l'intelligence des Auteurs Anglois en prose, la poésie, & d'enseigner à parler cette langue, s'est déterminé à séparer ces trois objets comme ils le sont par leur nature, & de n'en faire désormais qu'un seul à la fois. Il donnera deux Cours par an ; dans le premier, il ne sera question que des Auteurs en prose ; le second traitera de la poésie Angloise, & le troisième sera uniquement employé à la langue parlée ou à la conversation. M. Roberts pense que le Public éclairé verra que cette Méthode, quoique la plus longue en apparence, est réellement la plus courte & la plus sûre : dans le premier Cours on aura vaincu les difficultés de la prononciation, & on sera familiarisé avec les Auteurs en prose ; alors on se trouvera préparé pour le Cours de poésie.

N O V E M B R E. 1777. 181
qui suivra ; après quoi les personnes
qui desireront parler & entendre la langue,
lorsque des Anglois la parlent , pour-
ront suivre le dernier Cours , qui sera
entièrement consacré à cet objet. Com-
me chaque Cours sera complet en lui-
même, on ne se trouvera pas obligé d'en
suivre un second , parce que celui qui
entend bien la prose d'une langue quel-
conque , n'aura pas beaucoup de peine
à parvenir , sans Maître , à l'intelligence
des Poëtes.

Cours de Poësie Angloise.

M. Roberts ouvrira ce Cours le lundi
24 Novembre , à onze heures & demie
du matin, & le continuera le lundi,
mercredi & vendredi de chaque semai-
ne, pendant l'espace de quatre mois.
Comme il y a beaucoup de personnes
qui ont appris l'Anglois sans Maître , il
est nécessaire de commencer ce Cours
par quelque petit Ouvrage en prose. On
lira donc d'abord une Comédie Angloi-
se , pour mettre les personnes qui vou-
dront le suivre , au fait de la prononcia-
tion ; après quoi on passera à la lecture
des morceaux choisis de nos meilleurs

182 MERCURE DE FRANCE.

Poëtes , tels que Milton , Dryden , Pope , les Saisons de Thomson & Adisson. Ce Cours sera terminé par la traduction d'un morceau de poésie Angloise , qui sera indiqué après le premier mois , en vers françois , ou en prose poétique ; & la meilleure traduction d'après le jugement d'une Société de Gens de Lettres , aura pour prix le grand Dictionnaire de Johnson , deux vol. in-folio , le Spectateur Anglois , les Ouvrages de Pope , Milton & de Dryden. M. Roberts ose se flatter que ce Cours , le premier de ce genre qu'on ait encore donné à Paris , méritera la faveur de ceux qui s'intéressent au progrès des Lettres en général.

Il faut se faire inscrire d'avance chez M. Tourillon , Tapissier , rue Pavée S. André des-Arts.

Maison & Cours d'Education , par M. Verdier , Instituteur à Paris , Docteur en Médecine , &c.

LA Maison de M. Verdier est destinée : 1°. aux enfans & jeunes gens foibles ,

N O V E M B R E. 1777. 183
valétudinaires , difformes & autres ,
qui ont besoin d'un régime ou d'un
traitement particulier , pourvu que leurs
infirmités ne foient pas contagieufes :
2°. à ceux qui étant destinés aux grands
emplois & aux premières professions ,
ont besoin de l'éducation la plus appro-
fondie & la plus cultivée.

Cette Maison est de plus offerte : 1°.
aux jeunes gens qui ayant fait leurs
études générales , & fe donnant particu-
lièrement à celle d'une profession scienti-
fique, ont besoin des fecours d'un cabinet
d'observations & d'expériences , & d'une
bibliothèque pour l'étudier : 2°. aux
Étrangers ou Regnicoles , qui defirent
apprendre la Langue ou la Littérature
Françoife ou Latine en peu de tems.

Les uns & les autres y font élevés ,
gouvernés & instruits conformément aux
vues des Parens, & aux plans d'éducation
phyfique, morale, littéraire & chrétienne,
exposé dans le *Cours d'Education* de
l'Auteur ; & que nous avons annoncée
dans notre *Mercure* de Septembre.

M. Verdier exécute & fait exécuter
ces plans dans une maison vaste , ma-
gnifique , très-aérée , très-saine, & munie
de tous les fecours propres à une éduca-

184 MERCURE DE FRANCE.

tion complète, à côté du Jardin du Roi. Une belle cour conduit à de grandes salles, où il a réuni les livres, gravures, sphères, cartes de géographie, tables d'histoire, médailles, instruments de mathématiques, machines de physique, substances d'histoire naturelle, échantillons des arts; un enclos d'un arpent, contenant un jardin botanique & de larges allées, qui servent de gymnase pour les exercices gymnastiques & les jeux. Les Elèves couchent dans de grands dortoirs au premier. Les Pensionnaires sont dans des chambres particulières.

La pension est de huit cens livres pour les Elèves qui entrent avant l'âge de douze ans, & de cent pistoles pour ceux qui entrent au-dessus de cet âge; en ce sont compris, d'un côté, la nourriture, le blanchissage, l'accommodage des cheveux, les menus besoins d'Ecolier: de l'autre, l'instruction générale sur les langues françoise & latine; les belles-lettres, les mathématiques, la physique & la morale; le dessin, la musique & la danse; l'histoire, la géographie & l'éducation.

Le prix de la pension à l'égard des

N O V E M B R E. 1777. 185
Pensionnaires est de douze cens livres,
pour la nourriture, le blanchissage, la
chambre & l'instruction générale.

Ce *Prospectus*, qui est en même-
tems celui de la Maison & du *Cours*
d'Education de M. Verdier, suffit pour
mettre le Public à portée de vérifier
ses travaux. Les exercices littéraires &
gymnastiques y sont détaillés par années,
par cours & par classes; par mois, par
semaine, par jours & par heures.

Il se distribue gratuitement chez M.
Verdier, rue de Seine S. Victor, Hô-
tel de Magni: chez Moutard, Quai
des Augustins; & Colas, place Sorbon-
ne, Libraires, qui vendent son *Cours*
d'Education & ses autres Ouvrages.

LETTRE écrite, le 5 Octobre 1777, par
M. Tribolet de la Lance, Médecin,
Secrétaire perpétuel de la Société Éco-
nomique de Berne, à M. Vicq d'Azyr,
Secrétaire perpétuel de la Société Royale
de Médecine de Paris.

Monsieur, la correspondance que j'entretiens
avec vous, sur les objets qui concernent la So-

ciété Royale de Médecine, me fait espérer que vous voudrez bien me rendre un service qui n'est point, à la vérité, du ressort de cette Compagnie, mais qui intéresse trop l'humanité en général, pour que vous vous refusiez à me l'accorder. Deux généreux Anonymes m'ont fait parvenir *cent louis* pour en former un Prix sur le sujet dont je vous envoie un Programme. La reconnaissance que l'on doit à un trait si noble & si généreux, l'importance du Prix, & plus encore l'utilité qui doit en résulter, sont des motifs plus que suffisans pour engager tout ami de l'humanité, à faire connoître cette Annonce aussi universellement qu'il sera possible. Je prends donc la liberté de vous prier de la faire connoître, en France, de la manière qui vous paroîtra la plus propre à remplir ce but. Vous obligerez par-là la Société Économique, & particulièrement celui qui a l'honneur d'être, &c.

Cent louis seront adjugés à l'Auteur du meilleur Mémoire sur la matière déjà proposée par la Société Économique de Berne ; savoir : *Comparer & rédiger un Plan complet & détaillé de Législation sur les matières Criminelles sous ce triple point de vue : 1°. Des crimes & des peines proportionnées. qu'il convient de leur appliquer : 2°. De la nature & de la force des preuves & des présomptions : 3°. De la manière de les acquérir par la voie de la procédure Criminelle ; en sorte que la douceur de l'instruction & des peines soit conciliée avec la certitude d'un châtimement prompt & exemplaire, & que la Société civile trouve la plus grande sûreté possible combinée avec le plus grand respect possible pour la liberté & l'humanité.*

N O V E M B R E. 1777. 187

Le Prix sera adjugé à la fin de 1779 ; & les Pièces de concours doivent être adressées, franches de port, à M. Tribolet, Secrétaire perpétuel de la Société Économique, à Berne. Elles seront reçues jusqu'au 1 Janvier 1779, & pourront être écrites en Latin, François, Allemand, Italien ou Anglois. Le nom de l'Auteur sera renfermé dans un billet cacheté, qui portera la même devise que le Mémoire qu'il accompagnera.

*Variétés, inventions utiles, établissemens
nouveaux, &c.*

I.

ON lit, dans le *Journal d'Agriculture de Venise*, la Méthode suivante, pour donner au chanvre toute la perfection dont il est susceptible.

Il faut d'abord faire une lessive avec de bonne cendre, dans laquelle on mettra un peu de chaux vive, selon la quantité de chanvre qu'on voudra raffiner; lorsqu'elle sera éclaircie, on y jetera, pour 10 liv. de chanvre, une livre & demie de savon ratissé, qu'on laissera tremper pendant vingt-quatre heures ;

188 MERCURE DE FRANCE.

on fera bouillir le chanvre dans ce mélange deux heures de suite ; puis on l'en retirera , & on le mettra sécher à l'ombre. Lorsqu'il sera sec , on le froissera , pour le mettre en petites poignées ; enfin, on le préparera comme le lin : il en acquerra la couleur & la finesse ; il lui sera même supérieur , parce qu'il aura les fibres plus fortes.

I I.

Physique.

Le Sieur Beldassare Perelli, a fait à Pise, devant une nombreuse Assemblée, diverses expériences d'une nouvelle eau styptique , composée par le Sieur Percivalle , Piémontois , dont les effets sont vraiment surprenans. Il a coupé transversalement , & aux deux tiers , l'artère carotide d'un chevreau , & il a appliqué sur cette large plaie un féton imbibé de cette eau , qui a arrêté l'hémorrhagie en moins d'une minute : en moins de 12 , la réunion s'est faite d'une manière si forte , que les divers mouvemens de l'animal n'ont rien produit. Le lendemain , l'expérience a été réitérée avec

N O V E M B R E. 1777. 189
le même succès sur l'autre artère carotide du même animal. Quelque tems auparavant, un malade à l'Hôpital de Ste Claire, qui avoit eu deux artères totalement coupées, fut guéri par le secours de la même eau, & la réunion se fit en quinze minutes. Le secret de cette eau précieuse ne peut manquer d'être très-important.

I I I.

Histoire Naturelle.

On a découvert, depuis peu, un Sel qui ne paroît que trois mois de l'année, le matin, aux environs d'un petit Village du Piémont; les animaux y vont lècher la terre avec avidité, s'y guérissent, ou se conservent en état de santé. Plusieurs expériences ont fait reconnoître ce Sel pour un purgatif certain & très-doux, se fondant aisément dans l'eau pure, dans laquelle on le prend ordinairement; il ne laisse aucun goût, ne cause ni rapports, ni tranchées, ni coliques, ni irritation, comme les Sels anciennement connus. Il a été approuvé par la Commission Royale de Médecine. L'entrepôt

est à Paris, chez le Sieur Pierre Bruna de S. Joseph, à l'Hôtel de Conti, rue des Poulies.

I V.

Un Particulier établi à Smyrne, dans une lettre à un de ses Amis, rend compte, comme témoin oculaire, d'une espèce de passe-tems en usage dans les environs de cette Ville, & qui paroîtra curieux à ceux qui n'ont pas voyagé dans le Levant. Les cicognes, dit-il, sont en grande abondance dans ce Pays, & y construisent régulièrement leurs nids. Au tems de la ponte, les Habitans, pour s'amuser, retirent les œufs de la cicogne, & mettent à leur place des œufs de poule ordinaire. Lorsque ceux-ci sont éclos, le mâle, en considérant leur forme, est si sensible à l'outrage qu'il croit avoir été fait à l'union conjugale, qu'il jette des cris épouvantables; toute la peuplade des cicognes alarmée, se rassemble autour du nid, & ressentant unanimement l'affront apparent, fond en courroux sur la pauvre femelle, & l'accable de coups de bec, jusqu'à ce qu'elle y succombe : les poussins n'y font

N O V E M B R E. 1777. 191
pas épargnés. Ce qu'il y a de plus remarquable , c'est que le mâle n'est pas du nombre des exécuteurs ; il ne bouge pas de sa place , & continue long-tems à pousser des cris douloureux , comme s'il comparoissoit au sort qu'une justice nécessaire a fait subir à sa famille.

V.

On a essayé publiquement à Leyde une machine hydraulique inventée & exécutée par M. Barkley. Le feu en est le principal moteur. Les vapeurs de l'eau bouillante donnent à l'atmosphère , en se condensant , la force de faire élever l'eau d'un puits ou d'une rivière, jusqu'à la hauteur de 30 pieds. Pour tirer l'eau des fossés & d'autres réservoirs profonds , il suffit d'y plonger un tuyau qui communique avec la machine. Les leviers & les pompes qui entrent dans la plupart des pièces mécaniques de ce genre , n'ont pas lieu dans celle-ci ; elle n'a pas besoin de pareils secours pour être mise en jeu ; d'où il suit qu'elle doit être plus durable , attendu qu'il n'y a d'autre frottement que celui des détentes. On peut la transpor-

ter aisément d'un lieu à un autre. En augmentant son volume, on lui fait élever, à peu de frais, telle quantité d'eau qu'on veut, & aussi long-tems qu'on le desire.

A N E C D O T E S.

I.

UN Pêcheur de la Hogue étoit brouillé avec son beau-frère ; celui-ci tombe dans la misère ; le Pêcheur l'aborda, & lui dit : *Écoute donc, beau-frère, je ne t'aime guère, tu fais bien pourquoi ; mais faut-il pour cela que tu meures de faim ? On m'a dit que tu n'as pas de pain chez toi ; est-ce que tu ne fais pas qu'il y en a chez nous ? Viens-en prendre, & tout ce qu'il te faut : je ne t'en aimerai pas plus, va, ne crains rien.*

I I.

Une jeune Demoiselle étoit destinée par sa mère à épouser un homme qu'elle aimoit ; lorsque son père, marin franc &

N O V E M B R E. 1777. 193

& brusque , arriva avec un de ses camarades , auquel il avoit aussi promis sa fille. En le lui présentant , il lui dit : *Tu as vingt ans , il te faut un mari ; en voici un que tu épouseras Mardi prochain , parce qu'il faut que nous partions ensemble Jeudi.* Le ton impérieux du père jeta la consternation dans la famille , qui se crut obligée d'obéir. Le jour de la cérémonie arrive ; les futurs vont à l'Eglise ; l' amoureux s'y étoit aussi rendu , & pleuroit dans un coin : la jeune fille , au lieu de répondre *oui* au Curé , lui dit naïvement : *j'aimerois mieux l'autre.* Le père accourt en colère , & demande où est cet autre : on le lui montre ; il va à lui , le prend brusquement par la main , le conduit à sa fille , & dit de les marier.

I. I. I.

Trois Particuliers ayant quitté Paris , dans le dessein de voyager quelque tems pour leur amusement , apperçurent à la fin du second jour de leur marche , une flamme considérable. Ils volèrent aussitôt à l'endroit d'où elle partoît , & trouvèrent les malheureux Habitans d'un Village , ayant leur Pasteur à leur tête ;

occupés à éteindre un incendie qui avoit déjà consumé trois chaumières. Ils se réunirent à eux ; & après trois heures de travail , ils parvinrent à arrêter entièrement les progrès du feu. Ils jouissoient de la reconnaissance des Payfans , lorsque , réfléchissant à la perte que venoient d'éprouver les Propriétaires des chaumières brûlées , & frappés tous trois du même sentiment , ils tirèrent en même-tems leurs bourses , les remirent entre les mains du Pasteur , renoncèrent à leur voyage , & s'applaudirent d'avoir fait servir au bien de l'humanité , un argent qu'ils destinoient à leurs plaisirs. La somme se trouva monter à 5600 liv.

I V.

Un Voyageur arrivant au château de Ferney , y fut très-bien reçu. Flatté d'une pareille réception , il déclara , le lendemain de son arrivée , que son invention étoit de passer six semaines dans un lieu aussi délicieux. L'illustre Maître du château lui répondit en riant : *Vous ne voulez pas ressembler à Don Quichotte ; il prenoit les auberges pour des châteaux ; vous prenez les châteaux pour des auberges.*

A V I S.

Nouveautés au petit Dunkerque.

I.

UN E collection de nouveaux boutons , tant en or , argent , acier , métal , & autres en pierres de couleurs ; des olives avec brandebourgs en perles d'argent , faisant plus d'effet que l'acier. Boutons plats en argent à spirale , pour habits de chasse.

Cartes en écaille pour marquer perte ou gain au Pharaon. *Idem* , en ivoire.

Le vrai Portrait de M. de Voltaire en pied , habillé suivant son costume actuel , unique pour la ressemblance. Figures Chinoises , représentant divers caractères originaux & plaisans , en terre de pipes.

Boules en acier , ornées de chatons en pierres de Cayenne ; cordons de montre en cheveux , garnis de perles d'acier. Lustre monté en bronze doré , dont tous les ornemens ou pendeloques sont en acier du plus beau poli , & faisant le plus bel effet. C'est le troisième & le plus parfait qu'il a fait établir à la Manufacture de Clignancourt , de même que les boucles d'acier ci-dessus. Autres Lustres en stras , montés sur crÿstal Anglois. Girandoles , bras de cheminées ,

196 MERCURE DE FRANCE.

flambeaux de table en *idem*, faisant plus d'effet que le crystal de roche.

Toutes sortes d'ouvrages en argent, doublés de verres bleus, pour le service de table. Huiliers, salières, moutardiers, & autres. *Idem*, en filagramme, & plusieurs nouveaux articles dans ce genre. Les mêmes articles en tôle amalgamée d'argent.

Petites lunettes de Gênes, en écaille, garnies d'or. Platteaux de tôle peinte & vernie, pour le jeu de *Nain jaune*. Tous ces ouvrages en tôle vernie de la Fabrique de Clignancourt, sont sur des dessins & de formes nouvelles, imitant la porcelaine de Sève.

Miroirs métalliques pour les Dessinateurs, rendant parfaitement le ton des couleurs des Paysages, & préférables aux Chambres obscures. Ouvrages en perles, & autres d'émail en chaînes de montre, à la Turque, pour femmes. Coulans de bourses, & autres pour cravates; prétentions, bracelets, flacons d'essences, bagues, breloques, & autres petits bijoux du même genre.

Perles d'acier taillées à facettes pour ganses de chapeau; cordons de cannes, de montres; prétentions, brandebourgs, &c.

Rubans Anglois de toutes couleurs; gazes à l'aune, fichus & tabliers. Montres nouvelles à cadran recouvert, émaillées de différentes couleurs, enrichies de bordures & ornemens en perles d'émail, parfaitement imitées.

Canes de femme, avec écran. *Idem*, en tambour, avec cassolètes en or.

Bourfes en filet, représentant divers fujets analogues à l'Amour. *Idem*, tricotées très-folides. Ganses & boutons de chapeau à l'Angloife, en Torsades.

Pots de tulipes en marbre blanc, formant girandoles à trois branches, en bronze doré au mar. Les deux petits Jardiniers de Boucher, en bronze & marbre, formant girandoles à deux branches. Un petit modèle de pendule de marbre blanc, avec guirlandes de bronze doré au mar, imitant parfaitement une riche broderie d'or sur un fond blanc.

Plusieurs modèles nouveaux de boucles d'argent de France & d'Angleterre.

Il attend d'Italie, pour le mois prochain, du tafferis gommé, impénétrable à l'eau, qui ne pousse point, & qui n'a aucune odeur désagréable, auffi fouple & auffi léger que tout autre tafferis. Il en fera faire des redingottes qui pourront fe porter dans une poche, dans un gousset, dans un chapeau ployant. Il eft propre à faire des capottes de femmes, mantelets, peliffes, calèches, &c. On peut s'en fervir pour courir la pofte, avec des bas blancs, fans craindre que la pluie ni la boue ne puiſſent le tranſpercer, & de quelque manière qu'on l'emploie, Il eft auffi frais & auffi beau que le tafferis ordinaire.

Il lui eft arrivé un affortiment de marchandifes Angloifes, comme boëtes de cuir, garnies d'argent. *Idem*, garnies d'or. Mouchettes d'acier poli; oreilles pour la furdité; colliers anodins pour les convulfions des enfans; porte-feuilles à néceſſaires, en maroquin du Levant; fouets de

felle, de chasse, & autres. Platteaux de tôle. *Idem*, carton vernis, fonds gorge de pigeon, & autres couleurs changeantes. Gommés des Indes pour effacer les dessins au crayon. Des épingles de Londres.

Il attend pour le mois prochain, beaucoup d'autres marchandises étrangères.

Chocolat.

I I.

Le sieur Roussel, Marchand Epicier, dans l'Abbaye S. Germain des Prés, cour des Religieux en entrant par la rue Ste-Marguerite, attenante à la Fontaine; considérant que l'usage du chocolat devient ordinaire, tant pour la santé que pour l'agrément; assuré d'ailleurs de la bonté de sa fabrique, par les témoignages & les applaudissemens de plusieurs personnes de distinction & de goût, qui lui ont conseillé de le faire connoître; il donne avis au Public qu'en qualité de Citoyen qui veut être utile à ses Compatriotes, & pour éviter toute surprise, il fait mettre sur chaque pain de chocolat sortant de sa fabrique, l'empreinte de son nom & sa demeure.

Le prix du chocolat de santé de la meilleure qualité, est de 3 livres; avec une demie vanille, 3 livres; celui à une vanille, 4 livres; & 5 liv. pour celui qui est à deux vanilles.

Tant pour la facilité que pour l'avantage des personnes de Province, le sieur Roussel prévient qu'il fera tous les envois aux mêmes prix ci-des-

sus, francs de port, pourvu qu'on lui fasse remettre les fonds, & que l'envoi soit de douze livres au moins, avec l'adresse exacte de la destination.

Le sieur Roussel annonce qu'il vend aussi en liqueur la véritable crème royale de fleur d'orange, à 4 l. la bouteille,

I I I.

Le sieur Roussel, demeurant à Paris, rue Jean-de l'Épine, chez l'Épicier en gros, la porte-côthère à côté du Tourneur, au deuxième appartement sur le devant, près de la Grève, donne avis au Public qu'il débite, avec permission, des bagues dont la propriété est de guérir la goutte. Les personnes qui en sont fort affligées, doivent porter cette bague avant ou après l'attaque de la goutte; en la portant toujours au doigt, elle préserve d'apoplexie & de paralysie.

Le prix de ces bagues montées en or, est de 36 liv. & celles en argent, de 24 l.

Le sieur Roussel coupe les Cors, les guérit avec un peu d'onguent, & coupe les ongles des pieds.

Le prix des boîtes à douze mouches est de 3 liv.

Celui des boîtes à six mouches est 1 l. 10 s.

Il a une pommade pour les hémorroïdes, qui les soulage & les guérit.

Les pots de pommade sont de 3 liv. & 1 l. 4 s.

Il a une eau pour guérir les brûlures, approuvée par M. le Doyen & Président de la Commission Royale de Médecine.

Le prix des bouteilles est de 3 liv. & de 1 l. 4 s.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople, le 5 Septembre 1777.

Les nouvelles d'Oczakow portent, que le Kan des Tartares fait des dispositions pour établir trois ponts en différens endroits du Nyeper, à portée de cette Place. On apprend en même-tems que ce Prince, qui s'est transporté à Karasou, a fait publier, en Crimée, une Déclaration, portant injonction aux Musulmans qui ne lui sont pas affectionnés, de se retirer où bon leur semblera. Ces mesures paroissent être une représaille de l'expulsion qu'a faite, par ordre de la Porte, le Pacha de Bender, du Vayvode & des Agas Tartares qui gouvernoient au nom du Kan, dans le Budgiak.

De Pétersbourg, le 23 Septembre 1777.

Dans la nuit du 20 au 21 de ce mois, un vent de Sud - Sud - Ouest, d'une violence extrême, en faisant refluer les eaux de la Baltique dans la Neva, & en élevant cette rivière d'environ dix pieds au dessus de son niveau ordinaire, a inondé presque toute cette Capitale. On n'a point encore le détail circonstancié des désastres qui résultent de la crue subite des eaux de cette rivière, ni du nombre des personnes que cette crue a fait périr. Plusieurs vaisseaux assez forts ont

été portés sur les Côtes, où ils se trouvent actuellement à sec. Celui de la Duchesse de Kingston, nouvellement arrivée en cette Ville, a été jeté sur un banc où il est ensablé de cinq pieds : on n'espère pas pouvoir le retirer avant l'hyver, sans quelque autre crue d'eau. Il a perdu quatre ancres, ses chaloupes, deux de ses mâts qu'on a été obligé de couper ; mais aucun homme de l'équipage n'a péri. Le corps du bâtiment ne paroît pas avoir souffert, & rien de ce qu'il renferme n'est endommagé. Beaucoup de maisons ont été emportées ou renversées dans les Campagnes. Les marchandises de presque tous les magasins, ont été gâtées ; & l'on craint tout pour les vaisseaux qui se sont trouvés dans ces mers, & dont on n'a jusqu'ici aucune nouvelle. On se rappelle qu'en 1727 & en 1752, on a éprouvé ici de grandes inondations ; mais on croit celle-ci plus considérable & plus funeste.

De Copenhague, le 23. Septembre 1777.

La grande Flotte d'environ six cens quarante vaisseaux, que l'impétuosité du vent avoit rassemblée au Sund, est partie, le 19 de ce mois, pour la mer du Nord. C'étoit un spectacle imposant que de voir sortir tous ces vaisseaux, qui mirent en même-tems à la voile. Les Habitans les plus âgés d'Helsingor, assurent qu'au commencement de ce siècle, on ne voyoit pas passer six cens bâtimens dans le cours entier d'une année.

De Vienne , le 24 Septembre 1777.

On attend ici dans peu l'Empereur & l'Archiduc Maximilien. Le Camp de Prague , qui consistoit en vingt-huit mille hommes d'Infanterie , & trois mille de Cavalerie , a terminé ses grandes manœuvres le 18 du même mois. Tout ce qui pouvoit ressembler davantage aux divers travaux d'une guerre véritable , y a été exécuté avec la plus grande précision. Batailles , escarmouches , rencontres , déroutes , ponts de bateaux jetés & rompus ; enfin , beaucoup d'autres opérations & évolutions dépendantes de la Tactique & de la Science Militaire , ont été mises en œuvre à la satisfaction de l'Empereur & de l'Archiduc son frère. Plusieurs Princes & un grand nombre de personnes de distinction , y ont assisté.

De Lisbonne , le 20 Août 1777.

Deux Ordonnances Royales viennent d'être publiées. L'une abolit le monopole de la Compagnie de Porto , & rend entièrement libre le commerce des vins du Royaume : les Maisons de Charité & les Hôpitaux , dans toute la Monarchie , sont déclarés , par l'autre Ordonnance , exempts de l'Impôt des dîmes.

De Rome , le 24 Septembre 1777.

On vient d'afficher , par ordre de la Congrégation dite de *Spogli* , une notification , par laquelle on donne deux mois aux Particuliers qui vou-

droient acquérir, ou en tout, ou en partie, soit par amphithéose ou autrement, les biens appartenans aux ci-devant Jésuites, & qui se trouvent situés dans la Ville d'Ascoli & son territoire. Si, pendant ce terme p̄scrit, il ne se présente pas de plus forts enchérisseurs que ceux qui existoient du tems de Clément XIV, & avec lesquels, vu la mort de ce Pontife, on ne termina rien à ce sujet, les biens leur seront adjugés.

En travaillant aux fondations du nouveau bâtiment de l'Annonciade, dans le Champ de Mars, on a commencé à découvrir une colonne de granit oriental rouge, du diamètre de quatre emfans. D'après ce qui en est déjà apperçu, on estime que si elle est entière, elle ne peut pas avoir moins de trente-six palmes de hauteur.

Dans une autre fouille, qui se fait près de Monte-Citorio, on a trouvé, dans un petit vase de terre, vingt-cinq Médailles en-argent, représentant le Roi Robert de Sicile, qui régnoit dans le quinzième siècle. On a trouvé aussi dans le même endroit, un marbre, sur lequel est gravée la permission accordée par les Consuls *Falco & Clarus*, à un certain *Adraftus*, de construire un édifice auprès du *Mons Citationum*, à la charge de payer au Trésor public, la redevance que les anciens Romains appeloient *Solarium*. Le Pape a fait transporter cette Inscription au Vatican, dont il enrichit chaque jour le *Musæum*.

De Naples, le 20 Septembre 1777.

Le Prince Dom Philippe, frère de Sa Majesté, mourut hier matin, le neuvième jour de la petite

I vj

vérole. Leurs Majestés frappées des funestes effets de cette maladie, se sont aussi-tôt déterminées à faire inoculer le Prince Royal & les deux Princesses Marie-Thérèse & Louise-Marie-Amélie. On a en conséquence fait venir de Florence le Docteur Gatti à Cazerte, où les Princes doivent être inoculés.

De Madrid, le 7 Octobre 1777.

L'Académie Royale Espagnole, regardant tous les encouragemens qui peuvent tendre aux progrès de la Poésie & de l'Eloquence, comme une des principales obligations de son établissement, a résolu de fonder deux Prix, consistant chacun en une Médaille d'or, qui seront délivrées tous les ans aux Auteurs dont les écrits, dans ces deux genres, seront jugés avoir traité le mieux les sujets qu'elle aura proposés. L'Académie, en excluant ses Membres du concours, annonce qu'elle examinera les Ouvrages d'après les règles de Longin, Cicéron, Quintilien pour l'Eloquence, & qu'elle se décidera pour la Poésie d'après les principes d'Aristote, d'Horace, &c sans néanmoins s'attreindre à une observation servile de leurs préceptes. Les conditions du concours sont d'ailleurs les mêmes que pour la plupart des Académies connues; mais elle recommande formellement que les Ouvrages, ou d'Eloquence, ou de Poésie, soient écrits en Espagnol, sans intercallation d'aucun passage de latin ou de toute autre Langue, au moins dans le corps de l'Ecrit. Elle prévient aussi que dans le cas où quelque Ouvrage lui paroîtra avoir un mérite presque

égal à celui auquel le Prix sera adjugé, elle en récompensera l'Auteur en faisant imprimer son Ecrit. Le sujet du Prix de l'Eloquence, pour l'année prochaine, est, *l'Eloge du Roi Philippe V, Fondateur de l'Académie*; & pour la Poésie, un *Poème en octaves, sur la résolution courageuse que prit Cortès, de couler à fond tous ses Vaisseaux, après son débarquement sur les Côtes de la Nouvelle-Espagne*. Les personnes qui voudront concourir pour l'un & l'autre de ces Prix, auront soin de faire parvenir leurs Ouvrages au Secrétaire de l'Académie, avant le 1 Avril de l'année prochaine 1778.

De Londres, le 17 Octobre 1777.

La Cour n'a rien publié encore des dépêches qu'elle peut avoir reçues de ses différens Généraux en Amérique; en sorte qu'il est permis de douter de la nouvelle contenue dans une lettre particulière d'un Officier de l'Armée du Général Howe, qui annonce la prise d'un grand magasin des Américains, à Lancastre; & la défaite d'un Corps de cinq mille hommes, conduit par le Général Putnam, qui a perdu la vie dans l'action. Les détails d'un fait aussi essentiel, auroient sans doute été envoyés, de la part du Général, dans la forme la plus authentique. La même raison ne s'élève pas contre un avis arrivé dans un des Ports de l'Europe, d'un avantage remporté par les Américains, sur le Général Burgoyne. L'incertitude où l'on reste sur les progrès de sa marche, feroit même un motif de le supposer vrai; mais comme on a déjà vu quelques avis de cette es-

pèce, démentis par la suite, la prudence veut qu'on attende une confirmation de ces victoires respectives.

Il paroît qu'on a moins de raison de douter de l'inutilité des tentatives que les Américains ont faites presque en même-temps sur Long-Island, sur l'Isle de Staten, sur le Pont-du-Roi à New-Yorck, &c. où ils ont été repoussés avec perte. On voit ici les félicitations que le Général Howe a fait faire au Major-Général Tyron, qui commandoit le jour de l'attaque du Pont-du-Roi, au Colonel Hewlet, qui a défendu la redoute de Slataket ou Statukut, près Long-Island, & surtout au Général Campbell, qui, n'ayant dans l'Isle de Staten que neuf cens hommes au plus, a résisté à l'effort de deux mille cinq cens, & dont la troupe, dit le Général, vient de prouver de nouveau qu'un nombre d'ennemis, quoique plus considérable, n'a pu résister encore aux Anglois, la bayonnette à la main. Les éloges du Général s'étendent même sur les troupes provinciales, qui se sont distinguées dans ces différentes affaires. Les amis de l'Administration, observent, qu'à cet égard, on ne peut pas dire, comme on l'a fait lorsqu'on a vu les Américains abandonner leurs postes à l'approche de nos troupes, qu'une politique habile commandoit ces diverses retraites, puisqu'ici les Américains sont les agresseurs, & que rien ne les forçoit à entreprendre les attaques de ces Isles & celle du Pont-du-Roi. C'est d'après cette observation, que ces mêmes Partisans de la Cour, semblent déjà alarmés d'un projet de réconciliation avec les Colonies, fondé sur certaines propositions qui ont été faites de la part des

Provinces les moins animées dans la contestation présente, & qui, dit-on, doit être vivement agité en Parlement, à l'ouverture de la première Séance. Déjà il se répand, de la part de ces Partisans & de la guerre, & de la résolution de subjuguier les Américains, des Ecrits où ils parlent hautement de punir sans distinction ces Peuples rebelles, & leurs Chefs, ce qui prouve qu'ils ne font aucun doute de l'entier succès de nos armes qu'ils ont annoncé depuis quelque tems.

On apprend par des lettres de la Nouvelle-Yorck, du 24 Août, que l'on doit y faire un échange de Prisonniers, pour le 20 Septembre; mais on ne dit point si les éloquents lettres du Général Washington au Général Howe, à l'occasion du cartel respectif, ont produit quelque effet sur le dernier, & s'il y sera question de l'échange si désiré, en Amérique, du Général Lee. Les mêmes lettres nous apprennent que le sieur Penn, Gouverneur, & le Juge de la Colonie de Pensilvanie, ont été envoyés, comme Prisonniers, à Frédéricksbourg, par ordre du Congrès.

Une lettre de Kinsale, apportée par la Malte du 16, nous apprend que les Côtes de l'Irlande ne sont point encore purgées des Armateurs Américains. On y parle aussi d'une secousse de tremblement de terre qu'on y a éprouvé le 1 Octobre, & qui a fait abandonner toutes les maisons aux Habitans : mais la chute de quelques cheminées a été le seul dommage qu'on y ait essuyé.

De Paris, le 27 Octobre 1777.

La Société des Arts de Genève proposa, le 2 Août 1776, plusieurs questions sur l'Acier, entre autres, quelles sont les différentes espèces d'Acier, à quels signes on peut les connoître & s'assurer de leur perfection; quel mélange il faut employer à sa confection, afin d'empêcher la dissipation de son flogistique quand on le fait rougir, pour obtenir, 1°. la trempe ferme & dure qui convient aux laminoirs, limes, burins, marteaux, coins de monnoie, &c. 2°. la trempe moyenne convenable aux pièces frottantes de l'Horlogerie, telles que les cylindres ou verges de balanciers, pignons, pièces de quadrature, de répétitions, petits ressorts, &c. 3°. la trempe douce particulièrement adaptée aux grands ressorts de pendules & de montres. Le prix devoit être une Médaille d'or de vingt-quatre louis, ou une Médaille d'argent de même grandeur, & le surplus de cette dernière en espèces, au choix de l'Artiste. L'*Accessit* devoit recevoir une Médaille d'argent.

Cette Société a décerné, le 2 de ce mois, le Prix au Mémoire envoyé par le Sieur Jean Jacques Perret, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Beziers, Auteur de la Description de l'Art du Coutelier, & Maître Coutelier, rue de la Tixeranderie, à Paris : elle n'a pas cru même devoir donner d'*Accessit*, & elle a généralement ajouté en faveur du Sieur Perret, la Médaille d'argent, sans rien déduire de la valeur de la Médaille d'or dont il a touché le Prix.

NOMINATIONS.

Le Marquis de Blosset, Ambassadeur du Roi près Leurs Majestés Très-Fidèles, ayant demandé son rappel, le Roi a nommé pour le remplacer, le Baron de Zuckmantel, actuellement Ambassadeur près la République de Venise. S. M. a donné pour successeur à ce dernier, le Président de Vergennes, son Ambassadeur près les Louables Cantons Helvétiques. Le Vicomte de Polignac, nommé en même-tems pour remplir cette dernière Ambassade, a fait aujourd'hui ses remerciemens à S. M. à laquelle il a été présenté par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat ayant le Département des Affaires Etrangères.

Le Roi a disposé du Gouvernement de la Citadelle de Marseille, vacant par la mort du Comte du Luc, Lieutenant-Général, en faveur du Comte de Montazet, Maréchal de Camp, Commandeur de l'Ordre Militaire de S. Louis.

PRÉSENTATIONS.

Le Comte de Scarnafis, Ambassadeur de Sardaigne, a eu une audience particulière du Roi, dans laquelle il a remis sa Lettre de créance à S. M. Il a été conduit à cette Audience, ainsi qu'à celles de la Reine & de la Famille Royale, par le ~~Sieur~~

Tolozan , Introduceur des Ambassadeurs. Le Sr de Séqueville , Secrétaire ordinaire du Roi pour la conduite des Ambassadeurs , précédoit.

Le Président de Vergennes , Ministre Plénipotentiaire du Roi , en Suisse , de retour de son Ambassade , a eu l'honneur d'être présenté à S. M. le 16 Octobre, par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat au Département des Affaires Etrangères , & de faire en même-tems ses remerciemens en qualité de son Ambassadeur près la République de Venise.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Le Comte Jean-Baptiste Carbury , Médecin-Consultant de Madame & de Madame la Comtesse d'Artois , a eu l'honneur de présenter au Roi & à la Famille Royale , un Ouvrage du Comte de Carbury son frère, ci-devant Lieutenant-Colonel au Service de l'Impératrice de Russie , Lieutenant de Police, & Censeur , ayant la direction du Corps Noble des Cadets de Pétersbourg. Cet Ouvrage a pour titre : *Monument à la gloire de Pierre-le-Grand , ou Relation des travaux & moyens mécaniques qui ont été employés pour transporter à Pétersbourg un rocher du poids de trois millions de livres , destiné à servir de base à la Statue équestre de cet Empereur.* On y a joint un Examen physique & chimique du même rocher , par le Comte Jean-Baptiste Carbury.

M A R I A G E S.

Le 19 Octobre, Leurs Majestés & la Famille Royale ont signé le Contrat de Mariage du Comte de Laspect de Lés, avec Demoiselle de Polignac.

Le 16 du même mois, le Baron de Houx & Dame Elisabeth de Bigault son épouse, ont célébré, près de Clermont en Argonne, la cinquantième année de leur mariage : la cérémonie s'est faite dans leur Chapelle, par trois de leurs fils, Prêtres, en présence de deux autres fils, Chevaliers de S. Louis, & des enfans de l'aîné, mort depuis peu. Leurs parens, leurs amis, & la Noblesse des environs, ont assisté à ce spectacle, dont la rareté augmente encore l'intérêt.

N A I S S A N C E S.

Le 20 Septembre, un Courier extraordinaire de Madrid, apporta la nouvelle de la naissance de la Princesse dont est accouchée, le 11, la Princesse des Asturies, sœur unique de l'Infant. Selon cette dépêche, la jeune Princesse & sa Mère se portoient bien. Cet événement a été annoncé au Public, dès le soir même, par une décharge générale de l'artillerie du Château de cette Ville. On a chanté le lendemain, dans l'Eglise de Saint

Paul, une Messe solennelle, suivie d'un *Te Deum*, en action de grâces. Il y a eu gala à la Cour, & le soir toute la Ville a été illuminée.

M O R T S.

La Cour a pris le deuil, le 16 Octobre, pour quatre jours, à l'occasion de la mort d'Anne-Charlotte-Amélie-Louise d'Orange, Princesse Douairière du Prince Héritaire de Bade-Dourlach, & mère du Margrave de Bade régnant.

La nommée Domanges Bonnemaison, habitante de la Paroisse de Lautignac, Diocèse de Lombes, y est morte, le 6 Septembre, âgée de 122 ans, ayant jouï constamment de la meilleure santé jusqu'au mois de Septembre de l'année dernière, époque où elle fut privée de la vue. Elle disoit n'avoir jamais été ni purgée ni saignée. On a observé que le plus léger frottement sur ses mains en faisoit sortir de la poussière. La Comtesse de Beaumont, Dame de Madame, visitant une de ses Terres voisines de Lautignac, le mois de Juillet dernier, avoit été voir cette femme, & avoit donné les ordres les plus précis pour qu'on en prit le plus grand soin, & qu'on ne lui refusât rien de ce qu'elle pouvoit désirer. Elle a laissé trois enfans, un garçon & deux filles, dont la plus jeune est âgée de 76 ans.

On mande de Lodève en Languedoc, que le 22 Septembre, le nommé Louis Gesla, originaire de Caimon, Diocèse de Lombes, retiré chez l'Evê-

N O V E M B R E. 1777. 213

que de Lodève, qui lui avoit donné un asyle, y est mort âgé de 102 ans, ayant conservé toute sa connoissance jusqu'au dernier moment.

Marie - Joseph, Marquis de Mattarel, Gouverneur des Ville & Châteaux d'Honfleur, Pont-l'Evêque, &c. Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, est mort à Paris le 9 Octobre, dans la 57^e année de son âge.

Le Comte de Vaneck & du Saint-Empire, Chevalier de l'Ordre de l'Aigle blanc, Conseiller d'Etat actuel intime de l'Electeur de Bavière, son Chambellan & son Envoyé extraordinaire près le Roi de France, est mort à Paris le 21 Octobre.

*Tirage de la Loterie Royale de France,
Du 31 Octobre 1777.*

Les numéros sortis de la roue de fortune sont :

1, 21, 45, 51, 69.

T A B L E.

P IÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE, p. 3	
La Journée Champêtre,	<i>ibid.</i>
Effets de la Jalouſie,	19
Épître de M. de Voltaire,	31
Stances ſur l'Alliance renouvelée entre la France	
& les Cantons Helvétiques,	33
Le Berger Ingénu,	35
Romance,	37
Stances imitées de l'Italien de Pétrarque,	39
Impromptu ſur une Fête donnée au Val, par	
Madame la Duchefſe de Ch***,	40
A M. Elie de Beaumont, ſur la Fête des Bonnes-	
Gens, qu'il a fait célébrer dans ſa Terre de	
Canon,	41
Vers à Madame la Vicomteſſe de Bonneval, ſur	
le paſſage de Monſieur,	42
L'Amant du Village,	43
Explication des Enigmes & Logogryphes,	45
ENIGMES,	46
LOGOGRYPHES,	84
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	50
Les vrais principes de la lecture de l'Orthogra-	
phe, & de la prononciation Françoisſe,	<i>ibid.</i>
Contrepoiſons de l'arſenic, du ſublimé-corroſif,	
du verd-de-gris & du plomb,	55
Nouvelles Eſpagnoles,	62
Dictionnaire des Origines,	71
L'Art de parler réduit en principes,	73
Rofel, ou l'Homme heureux,	76
Supplément à l'Analyſe des Conciles Généraux	
& Particuliers,	78

Lettre d'un Professeur Emérite de l'Université de Paris,	80
Le Mitron de Vaugirard,	81
Œuvres de Chaulieu,	89
Coutume du Boulonnois,	95
Œuvres Chirurgicales,	98
Recherches sur les maladies Chroniques,	97
Observations sur l'examen de la Houille,	100
La Physique de l'homme sain,	101
Explication des Cérémonies de la Fête-Dieu,	102
La Science du Bon-homme Richard,	105
Loisirs de Libanius,	111
Les Plaisirs de Campagne,	115
Les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse,	117
Le Chrétien fidèle à sa Vocation,	121
Apologie de Shakespéar,	122
Entretiens sur l'état de la musique Grecque,	128
Nouvelle Méthode pour les Changes de la France,	132
Éloge historique de M. Venel,	132
Historiz Græcorum,	133
Nouveau Plan d'éducation complete,	134
Lettre à l'Auteur du Mercure,	136
Avis,	137
Annonces littéraires,	138
ACADÉMIES,	147
_____ de Dijon,	ibid.
_____ Villefranche,	162
_____ Châlons-sur-Marne,	164
SPECTACLES.	166
Opéra,	ibid.
Comédie Française,	ibid.
Comédie Italienne,	167
A. M. Gaslin Boninazzi, Arlequin,	168
ARTS.	170

216 MERCURE DE FRANCE.

Gravures,	170
Musique,	<i>ibid.</i>
Danse,	173
Géographie,	175
Tableau Généalogique,	176
Cours de style Epistolaire,	179
—— de Langue Angloise,	180
—— de Poësie Angloise,	181
Maison & Cours d'Education,	182
Lettre de M. Tribolet à M. Vicq d'Azyr,	185
Variétés, inventions, &c.	187
Anecdotes.	192
AVIS,	195
Nouvelles politiques,	200
Nominations,	209
Présentations,	<i>ibid.</i>
—— d'Ouvrages,	210
Mariages,	211
Naissances,	<i>ibid.</i>
Morts,	212
Loterie,	213,

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le volume du Mercure de France, pour le mois de Novembre, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 5 Novembre 1777.

DE SANCY:

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe,
près Saint Côme,

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI,
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES
DÉCEMBRE, 1777.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, rue de Tournon,
près le Luxembourg.

Avec Approbation & Privilège du Roi. ~

AVERTISSEMENT.

C'ESTAT SIEUR LACOMBE libraire, à Paris, rue de Tournon, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv: que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au SIEUR LACOMBE, libraire, à Paris, rue de Tournon.

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans, port franc par la Poste.*

JOURNAL DES SAVANS, in-4°. ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	26 l. 4 f.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES, 24 cahiers par an, à Paris,	12 l.
En Province,	15 l.
BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
ANNÉE LITTÉRAIRE, 40 cah. par an, à Paris,	24 l.
Et pour la Province,	32 l.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE, à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 f.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES, 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE, 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE, 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
JOURNAL ANGLAIS, 24 cahiers par an; à Paris & en Province,	24 l.
TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX anciens & modernes, 12 vol. in-12. à Paris, 24 l. en Province,	30 l.
LE COURIER D'AVIGNON, prix,	18 l.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

<i>Quinti Horatii Flacci carmina cum annotationibus</i> , 2 gr. in-8°. br.	10 l.
Les <i>Lucas</i> , 2 vol. avec fig. in-8°. br.	18 l.
Dictionnaire Dramatique, 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Diâ. de l'Industrie, 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. rel.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Autre dans les sciences intellectuelles, in-8°. rel.	5 l.
Médecine moderne, in-8°. br.	2 l. 10 s.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse- cour, in-12 br.	2 l.
Diâ. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Revolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 s.
Spéctacle des Beaux-Arts, rel.	2 l. 10 s.
Diâ. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 s.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architec- ture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
L'Esprit de Molière, 2 vol. in-12 br.	4 l.
Tableau politique & littér. de l'Europe, an. 1775, br.	2 l.
Diâ. des mots latins de la Géographie ancienne, in-8°. broché	3 l.
Les trois Théâtres de Paris, in-8°. br.	2 l. 10 s.
L'Égyptienne, poème épique, br.	1 l. 10 s.
Hymne au Soleil, br.	1 l. 4 s.



M E R C U R E

D E F R A N C E

D É C E M B R E , 1777.



P I È C E S F U G I T I V E S .

EN VERS ET EN PROSE.

O D E S U R L' O R D R E .

D U Créateur divine essence ,
Ordre admirable , Ordre éternel ,
De son éternelle existence ,
Garant sublime & solennel ;
Toi qui , gouvernant la matière ,

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Toujours dans la nature entière ,
Entretiens un si bel accord ;
O ! de tout bien , principe unique ,
Sois de l'Univers politique ,
Et le mobile & le ressort.

Tu fis le bonheur de la Terre
Dans les premiers jours des Humains ;
Ce tems fut court : bien-tôt la guerre
T'arracha le Sceptre des mains.
Alors, vers la voûte céleste ,
Loin de la discorde funeste ,
Tu t'envolas avec Thémis.
Enfin, ta Compagne exilée ;
Revient par Louis rappelée ;
Suis la dans l'empire des lys.

Reviens ; amène en ma Patrie
L'inviolable liberté ,
Et l'abondance & l'industrie ,
Doux enfans de la sûreté :
Que ton éclatante lumière
Fasse rentrer dans la poussière ,
L'ignorance & les préjugés ;
Bannis l'esclavage & la crainte ,
Le despotisme & la contrainte :
Parois, nos destins sont changés.

D É C E M B R E. 1777. 7

Je vois déjà l'Agriculture
Lever un front plus radieux,
Et forçant l'avare Nature,
Doubler ses trésors précieux.
Le Commerce étendant ses aîles,
Va, de ces richesses nouvelles,
Nourrir cent Royaumes divers;
Et désormais, libre en sa course,
Ne fait du Midi jusqu'à l'Ourse,
Qu'une famille en l'Univers.

Par-tout, ô prodige admirable !
Avec les présens de Cérès,
D'Humains une foule innombrable,
Germe au milieu de nos guérêts.
Heureux produit de l'abondance,
Une facile subsistance,
Est le juste prix des travaux;
Toute richesse est assurée,
Et la propriété sacrée
Ne craint plus d'attentats nouveaux.

Ordre divin, de tes miracles
Ce ne sont-là que les essais;
Triomphe de tous les obstacles;
Nous verrons de plus grands succès.
Malgré la blessure profonde

A iv

2. MERCURE DE FRANCE.

Que le vieux Corrupteur du Monde ,
L'affreux luxe a faite à nos mœurs ,
Tu peux les faire encor renaître ;
L'honneur n'attend pour reparaître
Que tes regards restaurateurs.

Commande, tout change de face ;
Les rangs ne sont plus confondus ,
Et la vertu reprend la place
Et les honneurs qui lui sont dus.
De l'innocent , sacré refuge ,
Un seul Tribunal est le Juge
Des droits de la Société :
Et la Loi, d'un glaive arbitraire ,
Contre un coupable imaginaire ,
N'arme plus la cupidité.

La paix constante , universelle ,
Cesse d'être une illusion ;
L'état dans son sein ne recèle
Ni trouble ni division.
Les Sujets , dans leur sort prospère ,
Regardent leur Roi comme un père ;
Et l'heureux Monarque , à son tour ,
N'a pas besoin que la Puissance
Contienne dans l'obéissance
Un Peuple enchaîné par l'Amour.

L'Impôt, par un canal unique,
 Dont Cybelle a l'urne en sa main,
 Sans perte ni détour oblique,
 Roule & parvient au Souverain.
 Fermez-vous routes indirectes ;
 Je vois des brèches trop suspectes,
 Altérer son cours languissant ;
 Tari dans cette voie obscure,
 Il n'apporte à son embouchure
 Que nos pleurs & que notre sang.

Fuis, fuis, Vampire insatiable,
 Dont la vie est un attentat ;
 Toi qui, dans l'ombre favorable,
 Pompe tout le suc de l'État ;
 Le jour renaît, la nuit s'efface :
 L'Ordre lumineux qui te chasse,
 A dévoilé tous tes forfaits ;
 La France assez fut ta victime ;
 Au fond de l'inférieur abysme,
 Rentre pour n'en sortir jamais.

Mais quels rugissemens horribles
 Remplissent mon ame d'effroi !
 Ciel ! combien d'ennemis terribles
 Le monstre excite contre toi !
 Sous tes pas, Ordre pacifique,

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

L'intérêt vil, l'intrigue oblique,
Tendent mille pièges secrets;
Et la rapine plus puissante,
Dressant sa tête menaçante,
Ose retarder tes progrès.

Pourras-tu de tant d'adversaires,
Soutenir les nombreux combats,
Et franchir toutes les barrières
Que l'on t'oppose à chaque pas ?
Oui, j'ose en former l'espérance.
Ma crainte cesse ; sur la France
Un nouvel Astre s'est montré.
Déjà sa bienfaisante aurore,
Du jour brillant qui doit éclore,
Nous est un garant assuré.

Louis, en montant à l'Empire,
Y paroît ainsi que Titus ;
Et plus heureux que lui, peut dire
Nuls instans n'ont été perdus.
Cérès, de ses fers affranchie ;
Thémis, en ses droits rétablie ;
L'Etat d'un tribut dispensé ;
Malgré la cabale & l'audace,
Par-tout la vertu mise en place ;
C'est ainsi qu'il s'est annoncé.

D É C E M B R E. 1777. 11

Poursuis, Monarque jeune & sage,
Vois tous les cœurs de tes Sujets
Voler sans cesse à ton passage,
Attirés par tant de bienfaits.
Poursuis, comble notre espérance,
Notre amour est ta récompense :
Quel prix pourroit plus te flatter ?
Mais pour le bien de ton Empire,
Quel que soit l'ardeur qui t'inspire,
L'Ordre seul peut l'exécuter.

Crois-en ce Ministre fidèle,
Que la voix publique a nommé,
Et qui joint aux transports du zèle,
Le talent le plus consommé.
Ton vaisseau, tout prêt du naufrage,
Erroit au milieu de l'orage;
Tu viens enfin de l'en charger.
Sois sûr de son expérience ;
Il doit avoir ta confiance ;
Qui pourroit mieux le diriger ?

Digne & prudent dépositaire
Du pouvoir de ton Souverain,
Le bonheur de la France entière
Réside aujourd'hui dans ta main.
Avec Louis, fais régner l'Ordre ;

A 7j

12 MERCURE DE FRANCE.

Par les cris confus du désordre,
***, ne sois point arrêté ;
Ne vois dans ta noble carrière
Que le grand bien que tu peux faire ,
L'honneur & la postérité.

*MIROIR A L'USAGE DES FEMMES **.

DANS un appartement inaccessible à l'air,
Mes pieds sur des chenets où pétille un feu clair,
Et dans un bon fauteuil nonchalamment assise,
Mon esprit a choisi *gaieté* pour sa devise.

Je me ris de *Philis*, dont le vaste contour
Ombre pleinement tous les lieux d'alentour,
Et qui, prête à mugir au seul mot de tendresse,
Commence à soixante ans le métier de *Lucrece*.

Je me ris de *Thisbé*, qui, peu savante en l'art
De cacher les Amans qu'elle traîne à son char,

* Je n'ai suivi dans ces Portraits, que les caprices
de mon imagination. Les ressemblances, si l'on en
trouve, seront donc l'effet du hasard ; & les applica-
tions, si l'on en fait, un jeu de la malignité.

(*Note de l'Auteur*)

De son lugubre époux bravant l'humeur sévère,
Lui donne des enfans dont il se croit le père.

Je me ris de *Pauline* au teint enluminé,
Dont le buste difforme en cylindre tourné,
Et qui, fille trottant sur le pavé des rues,
Se plaint de ne trouver que des mœurs corrompues.

Je me ris d'*Aglæ*, qui, le verre à la main,
Voudroit argumenter contre le genre humain;
Et qui, pour l'ordinaire, après quelques rasades,
Par degrés devient tendre, & se perd en œillades.

Je me ris de *Zilla*, dont le laid composé
Glaceroit de frayeurs l'âme du plus osé,
Qui, parmi les amours, s'avisant de combattre,
Nous dérobe ses traits sous des couches de plâtre,
Se couvre de pompons, &c. sous cet attirail,
Peut, au milieu d'un champ, servir d'épouvantail.

Je me ris de *Famé*, qui, caustique & peu sage,
De mouchoir en hiver ne veut point faire usage;
Et se sentant pour elle un penchant décidé,
Aux yeux peu satisfaits étale un sein ridé.

Je me ris de *Laurette*, au regard sec & rude,
Epilogueuse infigne & ridicule prude,
Qui, sept fois la semaine, en des réduits cachés,

14 MERCURE DE FRANCE.

Aux pieds d'un Directeur débite ses péchés ;
Et, de retour chez elle, en sa brusque manie,
Déchire à belles dents jusqu'à sa seule amie.

Je me ris de *Florine*, au grotesque maintien,
Qui regarde sans voir, parle sans dire rien,
Et, dans ses mouvemens, exhale par la chambre
Maintes odeurs, par fois, qui ne sentent pas l'ambre.

Je me ris de *Daphné*, dont les yeux de perdrix
Ont des sourcils touffus, moitié blancs, moitié
gris,
Et qui de soixante ans bien duement jouissante,
Rétrécissant la bouche, en accuse quarante.

Je me ris de *Zirphé*, dont le ton langoureux
Annonce qu'elle cherche à faire des heureux ;
Et qui le soir, ôtant ce qui tient à sa tête,
Dépose ses attraits au bord de sa toilette.

Je me ris d'*Olympie*, au son de voix tremblant,
Dont un jour un peu vif blesse l'œil vacillant,
Et qui marche toujours, malade imaginaire,
L'apôseme à la bouche, & la flûte au derrière.

Je me ris d'*Emilie*, au visage bouffi,
Portant triple menton, toujours prête au défi,
Et qui de ses deux poings se pressant les deux han-
ches,

Ricanne à tout propos pour montrer des dents
blanches.

Je me ris de *Lindane*, à l'esprit tracassier,
Qui vante ses talens à l'Univers entier,
Et vouant à son sexe une haine infernale,
N'aime que sa personne, & n'a point de rivale.

Je me ris de *Lucine*, au caractère faux,
Dont chacun sur ses doigts calcule les défauts,
Et qui, capricieuse & vaine à la folie,
N'a jamais sans fureur fixé femme jolie.

Je me ris de *Clarice*, au babil importun,
Pompeuse en des discours privés de sens commun,
Qui, se donnant les airs de penseuse nocturne,
Prononce gravement sur le poids de Saturne,
Et ne brillant au fond que parmi des nigauds,
N'a jamais su qu'un cercle a ses rayons égaux.

Je me ris d'*Arachné*, dont les bras sont deux cietges,
Le corps un long fuseau monté sur deux asperges,
Qui, redoutant le monde & se cachant au jour,
Brûle pour son mari d'un lamentable amour;
Et pleine de lui seul, soit qu'il dorme ou qu'il veille,
A toujours des secrets à lui-dire à l'oreille.

Je me ris de *Chloé*, dont le nez bien ouvert,
Paroît de son menton le solide couvert,

16 MERCURE DE FRANCE.

Qui, pour soustraire aux yeux certain paquet con-
vexe,

Couvre de cent chiffons sa taille circonflexe ;
Et des biens d'ici bas, loin de se détacher,
Pour gagner un écu se feroit écorcher.

Je me ris de *Marion*, qui se croit beauté rare,
Dont on cite en tout lieu la conduite bisarre,
Et qui, dans un breland, se cavant au plus gros,
N'a que le mantelet qui lui couvre le dos.

Je me ris d'*Azéna*, dont la face livide
Peint les perplexités de son ame sordide ;
Et qui, dans un taudis, passant fort mal son tems,
Fait diète tout l'hiver pour plaider au printemps.

Je ris... Mais telle enfin que pince ma satire,
A mes dépens aussi ne peut-elle pas rire ?
Si, de mon amour-propre, écartant les rideaux,
Je voulois sur moi-même exercer mes pinceaux ;
Si j'osois... Muse, adieu... vous savez... je suis
femme.

Ah ! ce titre funeste est seul une Epigramme !

*Par Madame de L... à la Chassagne
en Lyonnais.*

LE BOURGEOIS DE TOLÈDE.

PROVERBE DRAMATIQUE,

En un Acte & en Prose.

P E R S O N N A G E S.

RODRIGO.

LÉONORE, *Nièce de Rodrigo.*

DON JUAN, *Amant de Léonore.*

LAZARILLE, *Valet de Don Juan.*

PADILLA, *Servante de Rodrigo.*

*La Scène est à Tolède, dans la maison
de Rodrigo.*

SCÈNE PREMIÈRE.RODRIGO *seul.*

Ah ! Seigneur Don Juan , vous ne vous contentez point d'aimer ma nièce , & de la détourner du parti que je me propose de lui donner , vous lui demandez un rendez - vous pour l'engager à se laisser enlever .. Courage ! cela ne va pas mal ; heureusement que votre poulet est tombé dans mes mains... Il me vient une idée... Oui... cela fera plaisant... Ah ! je vous guérirai de votre amour... Vous verrez , vous verrez.... Padilla !.... Je me réjouis d'avance.... Padilla !... Je vous la garde bonne... Padilla !... Padilla !...

SCÈNE II.

RODRIGO , PADILLA.

PADILLA. Eh bien ? Eh bien ? Ne criez pas si fort , Seigneur Rodrigo , je ne suis pas sourde.

D É C E M B R E. 1777. 19

RODRIGO. Pourquoi ne venez-vous pas tout de suite quand je vous appelle ?

PADILLA. Falloit-il laisser brûler mon bœuf à la mode ?

RODRIGO. Vous avez bien fait.

PADILLA. Que voulez-vous ?

RODRIGO. Ah ! ma chère Padilla ! il y a bien des nouvelles : vous connoissez Don Juan ?

PADILLA. Je l'ai vu naître.

RODRIGO. Il aime Léonore.

PADILLA. Je le fais.

RODRIGO. Il cherche à l'enlever.

PADILLA. Cela est vrai.

RODRIGO. Comment ? vous savez tout cela , & vous ne m'en dites rien ?

PADILLA. Vous ne me donnez pas le tems de parler.

RODRIGO. Eh ! qui vous a rendu si savante ?

PADILLA. Don Juan lui-même.

RODRIGO. Et vous ne lui avez point arraché les yeux ?

20 **MERCURE DE FRANCE.**

PADILLA. Ce n'auroit pas été le moyen de savoir ce qu'il pense , & de pouvoir s'opposer à ses desseins ; au lieu qu'en les lui faisant avouer sous le prétexte de le servir...

RODRIGO. Je crois que vous avez raison.

PADILLA, à part. Il mord à l'hameçon ; je le tiens.

RODRIGO. Padilla , j'ai toute confiance en vous ; il faut que vous m'aidiez à écarter cet intrigant dont je veux absolument me débarrasser.

PADILLA. De quoi s'agit-il ?

RODRIGO. Il faudroit l'aller trouver...

PADILLA. Don Juan ?

RODRIGO. Lui-même , & lui dire de la part de Léonore qu'elle consent à le recevoir...

PADILLA. Comment ? vous l'exposez...

RODRIGO. Un moment , un moment : vous ne me donniez pas le tems de m'expliquer.

PADILLA. Mais il viendra donc ici ?

D É C E M B R E. 1777. 21

RODRIGO. Sans doute.

PADILLA. Il entretiendra Léonore?

RODRIGO. Oui & non.

PADILLA. Je ne vous comprends pas.

RODRIGO. Eh ! comment voulez-vous que je me fasse entendre , vous bavardez toujours.

PADILLA. Je me tais.

RODRIGO. Je veux tenir la place de Léonore.

PADILLA. Vous !

RODRIGO. Moi.

PADILLA. Et vous croyez qu'il prendra le change ?

RODRIGO. Si je le crois ?

PADILLA, *à part*. Bon ! il ne m'échappera pas.

RODRIGO. Je me déguiserai sous les habits de Léonore , & j'aurai soin de me couvrir d'un voile.

PADILLA. Et s'il vient à le lever , adieu le stratagème.

RODRIGO. J'y mettrai bon ordre ; il

22 MERCURE DE FRANCE.

ne sera reçu qu'à condition de ne point enfreindre la loi que je lui imposerai.

PADILLA. A la bonne-heure. (*A part*).
Je te jouerai un tour de ma façon.

RODRIGO. Si vous voulez me seconder comme il faut, j'augmenterai vos gages à la fin de l'année.

PADILLA, *à part*. Peste ! (*Haut*). Ce n'est pas l'intérêt qui me conduit ; car Don Juan m'a proposé de me faire ma fortune.

RODRIGO. Le dangereux séducteur!...
Je tremble...

PADILLA. Rassurez-vous ; si j'avois accepté ses offres, je n'aurois eu garde de vous en parler ; mais je vous suis attachée, & j'aime mieux vous servir pour rien, que de favoriser son amour, quelle que récompense que je puisse en attendre.

RODRIGO. Voilà ce qui s'appelle une ame vraiment grande : je ne vous oublierai point sur mon testament.

PADILLA. Grand merci.

RODRIGO. Mais n'allez pas me trahir au moins.

D É C E M B R E. 1777. 23

PADILLA. Je le voudrois, que je ne le pourrois pas : vous êtes si pénétrant !

RODRIGO. Il est vrai que je n'en fais pas mal long.... Ah ! ça , je vous charge d'aller trouver Don Juan.

PADILLA. Laissez-moi faire ; je conduirai bien ma barque. Allez toujours vous préparer à jouer votre rôle ; quand j'aurai fini, j'irai vous habiller.

RODRIGO. C'est bon... vous n'oublierez pas de lui dire...

PADILLA. Eh ! mon Dieu ! allez toujours , & ne vous inquiétez de rien.
(*Il sort*).

S C È N E I I I.

PADILLA *seule.*

Le vieux Penard ! il a recours à moi pour favoriser ses laderies ; il est bien tombé ; je lui ferai voir du pays. Don Juan fait payer , il mérite bien la préférence.... Mais il faut que je lui donne avis de tout ce qui se passe.... Je l'appar-

24 MERCURE DE FRANCE.

çois ; Lazarille est avec lui ; nous allons concerter tous nos arrangemens.

S C È N E I V.

DON JUAN, PADILLA, LAZARILLE.

DON JUAN. On vient de me dire, ma chère Padilla, que notre jaloux est dehors ; puis-je voir Léonore, &...

PADILLA. Le Seigneur Rodrigo est ici ; mais cela ne fait rien , vous pouvez entrer.

DON JUAN. Et s'il m'apperçoit...

LAZARILLE. Il n'entendrait peut-être pas-raison , ni nous non plus ; de sorte que nous ne l'entendrions ni les uns ni les autres, & puis que...

DON JUAN. Tu ne fais ce que tu dis , tais-toi.

PADILLA. Cela ne fait rien... J'ai bien des nouvelles à vous apprendre ; mais nous ne pouvons pas nous entretenir ici en liberté ; allez m'attendre à quelques pas ; je ne vais pas tarder à vous rejoindre.

Don

D É C E M B R E. 1777. 25.

DON JUAN. Et Léonore...

PADILLA. Vous ne la pouvez point voir actuellement, vous gâteriez tout ; mais suivez mes conseils, & vous vous en trouverez bien.

DON JUAN. Je m'abandonne à tes soins.

LAZARILLE. Adieu, Padilla.

PADILLA. Adieu, adieu. (*Ils sortent*).

S C È N E. V.

PADILLA *seule*.

Nos affaires vont bien, & le Seigneur Rodrigo sera dupe de son stratagème..... Il vient, taisons-nous.

S C È N E. V I.

RODRIGO, PADILLA.

PADILLA. Comment ? déjà prêt ! c'est à faire à vous.

B

26^e MERCURE DE FRANCE.

RODRIGO. Eh bien ? Padilla , comment me trouvez-vous habillé ? Mon travestissement fait-il illusion ?

PADILLA. Vous êtes à ravir , & je suis assurée que Don Juan sera votre dupe , pourvu cependant que vous ne leviez point votre voile , car votre barbe n'est pas faite. Sur-tout , parlez peu , & ménagez votre voix.

RODRIGO. Ne soyez point en peine ; ce sont mes affaires , & je me conduirai comme il faut.

PADILLA. Je vais chercher Don Juan , & je vous l'amène.

S C È N E V I I .

RODRIGO *seul.*

C'est un grand bonheur d'avoir des Domestiques fidèles & sûrs : on ne peut trop les payer... Que j'aurai d'obligations à Padilla !... Mais je crois que je ferai bien de terminer au plutôt son mariage avec le Seigneur Orozimbo , il la prend sans dot , & consent à ne voir mes comp-

tes qu'après ma mort. Un pareil avantage n'est point à dédaigner ; & quand cela sera fait , tous les soupirans qui n'en vouloient qu'à son bien , n'auront qu'à battre en retraite : pour les autres , j'en ferai mon affaire... Mais on vient... C'est Léonore... La petite masque !... Que lui dire ?

S C È N E V I I I.

LÉONORE, RODRIGO.

LÉONORE. Ma Bonne , ma bonne... Mais répondez-moi donc... Ah ! ah ! vous avez une de mes robes ?

RODRIGO , *sans se retourner.* Laissez-moi , j'ai affaire.

LÉONORE. Mais , ma Bonne , vous ne m'avez pas l'air bien occupée. Que faites-vous donc ? Pourquoi...

RODRIGO *de même.* Retournez à votre ouvrage , Mademoiselle ; vous savez bien que votre cher oncle ne veut point que vous perdiez votre tems.

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

LÉONORE. C'est que je viens vous demander...

RODRIGO *de même*. Allez-vous en.

LÉONORE. Mais, ma Bonne, on diroit que vous êtes enrôlée; ce matin pourtant...

RODRIGO *de même*. Qu'est-ce que cela vous fait?

LÉONORE *le reconnoissant*. Ah! Ciel!... Miséricorde!... C'est... vous, mon cher oncle!

RODRIGO, *à part*. Voilà tout ce que je craignois! Que faire?

LÉONORE. Est-ce que vous allez au bal?

RODRIGO. Cela ne vous regarde pas; retirez-vous.

LÉONORE. Si vous vouliez m'emmener avec vous...

RODRIGO. Rentrez là dedans.

LÉONORE. Mais, mon cher oncle...

RODRIGO. Rentrez, vous dis-je, & ne répliquez pas.

LÉONORE. Si....

D É C E M B R E. 1777. 29

RODRIGO. Allez, allez. (*Il la fait rentrer*).

S C È N E I X.

RODRIGO *seul*.

Mais, voyez un peu combien de questions : mon cher oncle par-ci, mon cher oncle par-là ; menez-moi au bal !.... Ah ! je l'y menerai, je l'y menerai..... Mais... je ne me trompe point ; voici Don Juan : baïssons notre voile, & contenons-nous.

S C È N E X.

RODRIGO, LAZARILLE *couvert des habits de Don Juan*, PADILLA.

PADILLA *bas à Lazarille*. Le voilà ; songe à l'amuser ; je me charge du reste.

LAZARILLE *de même*. Laisse-moi faire.

B ij

30 MERCURE DE FRANCE.

PADILLA. Avancez, Seigneur Don Juan, Léonore vous attend avec impatience; profitez du moment où son tuteur est forri. Je vais faire le guet, & je vous avertirai s'il revient; adieu.

S C È N E X I.

RODRIGO, LAZARILLE.

LAZARILLE. J'ai donc enfin le bonheur, ma chère Léonore, de pouvoir tomber aux genoux de vos tendres appas! Il m'est donc permis de jurer à vos petits petons que mon cœur amoureux est enflammé ni plus ni moins qu'un tison qui flambe.... Eh bien? ma Reine, qu'en pensez-vous? Vous me paroissez triste; est-ce que vous avez du chagrin? Allons, gai, réjouissons-nous.... (*Il veut le faire danser*).

RODRIGO. Ah! Don Juan, laissez-moi.

LAZARILLE. Ah! vous faites l'enfant; laissez-là toutes ces minauderies: écarter ce voile importun qui me déroba vos divins appas. ..

SCÈNE XII.

RODRIGO , LAZARILLE , DON JUAN ,
PADILLA.

LAZARILLE veut lever le voile de
Rodrigo , qui se défend. Pendant cette
scène muette , Padilla fait entrer Don
Juan , & traverse avec lui le Théâtre.

PADILLA à Don Juan. Suivez-moi ,
Seigneur Don Juan , & ne craignez rien :
l'oncle est en bonnes mains. (*Elle entre
avec lui dans l'intérieur de l'appartement
de Rodrigo*).

SCÈNE XIII.

RODRIGO , LAZARILLE.

RODRIGO. Laissez-moi , vous dis-je ,
ou je me fâcherai.

LAZARILLE. Allons , mon cœur , point
de façons.

B iv

32 .MERCURE DE FRANCE.

RODRIGO. Je vais crier.

LAZARILLE. Ah ! mon petit chou, vous n'êtes pas si méchante.

RODRIGO. Eh bien ? tenez-vous tranquille , & je ne dirai mot.

LAZARILLE. Inhumaine , barbare...

RODRIGO. Au fait : que voulez-vous ?

LAZARILLE. Ce que je veux , cruelle ! & c'est vous qui me faites une pareille question ?

RODRIGO. Finissons , je n'ai pas de tems à perdre.

LAZARILLE. Quoi ? Mamour , êtes-vous donc insensible à l'ardeur qui....

RODRIGO. Cet entretien m'ennuie ; je n'ai qu'un mot à vous dire : je ne vous aime point ; je ne vous aimerai jamais , & vous me ferez le plus grand plaisir de ne point remettre les picds ici.

LAZARILLE. Vous voulez donc me voir mourir...

RODRIGO. On ne meurt pas à si bon compte.

LAZARILLE. Je vais vous prouver le contraire.

D É C E M B R E. 1777. 33

RODRIGO. Voyons un peu.

LAZARILLE. Vous le voulez absolument ?

RODRIGO. Oui.

LAZARILLE. Vous vous en repentirez.

RODRIGO. Non.

LAZARILLE. Il faut donc vous satisfaire.

RODRIGO. Allons vite.

S C È N E X I V.

RODRIGO , LAZARILLE , LÉONORE ,
Don JUAN , PADILLA.

(Pendant que Lazarille se met en devoir de tirer son épée , & qu'il fixe , par ses lazzis , l'attention de Rodrigo , Don Juan sort avec Léonore à qui il donne la main ; Padilla les suit).

LÉONORE. Où me conduisez-vous ?

Don JUAN. Chez ma mère : elle est

Bv

instruite de mon amour, & consent à nous unir; ne craignez rien, venez.

PADILLA. Allons, Mademoiselle, les momens sont précieux, partons. (*Ils sortent*).

S C È N E X V.

RODRIGO, LAZARILLE.

LAZARILLE *feignant toujours de ne pouvoir tirer son épée*. Vous êtes bien heureuse que ma bonne épée est rouillée; sans cela vous verriez beau jeu.

RODRIGO. Cela est fâcheux.

LAZARILLE, *à part*. Ils sont partis; mon rôle va finir. (*Haut*). Je suis dans une colère....

RODRIGO. De ne pouvoir vous tuer?

LAZARILLE. Vous n'en méritez pas la peine.

RODRIGO. Comment?

LAZARILLE. Tirons le rideau, la farce est jouée; je te connois bien, masque.

D É C E M B R E. 1777. 35

RODRIGO. Qu'est-ce à dire ?

LAZARILLE. Allons , Seigneur Rodrigo , levez ce voile ; c'est votre Serviteur Lazarille , confident intime du Seigneur Don Juan , qui vous en supplie.

RODRIGO. Je suis trahi ! Je suis perdu !
Léonore....

LAZARILLE. Elle est en lieu de sûreté ;
tranquillisez-vous ; bonsoir.

RODRIGO. Au voleur , au voleur , je
vais aller... Je veux... au secours...

S C È N E X V I & dernière.

Don JUAN , RODRIGO , LAZARILLE.

Don JUAN. Rassurez-vous, Monsieur,
Léonore n'est point perdue ; elle est chez
ma mère , & je viens vous prier de l'ac-
corder à mes vœux.

RODRIGO. Je suis votre Serviteur ;
elle n'est pas pour vous.

Don JUAN. Léonore est en mon pou-
voir , & vous êtes trop raisonnable ,

B vj

36 MERCURE DE FRANCE.

Monfieur, pour vous expofer à des défagrémens que je ferois au défefpoir de vous caufér. Léonore m'aime ; & pour vous engager à me la céder fans répugnance , je fuis riche affez ; je la prends fans dot , & je vous difpenfe de tout compte.

RODRIGO. Un moment ; cela mérite confidération.

DON JUAN. Prenez d'autres habits , & rendez-vous chez ma mère , où nous conclurons à l'amiable.

RODRIGO. Vous êtes preffant.

LAZARILLE. Croyez-moi , Seigneur Rodrigo , point de réflexions ; faites les chofes de bonne grace.

RODRIGO. Allons , je le veux bien.

DON JUAN. Ah ! Monfieur , vous comblez mes vœux les plus chers , & je ne puis trop vous témoigner la reconnoiffance dont je fuis pénétré.

LAZARILLE. Vous aurez tout le tems de vous en occuper. Paflons de l'autre côté , Seigneur Rodrigo , je veux vous fervir de Femme-de-Chambre : croyez-

D É C E M B R E. 1777. 37
moi, papa, renoncez aux finesses, &
vivez tout rondement. Sur-tout, sou-
venez-vous bien que *fin contre fin n'est*
pas bon à faire doublure.

Par M. Willemain d'Abancourt.

L'AMOUR DE LA GLOIRE,
ÉPITRE à M. de L* H***, de
l'Académie Française.

Immensum, gloria, Calcas habet.

OVID.

LE vice auroit sans doute infecté les Mortels,
Si le monde aux vertus n'eût promis des Autels;
Quelque talent qu'on ait, je crois que le mérite
Par la gloire, la H***, a besoin qu'on l'excite.
Les Savans n'ont écrit qu'à l'aspect des lauriers;
La pompe du triomphe enfante les Guerriers.
Ce digne & noble amour, cet amour de la gloire,
A formé les Héros que nous vante l'Histoire;
Des Grecs contre l'Asie il a tourné les dards;
Ses mains ont à l'Empire élevé les Césars;

38 . MERCURE DE FRANCE.

Et dans les tems passés, comme au siècle où nous
sommes,

La Patrie * sans lui n'auroit point de grands
Hommes.

Rome doit à ses foins ce qu'elle a fait de beau ;
D'Apelles dans Athenes il guida le pinceau ;
C'est par lui qu'inspiré, l'incomparable Homère
D'Achille aux bords du Xente, a chanté la colère.
Il règne avec éclat dans le Palais des Rois ;
Ses feux Te font sentir sous les plus humbles toits.
La gloire a des faveurs où chacun peut prétendre,
Le Brun est dans son Temple à côté d'Alexandre.

Mais c'est peu d'y courir, il faut encor sonder
Quel est le chemin sûr qui peut nous y guider ?
Tu fais qu'on y reçoit les Enfans de Bellone ;
Le Peintre & le Graveur y trouvent leur Couronne :

On y voit le Mortel dont la ferme vertu,
Sous les pieds de Thémis, tient le vice abattu ;
Et l'on y voit aussi ceux par qui la Sculpture,
Sur le Marbre ou l'Airain, anime la Nature :
Mais pour s'y maintenir, de ces talens divers,
Je crois que le plus sûr est le talent des Vers.

* *La Patrie* est prise ici pour la France.

Mille Princes dans l'Inde ont porté le tonnerre ;
 Leur Trône avec leur nom a péri sur la terre.
 Du tems qui brise tout, la foudre a mis à bas
 Les tableaux de Xeuxis*, les bustes de Scopas **.
 Les arcs ont disparu, les vastes colisées
 Ne m'offrent que débris, que voutes écrasées.
 Ephèse de son Temple *** a vu la triste fin ;
 Rhodes n'admire plus son Colosse d'Airain ****;

* Fameux Peintre d'Héraclie.

** Célèbre Sculpteur de l'Isle de Paros.

*** Le Temple de Diane d'Ephèse, étoit une des sept Merveilles du Monde. On avoit été 220 ans à le bâtir. Toutes les Provinces de l'Asie y avoient contribué pendant 200 ans. On admiroit les Tableaux excellens, les belles Statues qui décorent ce Temple, & sur-tout 127 colonnes qui étoient des monumens de la magnificence d'autant de Rois. Erostrate Ephésien, voulant faire parler de lui, & ne pouvant ou ne voulant point s'immortaliser par quelque belle action, brûla ce Temple le jour même qu'Alexandre-le-Grand naquit en Macédoine. Ce fut le 6^e jour de Juillet, l'an du Monde 1698.

**** Le Colosse de Rhodes étoit une Statue d'Airain, qui représentoit un homme d'une grandeur prodigieuse. Elle étoit placée debout sur deux tours qui défendoient l'entrée du Port de l'Isle de Rhodes. Les plus grands mâts des vaisseaux passaient librement entre les jambes de cette Statue. Elle avoit cent-vingt pieds

40 MERCURE DE FRANCE.

L'Egypte a vu tomber ses hautes pyramides ;
Les siècles ont détruit les bornes des Alcides.
Il n'en est pas ainsi des Ouvrages en Vers ;
Ils doivent en durée égaler l'Univers.

Virgile orne les champs ; & du Tibre à l'Euphrate,
On entend ses pipeaux , & sa trompette éclate.
Les Vers galans d'Ovide ont toujours leur beauté ;
L'oubli ne cache point ce qu'Homère a chanté.
Racine, Crébillon, Boileau , Rousseau , Corneille
Et Gresset, dont la voix a charmé notre oreille,
Dont le nom du Midi jusqu'à l'Ourse est vanté ,
Ne doivent qu'à leurs Vers leur immortalité.
Apollon vit toujours... La gloire du Parnasse
Ne trouvera jamais une nuit qui l'efface.

Quelques-uns qu'avec toi le Public peut compter,
Sur cette double cime ont l'honneur de monter ;
C'est un feu tout divin qui t'embrâse & m'étonne ;
Ce feu ne s'acquiert point , c'est le Ciel qui le
donne.

Quand tu veux l'augmenter , pour modèles cer-
tains ,

de haut. Un Marchand Juif en acheta les débris , & en
chargea neuf cens chameaux. Cette Statue étoit aussi
une des sept Merveilles du Monde.

Tu suis dans tous tes plans les Grecs & les Latins ;
 Mais tu n'as pas pour eux des respects trop rimides :
 On peut les égaier... Ils ne sont que nos guides.
 Tout n'a pas été dit , & sans trop nous flatter ,
 La France a dès-long-tems la gloire d'inventer.
 Sur le Pinde où l'on voit des palmes toutes prêtes ,
 Nos Auteurs ont en foule érendu leurs conquêtes.
 Là, sont des vastes champs qu'aucun n'a pu borner ;
 D'autres, même après nous, y viendront mois-
 sonner.

Mais, qui veut y briller, que lui-même censure
 Ses Vers qui passeront à la race future ?
 On nous condamne envain... Ce n'est point vanité
 De vouloir plaire un jour à la postérité.
 Notre esprit ne produit que de foibles Ouvrages ,
 Si du juste avenir il n'attend les suffrages.
 Voilà ce qui forma les Grecs & les Romains ,
 Ce qui les a rendu les plus grands des Humains.

Je méprise & je hais l'Ecrivain mercenaire ,
 Qui dégrade son siècle en vivant pour lui plaire ,
 Qui, consacrant sa plume à la frivolité ,
 Pour briller un instant, perd l'immortalité.

Je méprise encor plus ces Muses avilies ,
 Qui, dépenfant leur ame en de froides saillies,

42 MERCURE DE FRANCE.

Transforment en Héros un ignorant Crésus,
Et ne font point de cas des talens d'un Irus.
Quelle erreur ! Quel orgueil !... Ce n'est pas leur
suffrage

Qui peut faire à jamais l'éloge d'un Ouvrage.
C'est celui du Public... La H * *, ... il est flatteur,
Et lui seul nous élève au faite de l'honneur.

Pour toi dont le génie & l'amour de la gloire
T'ont ouvert une porte au Temple de Mémoire,
Tu deviens immortel... Tes discours & tes chants
Vont survivre à ta cendre & triompher des ans.

*Par M. l'Abbé Amphoux de Marseille ,
Aumônier des Galères du Roi , & Auteur
de plusieurs Ouvrages de Prose & de
Poésie.*

*EGLOGUES DE POPE , mises en Vers ,
dédiées à M. d'Aine , Intendant de
Limoges.*

O MON Protecteur ! mon appui ,
Tu ne peux dédaigner l'hommage
Que t'offre ma Muse aujourd'hui :
C'est ton bien , c'est ton propre ouvrage ;

Il t'appartient, je te le dois.
 A l'ombre d'un nom plus insigne,
 Pouvois-je mettre mon hautbois ?
 Et quel Mécène étoit plus digne
 De fixer mes vœux & mon choix ?
 D'Aine, mon sujet te désigne ;
 Et sur mes Vers tes justes droits
 Sont dans ta Prose à chaque ligne,
 Avoue & reconnois ce fruit
 Que le Britannique rivage,
 Sous la main de Pope, a produit,
 Et que ta plume, en ton jeune âge,
 A, dans nos climats, introduit *.
 Vois encore avec complaisance,
 Cet enfant d'Albion natif,
 Et dont, pour l'honneur de la France,
 Tu te rendis père adoptif.
 Il tient de toi cette élégance,
 Ces grâces, ce ton si naïf
 Que dans notre langue il exprime.
 Revêtu de mille agrémens,
 Il lui manquoit ceux de la rime ;
 Avec ces nouveaux ornemens,

* M. D'Aine traduisit à vingt ans, les quatre Saisons que Pope avoit composées à seize ans.

44 MERCURE DE FRANCE.

Il ose à tes regards paroître ;
 Ce vernis qu'il doit à mes soins ,
 En masquant trop son air champêtre ,
 Lui fiera-t-il peut-être moins :
 Mais pourrois-tu le méconnoître
 Sous le fard dont je l'ai paré ?
 Dès que ton ame en lui respire ,
 Fût-il un peu défiguré ,
 Ton amour ne peut l'éconduire.
 Ce seul espoir m'a rassuré.

*Par M. L * * * de Limoges.*

PREMIÈRE ÉGLOGUE.

LE PRINTEMPS.

A M. le Chevalier Trumbal.

P RÈS de cette fontaine , en ce bois , sous ces
 hêtres ,
 J'essairai le premier quelques chansons champê-
 tres :
 J'oserai , du Dieu Pan , élève jeune encor ,
 Jouer , sa flûte en main , aux plaines de Windsor.
 Daigne , belle Tamise , au sortir de ta source ,

Interrompre un moment ou ralentir ta course.
 Les Muses de Sicile assises sur tes bords,
 Y portent aujourd'hui leurs rustiques accords.
 Doux Zéphirs, agitez le roseau sur ces rives :
 Montagnes, à mes sons, rendez-vous attentives.

Toi, Philosophe aimable, ami vrai, cher Truim-
 bal *,

Qui, des vaines grandeurs, fuyant l'écueil fatal,
 D'un œil stoïque as vu leur éclat éphémère,
 Dans ta retraite encor plus grand qu'au Minis-
 tère **,

Per mets qu'enfant ici ses frères chalumeaux,
 Ma Muse, par ses chants, réveille ces côteaux,
 Jusqu'au tems où tu dois, d'une ennuyeuse
 absence,

Consoler ces beaux lieux qui t'ont donné nais-
 sance;

Et de ta lyre ici, rapportant les accords,
 De nos tendres Bergers ranimer les transports.

* Il fut Secrétaire d'Etat sous Guillaume III.
 Après s'être démis de ce poste, il se retira à Windsor
 où il étoit né.

** Si l'Angleterre vit autrefois l'original de ce
 Portrait, on peut dire que la France en a vu de nos
 jours la parfaite copie.

46 MERCURE DE FRANCE.

Ainsi, quand Philomèle absente du bocage,
En repos dans l'Automne, interrompt son ramage;
Le gai Pinson y vient faire entendre ses airs :
Mais recommence-t-elle au Printems les concerts,
Le Pinson en silence, applaudissant de l'aîle,
Avec tout les oiseaux, écoute son modèle.

Des perles de rosée, éparfes au matin,
Argentoient les vallons; l'Aurore, au front se-
rein,
Commençoit à rougir la cime des montagnes,
Les ombres de la nuit fuyoient loin des Cam-
pagnes.

Par l'Amour & la Muse, arrachés au sommeil,
Deux Bergers devançant le retour du Soleil,
La houlette à la main, dans les vertes prairies,
Conduisoient le troupeau de leurs brebis chéries.
Plus vermeils que la rose, & frais comme zéphirs,
Couple exempt de soucis, au sein des doux loisirs,
Daphnis & Lycidas, qu'un même objet rassemble,
Par ces tendres discours, s'entretenoient ensemble.

D A P H N I S.

Entends-tu, Berger, ces oiseaux
Voltigeant sur la branche, à travers le feuillage.
La gaieté de leurs chants nouveaux;

Est pour nous d'un beau jour , l'agréable présage.

Ami , comment nous raisonnons-nous ,

Quand le Linot gazouille & le Rossignol chante ,

Prompts, par les accens les plus doux ,

A saluer en chœur la saison renaissante ?

Resterions-nous sombres , rêveurs ,

Quand Phosphore répand une clarté si pure ,

Et que les riantes couleurs

Du pourpre & de l'azur aigaient la nature ?

LYCIDAS.

Chantons ; le témoin de nos chants ,

Damon les jugera ; qu'assis , il nous écoute ;

Tandis que là-bas , dans ces champs ,

Les bœufs traînent le soc sur leur pénible route ;

Que sur ces tapis verdoyans

La violette naît à nos regards offerte ,

Et que les zéphirs voltigeans

Caressent le bouton de la rose entrouverte.

Vous voyez l'agneau qui s'ébat

Le long de ce ruisseau qui lui peint son image ?

Je l'offre pour prix du combat ,

Vous le gagnez , Daphnis , si je perds l'avantage.

48. MERCURE DE FRANCE.

D A P H N I S.

Moi, je mets en gage à mon tour
Ce chef-d'œuvre brillant, cette coupe enchantée,
Voyez comme il règne à l'entour
Une vigne au-dehors par l'art représentée;
Les grappes courbant les rameaux,
Que mollement embrasse une chaîne de lierre;
Et dans ces reliefs si beaux,
Admirez les Saisons, leur marche régulière,
Ce cercle environnant les Cieux,
Où douze Signes mis à leur place prescrite,
Figurent les différens lieux
Qu'en son cours annuel le Dieu du jour visite.

D A M O N.

Oui, chantez tour-à-tour : ces jeux & ces combats,
Pour les Nymphes du Pindé, ont les plus doux
appas.

A rajeunir ces lieux la Nature travaille,
L'épine refleurit & le gazon s'émaille.
De feuillages naissans les arbres sont couverts :
Nos bosquets sont plus beaux & nos prés sont plus
verts.

Commencez, les échos du fond de leurs retraites,
S'apprentent à répondre aux sons de vos musettes.

LYCIDAS.

L Y C I D A S.

Toi qui sus inspirer & Granville & Wallers,
 Sois favorable à ma prière.
 Apollon, Dieu du Pinde, inspire-moi des airs
 Dignes de l'aimable Clycère.
 Je promets, je dévoue à tes Autels chéris,
 Ce taureau plus blanc que l'albâtre,
 Menaçant de la corne, & dans ses bords hardis,
 Toujours fier & toujours folâtre.

D A P H N I S.

Amour, c'est à toi seul que j'adresse mes vœux,
 Pour chanter Sylvie & sa gloire.
 Donne à ma foible voix les attraits qu'ont ses
 yeux,
 Tu m'assureras la victoire.
 Pour reconnoître, hélas ! cette insigne faveur,
 Je n'ai ni taureau ni génisse.
 Que t'offrirai-je, amour ? tout mon bien, c'est
 mon cœur.
 Je te l'immole en sacrifice.

C

L Y C I D A S.

L'agaçante Glycère, une pomme à la main,
 La lance, & m'atteint à l'épaule.
 Je me tourne, je cherche; elle, avec son air fin,
 Court se cacher derrière un faule *.
 Mon embarras l'amuse; elle s'arrête, & rit.
 Ah! ce rire affecté me prouve
 Qu'en son cœur le plaisir surpasse le dépit,
 De voir que son Berger la trouve.

D A P H N I S.

La folâtre Sylvie, en caressant son chien
 Senlette à l'ombre se promène,
 Je parois, elle fuit. La friponne sait bien
 Où ce badinage nous mène.
 Elle lance une œillade au Berger qui la suit.
 Que ses yeux démentent sa fuite!
 Si la pudeur la hâte, amour la ralentit.
 Qui veut être atteint court moins vite?

* L'Auteur a substitué cette idée de Virgile à celle de Pope. C'est la seule liberté qu'il se soit permise dans l'imitation de son modèle.

L Y C I D A S.

Que l'orgueilleux Pactole étale sur ses bords,
 De ses sables dorés l'éclatante richesse ;
 Et qu'aux rives du Pô, fécondes en trésors,
 Des arbres ent. ouverts l'ambre coule sans cesse.
 Rien n'est égal, Tamise, aux attraits que tu vois ;
 Mon trésor, mon bonheur... ils sont sur tes rivages ;
 J'habite ici le Ciel... Sans chercher d'autres bois,
 Restez, mes chers moutons, paissez sous ces om-
 brages.

D A P H N I S.

Cérès chérit Hybla, Diane aime Cynthus,
 Vénus quitte les Cieux pour les bois d'Idalie.
 Les Déeses, les Dieux dégoûtés d'Ambroisie,
 Aux vallons de Tempé sont par fois descendus.
 Si les bois de Windsor plaisent à ma Bergère,
 Tempé, Cynthus, Hybla, l'Olympe avec sa Cour,
 A ces lieux enchantés n'ont rien que je préfère.
 Windsor est pour mon cœur le Temple de l'Amour.

L Y C I D A S.

Qu'un léger souci vienne affecter ma Glycère.
 Le Ciel enveloppé soudain se fond en eaux ;

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

Un noir voile s'étend sur la nature entière ,
L'oiseau morne & caché se tait sous les rameaux.
Les languissantes fleurs resserrent leur calice.
Mais Glycère sourit ; l'éclat revient aux fleurs ,
D'un plus brillant azur l'horison se tapisse ,
Et les joyeux oiseaux recommencent leurs chœurs.

D O P H N I S.

Du Printems l'Univers éprouve l'influence ;
Les grottes dans leur sein nourrissent la fraîcheur.
Du Soleil en tout lieu l'agissante puissance ,
Féconde nos guérêts par sa douce chaleur.
Quand Sylvie a souri, la Campagne surprise
D'un éclat tout nouveau voit resplendir ses biens.
La nature vaincue en vains efforts s'épuise ,
Les charmes de Sylvie effacent tous les siens.

L Y C I D A S.

Je cherche au Printems les Campagnes ;
Les plaines , le matin ; sur le midi , les bois.
J'aime en Automne les montagnes.
La saison , le jour , l'heure , ainsi changeant mon
choix.
Mais par-tout & toujours Glycère
Fixe les vœux constans. Quand elle disparaît ,

Je n'aime plus rien sur la terre ,
Les bois, la plaine, tout m'attriste & me déplaît.

D A P H N I S.

Sylvie a la fraîcheur de Flore ;
De l'Été, de l'Automne , elle assemble les traits.
Son teint plus vermeil que l'aurore ,
A l'éclat du midi, du matin les attrait.
Quand elle quitte ces rivages ,
Le Printems à mes yeux perd tous ses agrémens :
Mais revient-elle à nos bocages ,
Toute l'année alors est pour moi le Printems.

L Y C I D A S.

Je ne te fais , Berger , qu'une demande ; écoute :
Si tu peux m'expliquer dans quels lieux révéés ,
Quel arbre * dans son sein porte des Rois sacrés ,
Sylvie & toi serez vainqueurs sans aucun doute.

* Allusion au chêne dans lequel se cacha Charles II,
après la Bataille de Worchester.

D A P H N I S.

Et moi, Berger, j'attache un plus glorieux prix
 Au mot de mon énigme : il tient à ta réponse ;
 Dis où naît le chardon * qui le dispute aux lys ;
 Ma Sylvie elle-même est à toi, j'y renonce.

D A M O N.

Allons, c'en est assez, terminez vos combats,
 Vous avez tous les deux mêmes droits à la gloire.
 À Daphnis est l'Agneau, la Coupe à Lycidas.
 Je vous donne à chacun le prix de la victoire.
 Qu'il est beau votre sort, couple heureux de Ber-
 gers !

Vous aimez, vous chantez sur vos pipeaux légers,
 Les graces, les appas des Nymphes les plus belles,
 Dignes de votre encens comme de votre amour.
 Quel est votre bonheur, Nymphes, à votre tour,
 Vous que chantent si bien des Bergers si fidèles ?
 Levons-nous maintenant, courons sous ces or-
 meaux

* Allusion à l'Ordre du Chardon ou de la Rue, autrement dit de S. André, institué par Achaisus, Roi d'Ecosse, qui vivoit du tems de Charlemagne.

D É C E M B R E. 1777. 55

Ou sous le chèvrefeuille, ombrageant ces ber-
ceaux ;

De la pluie au Printems, par le Sud amenée,
Nous serons à couvert sous l'épaisse ramée.

Entourés du parfum des roses, des lilas,
Nous prenions sur l'herbette un champêtre
repas.

Fuyons ; déjà je vois que les troupeaux timides,
Pour se mettre à l'abri des pleiades humides,
Se rassemblent, & vont, au sortir des vallons,
Se tapir sous le toit des plus prochains buissons.

Par le même.

I M P R O M P T U

*A Mlle * * *, qui m'accusoit d'un vol.*

SI je suis criminel, mon crime est votre ouvrage ;
De vos leçons j'étois épris ;
Vos yeux impunément ont fait tant de ravage,
Que j'ai cru le larcin permis.

Par M. Pasqueau d'Auxerre.



C iv

N. B. Plusieurs Gens de Lettres distingués, ont promis, pour l'année prochaine, de nous ouvrir leurs Porte-feuilles, & d'enrichir ce Journal de morceaux agréables. M. d'Arnaud veut bien commencer à leur en donner l'exemple, & doit le continuer.

S T R A D E L L A.

A N E C D O T E.

STRADILLA, célèbre Musicien, né à Venise, vers le milieu du dernier siècle, joignoit à son talent distingué pour la composition, une voix enchanteresse. Il faisoit les délices de sa Patrie; les meilleures Maisons se disputoient l'avantage de le donner pour Maître à leurs enfans. Une jeune personne nommée Hortensia, d'une ancienne Famille de Rome, étoit l'Élève de Stradella qui profitoit le mieux de ses leçons. Il est vrai que la nature avoit devancé l'habile Musicien : outre d'heureuses dis-

D É C E M B R E. 1777. 57
positions pour le chant , elle avoit
prodigué à Hortensia ses bienfaits ;
sa beauté seule eût suffi pour lui attirer
tous les hommages. Un noble Vénitien
en étoit devenu éperduement amoureux :
il alloit lui offrir sa main & une fortune
éclatante. Le * père d'Hortensia , que
nous appellerons Montéio , avoit reçu
avidement les propositions de ce ma-
riage. Peu riche , il envisageoit dans
cette union une source de bonheur pour
sa fille ; car les parens s'abusent pres-
que toujours au point d'imaginer qu'il
n'y a que le rang & l'opulence qui puis-
sent rendre heureux. Hortensia étoit
bien éloignée de penser comme son
père : le noble Vénitien , pour être
Sénateur , n'en étoit pas plus aimable
aux regards de la fille de Montéio , soit
qu'il manquât de ces agrémens qui ,
dans l'art de plaire , sont les premiers
titres , ou soit qu'elle eût le cœur pré-
venu ; ce qu'on peut conjecturer d'après
la suite de l'Histoire *.

* Cette Anecdote est tirée de l'*Histoire Générale de la Science & de la Pratique de la Musique*, par Sir JOHN HAWKINS , 5 vol. in-4°. A Londres , 1776 , &c.

58 MERCURE DE FRANCE.

Stradella savoit plus qu'enseigner la Musique : il inspiroit le sentiment que son chant exprimoit si bien. L'homme de génie a un charme qui n'est point donné aux autres hommes : il excite ce puissant intérêt, la flamme des passions; & il n'a pas besoin de gradations pour établir son empire. Hortensia l'avoit ressenti, cet ascendant impérieux; mais que les transports de l'Écolière étoient au-dessous de ceux qui agitoient le Maître! Il n'avoit pu voir d'un œil indifférent la fille de Montéio. Il s'étoit efforcé d'étouffer un penchant qui lui paroissoit indiscret : la raison lui parloit hautement contre cette passion naissante; mais l'amour n'est pas seulement aveugle, il est sourd; & Stradella étoit venu à n'entendre que ce qui flattoit une ardeur aussi insensée que téméraire. Comment en effet un Musicien pouvoit-il espérer de plaire à une jeune personne de qualité, nommée déjà l'épouse d'un Sénateur? Stradella n'envisageoit point ces obstacles; il est enfin déterminé à faire sa déclaration à la belle Hortensia, dût-il être puni de sa hardiesse. Approchoit-il son Écolière, le Maître perdoit toute son audace; il n'avoit plus la force

d'exécuter son projet : il étoit timide , parce qu'il aimoit. Hortensia, de son côté , n'éprouvoit point un moindre embarras. Ce trouble augmentoit de jour en jour. Chaque fois qu'elle se trouvoit avec Stradella, sa voix devenoit plus incertaine, plus tremblante. Lui touchoir-il la main, un frisson subit se répandoit dans ses veines. Venoient-ils à se regarder, leurs regards mouroient l'un sur l'autre. Hortensia retenoit aisément tout ce que Stradella lui apprenoit ; & il est assez inutile d'observer qu'elle préféroit ses airs à tous ceux des autres Compositeurs.

Le hasard veut qu'un jour aucun témoin n'assiste à la leçon. Hortensia ne s'étoit jamais montrée plus séduisante ; ses graces, si l'on peut le dire, lui appartenoient davantage : elle étoit dans ce simple déshabillé du matin, qui n'admet que peu de parure, & elle respiroit encore cette douce langueur du sommeil, qui prête tant de charmes à la beauté. C'étoit dans la saison du Printems, époque de la nature où tout s'embellit autour de nous, & nous porte à aimer & à le dire. Stradella faisoit répéter à son Écolière un de ses airs qui commençoit par ces mots *io amo* ; & tandis qu'il chantoit,

C vj

ses yeux s'attachoient sur ceux d'Hortensia. L'un & l'autre se déconcertent ; ils ne bégaiant qu'à peine *io amo, io amo*, qu'ils redisent plusieurs fois, & d'une voix toujours plus éteinte. Stradella tombe aux pieds de la jeune personne :
 = J'aime, oui, j'aime, je brûle, je meurs d'amour, tout son feu me dévore.
 = Et quel en est l'objet ? = C'est vous, divine Hortensia, c'est vous que j'idolâtre, que j'adorerai jusqu'au dernier soupir. Cette passion qui a tant d'empire sur mon cœur, ne finira qu'avec ma vie. Ah ! je la donnerois pour obtenir un seul de vos regards. Je fais... que je manque à tout, que mon égarement est au comble, qu'il est criminel ; mais je n'ai pu résister... Du moins, laissez-moi expirer à vos genoux.

Hortensia étoit demeurée interdite ; elle veut répondre : sa voix meurt sur ses lèvres. Stradella avoit osé prendre une de ses mains qu'il couvroit de ses baisers & de ses larmes : elle ne peut que dire : Stradella... Stradella, nous sommes bien malheureux ! Enfin, les deux Amans s'avouent la naissance, les progrès, tous les détails d'une ardeur réciproque. C'est dans ces momens délicieux où deux cœurs, pour la première

fois, se confient mutuellement tout ce qu'ils ressentent, s'épanchent l'un dans l'autre ; c'est dans ces momens qu'on s'enivre à longs traits du filtre enchanteur de l'amour. Pourquoi faut-il que les premiers beaux jours d'une passion s'envolent si rapidement ? L'ingénuité & l'innocence feroient-elles les plus doux des plaisirs ?

Stradella & son Amante étoient dans ce ravissement inexprimable qui ne permet que de se livrer au charme qui nous a séduir ; c'est alors que deux Amans n'envisagent qu'eux seuls dans la nature entière ; c'est pour eux que le Soleil se lève, qu'il colore l'horison de ses feux, qu'il se couche dans des flots d'or, d'azur & de pourpre ; c'est pour eux que les fleurs entr'ouvrent leurs calices, qu'il s'en exhale des parfums ; c'est pour les Amans que les oiseaux chantent & s'élèvent dans les airs, que toute la terre est un jardin de délices : ils sont les deux Mortels pour qui tous ces présens de l'Être Suprême ont été formés. Stradella & Hortensia n'entendoient point gronder l'orage qui les menaçoit. Il n'existoit plus pour eux de passé ni d'avenir ; ils se plongeient dans l'ivresse

du présent ; & ils ne s'appercevoient pas que ce présent alloit bien-tôt leur échapper.

Il n'a fui que trop rapidement. Les noces d'Hortensia & du Sénateur se préparent ; le jour même est fixé. C'est alors que ce Ciel si serein s'est couvert de nuages affreux , & que le prestige de l'enchantement s'est dissipé : le Maître & l'Écolière sont frappés du malheur où chaque instant les précipite. Ils le contemplent tout entier : ils se voyent sur le point d'être séparés pour jamais l'un de l'autre. Peut-être même leur sera-t-il refusé jusqu'à la foible consolation de se voir. Quelle image absorboit tous les sens de Stradella ! Hortensia , cette Hortensia qu'il aimoit avec fureur , soumise aux loix d'un époux , dans ses bras !... A ce tableau , le Musicien tomboit dans le délire du désespoir. La fille de Montéïo versoit des larmes , accusoit le Ciel & sa destinée , s'abandonnoit à la plus vive douleur. Cependant le terme fatal approchoit. On est enfin arrivé à la veille de ce jour horrible , où Hortensia doit former cet engagement qui plongera les deux Amans au tombeau.

D É C E M B R E. 1777. 63

La fille de Montéio, accablée de sa situation, alloit se mettre au lit : un homme sort de son cabinet ; elle est saisie d'effroi ; elle reconnoît Stradella :
= Vous ! à cette heure ! dans ce lieu !
= Oui, j'ai su tromper tout ce qui vous environne, & m'introduire jusques dans votre appartement. Vous n'ignorez pas que le tems presse, que chaque heure vous avertit de vous préparer à marcher à l'Autel. Hortensia, plus de délai ; c'est demain que ma mort est résolue... Hortensia, m'aimez-vous ? = Si je vous aime ! est-ce à vous d'en douter ?
= Vous m'aimez, adorable Maîtresse de mon cœur, vous m'aimez ! Eh bien ! il faut me le prouver à l'instant. = Parlez, Stradella, parlez ; qu'exigez-vous ? Que voulez-vous ? Tous les sacrifices, demandez-les. = Je n'ose en solliciter qu'un seul. Vous dites que vous m'aimez, & pensez-vous qu'un autre va posséder tous vos charmes, vous pressera contre son sein ?... Hortensia, quelle image infernale ! Il s'agit donc de vous dérober à la criminelle audace de ce ravisseur, de ne vivre que pour l'Amant le plus enflammé : eh ! qui sait aimer, brûler, mourir de sa tendresse comme Stradella ?

64 MERCURE DE FRANCE.

Daignez me suivre... = Stradella , me conseiller la fuite , mon déshonneur!...

= Il n'est pas d'autre moyen de rassurer l'amour ; & que vous importe le monde entier , son opinion , la renommée ? L'amour doit vous suffire. Ah ! si j'étois à votre place , balancerois - je un seul instant ? J'irois au bout de la terre m'enfevelir avec tout ce que j'aime ; je ne vivrois que pour lui seul : je ne serois rempli que de lui seul ; il auroit toute mon ame ; j'expirerois à ses pieds....

= Décidez donc de mon sort , cher Amant ; conduisez-moi dans les déserts les plus reculés ; je vous immole ma patrie , ma famille , ma réputation , tout.

Stradella transporté , court s'occuper des préparatifs d'une fuite qu'il avoit déjà prévue , revole auprès de sa Maîtresse , & se hâte de quitter avec elle le territoire de la République.

Le bruit de cet enlèvement est répandu. Montéio aimoit encore plus sa vanité que sa fille : il se voit privé d'un mariage qui flattoit à la fois & son avare & son ambition ; mais sa fureur ne peut se comparer à celle du noble Vénitien. Il accourt chez le père d'Hor-

D É C E M B R E. 1777. 65
tenfia , s'abandonne à l'excès de l'em-
portement , ne fait dans quel sein il
plongera un poignard dont il s'étoit
armé : c'est l'amour livré à tous les accès
de sa rage.

Les deux Amans sauvés à Rome, se
disoient mariés; &, se reposant sur une
crédulité hors de tout soupçon, ils
cédoient sans crainte & sans ré-
serve au délire de leur égarement;
chaque jour ajoutoit à leur ivresse & à
leur sécurité : ils avoient oublié leur
patrie, leurs amis, leurs parens; l'Uni-
vers entier s'étoit perdu à leurs regards.
L'amour est une passion qui s'immole
toutes les autres; & de tous les fanatis-
mes, c'est peut-être le plus aveugle &
le plus impérieux.

La vengeance s'endort moins que
l'amour. Le Sénateur ne vouloit pas se
borner à de simples témoignages de fu-
reur & de désespoir; il rouloit dans sa
tête quelque projet qui le vengeât des
deux Amans. Il a recours à un couple
d'hommes voués; en quelque sorte, au
crime, & dont il achète la scélératesse :
— Mes amis, j'augmenterai la récom-
pense que je viens de vous donner :
voici à quel prix vous la mériterez. Stra-

66 MERCURE DE FRANCE.

della est à Rome ; il doit faire exécuter dans l'Eglise de S. Jean de Latran , un de ses *Oratorio* ; le jour est fixé. Rendez-vous en cette Ville ce jour même ; & lorsque ce monstre sortira de l'Eglise , ne le laissez pas aller plus loin : qu'il soit déchiré , qu'il expire sous vos coups réunis ! Sur-tout , prenez bien garde de le manquer , & ne revenez que lorsque vous serez certains qu'il ne restera à Rome que son cadavre , son cadavre , je vous l'ai dit , percé de mille coups. Ces misérables promirent de remplir fidèlement tout ce que le Sénateur leur prescrivait , & se mirent en chemin pour arriver à Rome au jour marqué.

Stradella, accompagné de sa Maîtresse, le seul objet qui lui fit aimer la gloire , exécutoit , comme on l'avoit annoncé , son *Oratorio* dans l'Eglise que nous venons de nommer ; il remportoit tous les genres de triomphe : il associoit à la plus riche composition , cette voix brillante dont Venise encore sembloit avoir retenu les sons enchanteurs : il paroissoit renvoyer à son Amante , tous les applaudissemens dont on l'accabloit : on s'apercevoit aisément que c'étoit ceux d'Hortensia qu'il cherchoit à mériter ,

& qui l'enflammoient. La voûte retentissoit des battemens de mains ; un enthousiasme général s'étoit répandu. C'est précisément au milieu de cette acclamation universelle qu'entrent les deux assassins gagés par le Sénateur, & bien déterminés à lui obéir. Le vois-tu bien, dit l'un d'eux ? Tu le reconnoîtras ? Crains qu'il ne nous échappe ; il faut lui porter nos poignards dans le cœur ; c'est le moyen de frapper sûrement. N'appréhende pas, répondoit l'autre ; je te donne ma parole que je te préviendrai. Cependant Stradella déployoit le charme de sa voix ; l'Assemblée n'osoit respirer à peine ; l'ame suivoit tous les accens du Musicien. Les deux scélérats (tant le talent a d'empire !) ne peuvent se refuser au plaisir de l'écouter ; ils deviennent rêveurs : il se regardent ; ils semblent vouloir se cacher ce qu'ils éprouvent : ils rompent enfin le silence : = Cet homme-là produit-il sur toi l'effet que je ressens?... Je ne me suis jamais trouvé dans cette situation. = Et moi... je ne me reconnois plus, . . . j'ai une foiblesse de cœur... Je crois, ma foi, que je le manquerois. = Tu le manquerois!...

68 MERCURE DE FRANCE.

Mon ami, il faut tâcher de reprendre courage. Tout cela ne vaut pas deux cens ducats qu'on nous a promis à notre retour. Stradella continuoit de tenir l'Assemblée dans le ravissement. Hortensia elle-même applaudissoit ; & les deux assassins paroissoient de moment en moment plus accablés , si l'on peut le dire , sous la puissante magie du Musicien.

Il sortoit de l'Eglise , & traversoit un détour peu éclairé. Un de ces scélérats court à lui ; & , jetant à ses pieds son poignard , suivi de son complice , auquel la même action échappe , il s'écrie : Stradella , tu l'emportes ! Mon camarade & moi nous étions venus exprès ici pour te percer le cœur , nous l'avions promis ; nous n'avons pu nous résoudre à ce meurtre. Les charmes de ta voix nous ont changés en tes admirateurs ; nous faisons plus que de t'épargner , nous te conseillons de quitter Rome , & de te dérober au ressentiment d'un homme qui ne respire que ta perte.

Ils n'avoient pas prononcé ces derniers mots , qu'ils étoient disparus. Hortensia , ainsi que le Musicien , étoient demeurés immobiles. Revenus de leur étonne-

D É C E M B R E. 1777. 69
ment, l'un & l'autre frémissent du danger qu'ils ont couru. Hortensia trembloit pour son Amant, & celui-ci ne craignoit que pour sa Maîtresse.

Ils profitent du conseil des deux Emissaires du Sénateur, se réfugient à Turin, vont se jeter aux pieds de la Duchesse de Savoie, & lui racontent ingénument le péril où est exposée leur vie, & la cause qui l'a suscitée. La vérité a un caractère intéressant. La Duchesse est touchée de ce récit sincère. Le cœur d'une femme est rarement fermé à l'indulgence, quand la sensibilité est la source des erreurs dont on lui fait l'aveu. Les deux Amans réussirent à trouver grace aux yeux de la Princesse. D'abord, pour les soustraire à l'activité de la vengeance Italienne, elle plaça Hortensia dans un Couvent, & donna un logement, dans son Palais, à Stradella, avec le titre de son premier Musicien.

Le peu de succès d'un complot si bien médité, n'avoit pas refroidi l'animosité du Sénateur. Il n'existoit que pour saisir l'occasion de frapper les deux victimes qui lui étoient échappées; & il étoit parvenu à communiquer son ressentiment implacable au père d'Hortensia. Ce vieil-

lard dénaturé, avoit fait serment d'être le Bourreau de sa propre fille, si jamais elle tomboit dans ses mains. Il n'écoutoit plus la voix du sang; il ne se laissoit conduire que par le noble Vénitien, dont le tems & l'éloignement ne faisoient qu'enflammer la jalousie & la soif de se venger.

La Duchesse, qui n'avoit nulle idée des transports de l'amour outragé, croyoit qu'il devoit être un terme à cette persécution si ardente. Elle imagina donc qu'elle pouvoit goûter, sans crainte, le plaisir de faire deux heureux. Elle maria le Musicien & sa Maîtresse, qui ne savoient comment témoigner leur reconnaissance à leur Bienfaitrice. Ils étoient à ses genoux, les arrosoient de larmes. Mes amis, leur dit la Duchesse, en les relevant, vous avez commis de très-grandes fautes; mais il ne faut plus parler que du pardon & du bonheur qui vous attendent; je me flatte que Montéio & le Sénateur se laisseront fléchir : j'emploierai mon crédit pour opérer cette conciliation trop différée.

Quelque fût le rang où étoit élevée la Princesse, elle ne put obtenir aucune réponse aux sollicitations qu'on fit en son nom. Cependant Stradella & Hortensia, à

l'abri de son Trône, s'abandonnoient à une douce sécurité. Combien de fois ils se redisoient : que pourrions-nous envier dans l'Univers ? Nous nous aimons, nous nous aimerons toujours ; sous les glaces de l'âge, nos cœurs conserveront le feu de l'amour. Puisse-nous ne pas survivre l'un à l'autre, expirer ensemble, & avoir le même tombeau ! Nos cendres, il n'en faut point douter, chercheraient encore à se réunir.

Il est donc décidé que l'homme, dans la plénitude du bonheur, ouvre son cœur à l'inquiétude de nouveaux desirs. Les deux époux, comblés des bontés d'une Souveraine, le modèle de la bienfaisance, caressés, fêtés de toute sa Cour, demandent la permission d'aller, pour quelques jours, visiter le Port de Gênes. La Duchesse, qui se piquoit de ne leur rien refuser, leur accorde, non sans quelque regret, cette permission ardemment sollicitée : elle leur fait donner la parole qu'ils reviendront bien-tôt ; leur prodigue encore de nouvelles marques de sa libéralité, & les voit avec peine s'éloigner de Turin.

Ils sont arrivés à Gênes. Je ne sais, dit Hortensia à son mari, je me sens atteinte d'une secrète langueur, dont

j'ignore la cause. Qu'aurois-je pourtant à craindre ? La Duchesse nous protège , & tu m'aimes. Il est bien singulier , repart Stradella , que j'éprouve la même mélancolie... Hortensia , lève les yeux sur ton Epoux , sur ton Amant , & tous ces nuages se dissiperont.

Ils étoient couchés , & commençoient à se livrer au sommeil : ils en sont retirés par le bruit que formoient plusieurs personnes qui avoient déjà gagné leur antichambre : ils sont saisis de frayeur , une foible lampe les éclairait. Quel spectacle les frappe ! Quatre hommes armés de poignards étincelans. Hortensia s'écrie : mon père , c'est vous ! Ah ! mon père , épargnez Stradella , & donnez - moi la mort. C'est en vain que tu réclames pitié pour lui , répond Montécio , c'est son cœur que je vais percer. Le Sénateur étoit au nombre des meurtriers : ils se jettent tous deux sur le Musicien , qui s'efforçoit de se défendre , ou plutôt de sauver sa femme , qu'il couvroit de tout son corps. Cet infortuné est immolé sous mille coups , par ces deux barbares ; & le Sénateur , tout souillé de son sang , égorge Hortensia , qui , en expirant , nommoit encore son père & son mari.

Par M. d'Arnaud.

V E R S

AIR.

Legerement sans vitesse.

Decembre
1777.



majeur. Cru = el en =



= fant, perfide a = mour, c'est



trop lan:guir dans l'escla:



: va.....ge; au près d'une

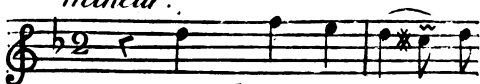


amante volage c'est trop de

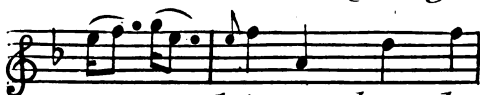


sou:pi:rer un jour.

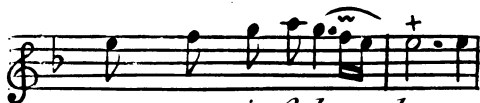
mineur.



Quand on s'enga: :ge



sous ta loi, on bru:-le



pour une infide....le; et



ton ou:vrage est d'un coup



d'ai....le, en un mo:-ment



de':ruit par & toi.



V E R S

*A M. le Marquis DE VILLETTE, sur son
Mariage avec Mlle DE VARICOUR,
au Château de Ferney.*

FLEUVE heureux du Léthé, j'allais passer ton
onde

Dont j'ai vu si souvent les bords ;

Laisse de ma souffrance, & du jour & du monde ,

Je descendais en paix dans l'empire des Morts ;

Lorsque Tibulle & Délie ,

Avec l'Hymen & l'Amour ,

Ont embelli mon séjour ,

Et m'ont fait aimer la vie.

Les glaces de mon cœur ont senti leurs feux ;

La Parque a renoué ma trame désunie ;

Leur bonheur me rend heureux.

Enfin , vous renoncez , mon aimable Tibulle ,

A ce fracas de Rome , au luxe , aux vanités ,

A tous ces faux plaisirs célébrés par Catulle ;

Et vous osez dans ma Cellule

D

74 MERCURE DE FRANCE.

Gôûter de pures Voluptés !
Des petits Maîtres emportés ,
Gens sans pudeur & sans scrupule ,
Dans leurs indécentes gaietés ,
Voudront tourner en ridicule
La réforme où vous vous jetez.
Sans doute ils vous diront que Vénus la friponne ,
La Vénus des soupers , la Vénus d'un moment ,
La Vénus qui n'aime personne ,
Qui séduit tant de monde & qui n'a point d'Amant ,
Vaut mieux que la Vénus & rendre & raisonnable .
Que tout homme de bien doit servir constam-
ment.

Ne croyez pas imprudemment
Cette doctrine abominable.
Aimez toujours Délie ; heureux entre ses bras ,
Osez chanter sur votre lyre
Ses vertus comme ses appas ;
Du véritable amour établissez l'empire ,
Les beaux esprits Romains ne le connaissent pas.

Par M. de Voltaire.



ÉPIQUE À BELLE ET BONNE.

BELLE & BONNE, c'est votre nom :
C'est le nom que vous donne un Sage ;
Il peint vos traits , votre raison ,
Votre cœur & votre visage.

Vous tenez par un nœud plus saint
À l'Apollon qui vous baptise.
Quand , victime offerte & soumise,
Votre front allait être ceint
Du triste bandeau d'Héloïse ;
Quand la grille du repentir
Allait vous ravir à ce monde ;
Quand vous alliez vous engloutir
Au fond d'une prison profonde ;
C'est lui qui , voyant vos appas ,
Votre douceur , votre jeune âge ,
Ferma l'abyssine sous vos pas ;
Et pour vous sauver du naufrage ,
C'est lui qui vous rendit les bras.

Den... fit plus encor peut-être ;
Son esprit juste , aimable & doux ,

Dij

Vous apprit sans peine à connaître
Le monde & vos devoirs & vous,

Dans cette agréable retraite
Où vous coulez vos heureux jours,
On voyait que vous étiez faite
Pour vous conduire dans les Cours,
Pour briller avec modestie,
Sans prétentions, sans détours,
Sans vanité, sans jalousie.

Mais il vaudrait encor bien mieux
Qu'un mortel comme vous sincère,
Charmé de votre caractère,
Tout autant que de vos beaux yeux,
Sût vous chérir & sût vous plaire;
Et qu'un respectable lien
Que les Cours ne respectent guère,
Fît votre bonheur & le sien.

Par M. le Marquis de Villette.



A M. le Marquis DE VILLEVIEILLE.

T O N esprit fin, ta modestie,
 Ton urbanité, ta candeur,
 Et ta charmante bonhomie,
 Avaient la moitié de mon cœur :
 Aujourd'hui c'est à ma Délic
 Que je donne l'autre moitié ;
 Et je m'en vais passer ma vie
 Entre l'Amour & l'Amitié.

Par le même.

*Explication des Enigmes & Logogryphes
 du volume de Novembre.*

LE mot de la première Énigme est *Nœud* ; celui de la seconde est *Fusil* ou *Pistolet* ; celui de la troisième est *Fusée volante*. Le mot du premier Logogryphe est *Orage*, où se trouvent *or*, *âge*, *o*, *rage* ; celui du second est la *Bise*, où l'on trouve *bis*, *si*, *hei* ; & celui du troisième est *Marbre*, où se trouvent *arbre*, *armé*, *rame*, *ame*.

Diiij

É N I G M E.

C'EST moi qui règle tout, en tout tems, en tout lieu,

Et je suis en cela la volonté de Dieu.

Je donne la mort & la vie ;

C'est assurément sans envie

Que chacun me fait son adieu.

On me compte souvent ; & dans plus d'un Grimoire,

Un curieux s'en va rechercher mon histoire

Pour savoir combien il me doit,

Et si j'aurai bien-rôt le droit

De le mettre en le cas qu'on en fasse mémoire.

On ne se lasse point de vivre sous mes loix ;

Et tous ont le desir, s'ils en avoient le choix,

De me rendre gloire immortelle ;

Mais mon culte est borné jusqu'à certains momens :

C'est-là que finir mon encens,

Car en aucun climat je ne suis éternelle.

Par M. Tessier, Curé de S. Gaud.



A U T R E.

LES Favoris de Flore, & les enfans de Mars,
De mes attraitz empruntent leur parure :
L'Art me produit , ainsi que la Nature,
Dans les combats , au milieu des hasards,
Je reçois le trépas , mais aussi je le donne.
Ma mort n'est pas toujours dans les champs de
Bellone.

Aux yeux d'une Bergère , étalant mes couleurs ,
Son sein est mon tombeau : tel est le sort des
fleurs.

Une Ville en Espagne, un petit Bourg en
France,
Portent mon nom... Taisons-nous, par prudence.

Par M. B. de N.

A U T R E.

TRÈS-UTILE au commerce, on me trouve au
marché;

Souvent dans le Palais on me comble d'affaires ;

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

Mais cent fois plus exact que bien des Secrétaires,
Je ne dérange rien de ce qu'on m'a confié.
Plus riche encor ailleurs, en suis-je plus heureux ?
Vous allez en juger, voici comme on me traite :
Dès qu'on m'a tout ôté, sans scrupule on me jette,
Et je deviens ce que je peux.
Chez nos Dames, c'est autre chose,
J'y suis puce ou couleur de rose,
Pomponné, parfumé d'une agréable odeur :
Ce n'est pas tout, mon cher Lecteur ;
On dit, n'est-ce point calomnie ?
Que jadis on m'a vu faire noyer les gens :
Ah ! grace à notre siècle ! ils ne sont plus ces tems,
Et maintenant je fais rire à la Comédie.

Par M. Hubert.

LOGOGYPHE.

A ssis dessus ma queue, on peut manger ma tête,
Car le siège n'est rien par rapport au fricot ;
Plus d'un homme, sans être sot,
Sur un siège pareil fit un repas honnête.
Ma queue est sous l'épi, ma tête est dans un veau ;
Je suis Ville en Savoie, où faisoit maint cadeau,
Certain Duc dont la bonne chère

Laiſſa les dignités pour mieux ſe ſatisfaire.
 Je ne renferme pas bien des objets divers.
 On trouve en moi l'eſſort des Habitans des airs ;
 Une herbe d'odeur forte, & dont parle Virgile ,
 Mêlant au Serpolet ſon alliage utile.
 Voilà , mon cher Lecteur , mon être à découvert,
 Plus d'une fois par an ſans doute qu'il te ſert.

Par M. Teſſier , Curé de S. Gaud.

A U T R E.

JE ne ſuis point, Lecteur, un être fantaſtique,
 On me vend à Paris dans plus d'une Boutique ;
 Mais d'une autre façon je pourrois vous bleſſer,
 Vous donner de l'humeur , même vous offenſer.
 J'aime le mouvement , il en faut pour me faire ;
 Je ſurprends quelquefois : auſſi-tôt qu'on me ſent,
 On crie , on ſe trémouſſe, on tourne le derrière,
 Et , ſ'il eſt poſſible, on me rend.
 Me tenez-vous, Lecteur , pas encore peut-être ;
 Dans ce cas , ſervez-vous de la combinaison ;
 Avec les douze pieds qui compoſent mon nom ,
 Une foule d'objets ſous vos yeux vont paroître.
 Un Pape vient ſ'offrir , ce fut lui qui ſauva
 Et Rome & les Romains des fureurs d'Attila ;

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

Un Saint Evangéliste , un fameux Patriarche
Dont le trépas est incertain.

Un autre très-connu pour avoir bâti l'Arche ,
Planté la Vigne & bu du Vin ;

Un ouvrage de fer qui souvent sert de porte ;
Un grain dont on peut faire une boisson très-forte ;
L'utile production d'un insecte volant ;

Un Prophète , un Oiseau , un Arbruste rampant ;
Un Port au Royaume d'Espagne ;

Ce qui compose un jeu commun à la Campagne :
Catinat dans son camp s'en amusoit dit-on ;

Sur les bords de la mer ce qu'on trouve à foison ;
Une Isle dans le Nord , un Canton de la Suisse ;

Un Signe dans le Ciel voisin de l'Ecrevisse ;
Un titre que César vouloit ,

Mais auquel Brutus s'opposoit ;

Le premier Duc de Normandie ;

Des deux Corneille la Patrie ;

Ce que doit savoir un Acteur ;

Une vive & forte couleur ;

La fille de Cadmus ; la Muse de l'Histoire ;

Ce que le Grand Henri combattit avec gloire.

Par M. Hubert.



A U T R E .

CHERCHE , Lecteur , un lieu délicieux ,
 Séjour du bonheur véritable ,
 Où les plaisirs sont purs , la joie inaltérable ,
 Où l'ame , enfin , jouit d'un calme précieux .
 Tu vas y découvrir sans peine ,
 Un animal chanté par la Fontaine ;
 Ce qui doit attrister de Bacchus les suppôts ;
 Un lieu de toutes parts assiégé par les flots ;
 Un article , un pronom ; plus , une particule ;
 Un des mots que le Christ , attaché sur la croix ,
 Prononça tristement d'une mourante voix .
 Ce mor parut aux Juifs du dernier ridicule .
 Pour terminer enfin mes qualités ,
 Lecteur , je t'offre une forme dernière ;
 Dans un miroir consulte ta paupière ,
 Tu vas la voir à ses extrémités .

Par M. Bouvet , à Gisors.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Quinti Horatii Flacci Carmina , cum Annotationibus Gallicis Lud. Poinfinet de Sivry, Regiæ Lotharingorum Academia Socii. 2 vol. in-8°. Parisiis , e Typographiâ Franc. Amb. Didot , sumptibus Jacobi Lacombe , viâ de Tournon. 1777.

CETTE nouvelle édition d'Horace doit être précieuse, à bien des égards, à tous les Amateurs de l'illustre Poëte Latin. Indépendamment de l'élégance & de la netteté de l'exécution typographique, le texte y est imprimé dans la plus grande pureté & sans qu'il s'y soit glissé une seule faute d'impression. Mais ce qui la rend sur-tout recommandable, ce sont les savantes notes de M. Poinfinet de Sivry, notes remplies d'observations de la dernière importance, qui toutes avoient échappé à la foule des nombreux Commentateurs d'Horace, & sans lesquelles, cependant, il étoit absolument

D É C E M B R E. 1777 85

impossible de parvenir à une parfaite intelligence des Ouvrages de ce Poète , principalement des Odes. Nous allons faire connoître les principaux objets sur lesquels portent ces observations , d'après le Savant Editeur lui-même , qui les détaille dans un discours préliminaire plein de goût & d'érudition.

» On pourroit former , dit M. de
» Sivry , une nombreuse Bibliothèque
» des Ouvrages plus ou moins célèbres
» dont ceux d'Horace ont été l'objet ou
» l'occasion. Mais on s'abuseroit étrangement , si l'on s'imaginait qu'il ne
» reste plus rien à écrire d'important sur
» ce Poète. On se convaincra même
» que c'est précisément le plus essentiel
» qu'on avoit omis , lorsqu'on aura
» reconnu , par nos remarques , que
» cette foule innombrable de Commentateurs avoit laissé sans solution la
» plupart des contradictions apparentes
» qui se trouvent dans Horace ; s'étoient
» transmis l'un à l'autre , & comme de
» main en main , des erreurs manifestes ,
» & avoient perpétué , par une sorte de
» tradition héréditaire , un grand nombre
» d'interprétations visiblement abusives ,
» dont l'effet nécessaire étoit de nous

86 MERCURE DE FRANCE.

» donner une très-fausse idée de ce
» Poëte , & de nous exposer à des
» contre-sens inévitables à chaque page
» de ses écrits ».

» C'est , par exemple , un préjugé
» des plus injustes , & cependant des
» plus accrédités , qu'Horace étoit un
» libertin effréné , abandonné avec une
» sorte de fureur à tous les plaisirs ,
» même à ceux que la nature réprouve ;
» & que si l'on rencontre dans ses écrits
» les maximes les plus sages , les senti-
» mens les plus vertueux , & quelque-
» fois les plus stoïques , c'est qu'il savoit
» se contrefaire au besoin , & , par
» une hypocrisie plus révoltante encore
» que ses vices , couvrir ses débauches
» du manteau respectable de la vertu &
» de la sagesse. J'avoue que j'ai
» long-tems été moi-même dans l'erreur
» que j'entreprends ici de détruire ; & je
» la partagerois encore , si l'application
» réfléchie que j'ai donnée aux Ouvrages
» d'Horace , & la comparaison que j'ai
» faite de ses Poésies avec celles des
» plus beaux Génies de la Grèce , ne
» m'eussent mis à portée d'entrevoir
» d'abord , & de me convaincre ensuite ,
» que l'accusation intentée contre le

D É C E M B R E. 1777. 87

» Prince des Lyriques Latins , n'a pas le
» moindre fondement. J'ai , dis-je, véri-
» fié jusqu'à l'évidence , que toute la
» partie scandaleuse des Poësies d'Horace,
» ne consiste qu'en imitations ou traduc-
» tions latines d'anciennes Poësies Grec-
» ques ».

» Mon premier doute sur le grief
» imputé à Horace, m'est venu de ce que
» deux des Odes les plus remplies
» d'expressions voluptueuses , je veux
» dire la huitième & la treizième du
» premier livre , sont adressées à une
» Courtisane nommée Lydie ; & que
» dans la première des deux il est ques-
» tion d'un personnage vaguement traité
» de Sybarite , à qui Horace reproche
» d'oublier , dans les bras de cette maî-
» tresse , l'exercice de la lutte , celui du
» disque & celui du ceste, tous exercices
» bien plus familiers aux Grecs , comme
» l'on fait , qu'ils ne le furent jamais
» aux Romains , qui empruntèrent des
» Grecs jusqu'au nom même du disque.
» Ainsi tout nous indique ici une tra-
» duction de quelque Ode Grecque du
» Poëte *Alcman* , qui étoit Lydien d'ori-
» gine , & qui , par cette raison , pou-
» voit bien faire l'amour de préférence à

38 MERCURE DE FRANCE.

» quelque Courtisane Lydienne, trans-
 » portée, comme lui, de Sardes à Lacédé-
 » mone, où l'on fait qu'il obtint le droit
 » de bourgeoisie, & où il eut fréquente
 » occasion de connoître les exercices de
 » force & d'adresse, si long-tems en vogue
 » parmi les Spartiates. Dans l'Ode treizième,
 » pareillement adressée à Lydie,
 » ce jeune-homme, favorisé par elle,
 » n'est plus qualifié vaguement de Sybarite,
 » c'est-à-dire, d'efféminé; Horace
 » nous le fait connoître sous son vrai
 » nom, & l'appelle Téléphe. Or Télé-
 » phe, comme on le peut voir chez les
 » Anciens Poëtes, est un nom Mysien;
 » & l'on fait que la Mysie & la Lydie
 » étoient limitrophes. Tout décide donc,
 » comme à l'envi, que ces deux Odes
 » charmantes sont des traductions ou
 » imitations du Poëte Grec Alcman ».

C'est par une multitude de preuves de
 cette nature, que M. Poinfinet de Sivry
 démontre par-tout victorieusement, soit
 dans son discours préliminaire, soit dans
 ses notes, qu'Horace n'a été que le
 traducteur de toutes les poésies lascives
 qu'on lui avoit jusqu'à présent attribuées,
 & dont Alcée, Alcman, Stésikhore,
 Anacréon, & autres Poëtes Lyriques

Grecs , sont les Auteurs originaux. Tantôt il rapporte des fragmens de ces mêmes Poëtes , échappés aux ravages du tems , & les rapproche des passages correspondans des pièces traduites par Horace, qui, très-souvent, se trouve avoir rendu son original presque mot à mot ; tantôt il fait observer le costume de telle ou telle Ode , qui ne peut convenir qu'au tems & aux lieux où vivoit l'Auteur original ; tantôt il fait voir des rapports très-réels entre le Poëte Grec & les Personnages Grecs qui figurent dans la pièce latine. Après avoir solidement établi cette découverte , il en tire les lumières les plus importantes , & s'en sert pour éclaircir, avec autant de clarté que de facilité, beaucoup de contradictions apparentes qui se rencontrent dans Horace , ainsi que pour redresser le vice manifeste & la mauvaise application de plusieurs des titres , quelquefois même pour distinguer de titres , & séparer entre elles deux Odes confondues & rassemblées mal-à-propos en une seule par la négligence des Copistes , ou par la témérité de quelque ancien Scholiaste. Il a fait un nombre considérable de corrections de

90 MERCURE DE FRANCE.

cette dernière espèce ; mais il ne les a jamais hasardées sans les appuyer sur des raisons de la plus grande évidence.

Un genre d'erreurs dans lequel étoient tombés fréquemment tous les Commentateurs ou Interprètes d'Horace , & que le nouvel Editeur s'est attaché partout à rectifier , c'étoit de prendre de simples mots pour des noms propres , & d'ériger par conséquent en Personnages de pures expressions du discours. Ce *Qui-proquo* avoit ordinairement lieu dans les mots tirés du grec. « C'est ainsi , dit » M. de Sivry , qu'au livre premier , » Ode 36 , en commentant ces vers ,

*Neu multi damalis meri ,
Bassum , &c.*

» Ils ont métamorphosé en nom propre
» le mot grec poétiquement latinisé
» *damalis* (*δάμαλις*) qui signifie une génisse,
» *juvenca* , & , métaphoriquement , une
» *jouvencelle* , une jeune fille : mé-
» prise qui leur a fait interpréter très à
» contre-sens tout ce passage. . . . C'est
» ainsi qu'au même livre, Ode neuvième,
» ils ont persisté à faire un nom propre
» réel d'un nom propre factice , je veux

D É C E M B R E. 1777. 91

» dire du nom d'office *thaliarque* ,
» (*Θαλιάρχος*) qui est emprunté du grec ,
» & signifie *inspecteur d'un banquet*. C'est
» ainsi qu'au livre III , Ode 15 , ils ont
» pareillement fait un nom propre du
» mot grec *nothos* , latinisé *nothus* , &
» qui ne signifie autre chose que *bâtard* ,
» dans ces vers ,

Illam cogit amor nothi , &c.

» En conséquence ils l'interprètent :
» *l'amour qu'elle a conçu pour Nothus* ;
» tandis que le sens est : *l'amour qu'elle a*
» *conçu pour un jeune homme d'une nais-*
» *sance illégitime* ; car *nothus* est une
» injure , & n'a jamais été un nom pro-
» pre. C'est encore ainsi que , dans
» ce vers de la seconde satire , L. I.

. . . *Hanc Philo demus ait sibi , &c.*

» tous les Commentateurs , Interprè-
» tes & Editeurs d'Horace , ont joint
» mal-à propos le verbe *demus* au nom
» propre *Philo* , pour en faire un Per-
» sonnage de leur création , qu'ils sup-
» posent s'être appelé *Philodemus* ».
» Mais , de toutes ces méprises , la

92 MERCURE DE FRANCE.

» plus injurieuse pour Horace & pour
 » le bon-sens, c'est celle que les Com-
 » mentateurs ont faite dans l'Epode
 » onzième : ils personnalifient le mot
 » grec *παιδοι* (qu'Horace a latinisé *petti*,
 » & qui est synonyme de *latrunculi*,
 » c'est-à-dire d'échecs, (ou jeu des
 » échecs), pour en faire le vocatif du
 » prétendu nom propre *Pettius*.
 » Encore si cette bévue étoit isolée, &
 » sans autre conséquence ! mais, indé-
 » pendamment du préjugé fâcheux &
 » injuste qu'elle laissoit subsister sur
 » Horace, en aidant à le faire présumer
 » l'Auteur & non le Traducteur de l'Ode
 » en question, elle nous forçoit encore
 » à supposer que le Poète commençoit
 » cette Ode par une monstrueuse absurdité ;
 » car il s'ensuivroit que, dans cette
 » pièce, qui n'est pas des plus courtes,
 » il auroit débuté par annoncer qu'il n'a
 » plus le courage de faire aucun vers ;
 » lorsqu'au contraire il dit clairement
 » que l'amour qui l'obsède, ne lui per-
 » met plus de se livrer aux combinaisons
 » du jeu des échecs, qui faisoient autre-
 » fois son occupation favorite ; & qu'en
 » Poète vraiment épris, il ne se sent
 » plus de goût pour aucun travail, si

» ce n'est pour composer de petits vers
 » amoureux, *versiculos*. Ainsi je me suis
 » le premier apperçu qu'on s'étoit jus-
 » qu'ici abusé très-étrangement sur les
 » premiers vers de cette Ode :

Petti nil me sicut antea ; juvat

Scribere versiculos ,

Amore perculsum gravi.

» On l'interprète d'ordinaire : O
 » *Petti ! nil me juvat , sicut antea ,*
 » *scribere versiculos , amore perculsum*
 » *gravi , &c.* tandis que le sens est : *nil*
 » *me juvant latrunculi , seu petti , sicut*
 » *antea ; juvat scribere versiculos , amore*
 » *perculsum gravi* ».

On peut juger, par les traits que nous venons de rapporter, de l'utilité des remarques de M. Poinfinet de Sivry. Il falloit avoir, comme lui, l'érudition la plus étendue, & le goût le plus éclairé & le plus sûr, pour se livrer, avec autant de fruit, à un travail de cette importance, travail bien digne du savant Traducteur de l'Histoire Naturelle de Plin.

L'Egoïsme, Comédie en cinq actes & en vers ; représentée par les Comédiens

94 MERCURE DE FRANCE.

François ordinaires du Roi , le Jeudi
19 Juin 1777. Par M. de Cailhava.
A Paris , chez la Veuve Duchesne ,
Libraire , rue S. Jacques , au Temple
du Goût. 1777. in-8°. Prix 1 liv. 10
sols.

Nous avons déjà , d'après la représentation , rendu compte de cette Comédie. Nous n'avons pas éprouvé moins de plaisir à la lire qu'à la voir représenter ; & il y a bien peu de pièces modernes dont nous puissions , avec sincérité , en dire autant. M. de Cailhava est , à tous égards , en droit d'intéresser les vrais Amateurs , par ses talens très-distingués pour la bonne & vraie Comédie. C'est en suivant ainsi toujours les traces du divin Molière, modèle éternel des Poëtes Comiques , & celles des autres grands Maîtres ; & en dédaignant les injustes critiques des ennemis du talent , que M. de Cailhava s'élèvera à une réputation solide & durable , vers laquelle sa Comédie de l'Egoïsme lui a certainement fait faire un pas de plus.

M. de Cailhava a mis à la tête de sa Pièce une préface assez étendue , dans laquelle , en déployant la plus profonde

connoissance de son art , il développe les principes d'après lesquels il a composé sa Comédie. Il y fait voir comment, ne perdant jamais Molière de vue , il a su lui emprunter les ressorts les plus essentiels de sa Pièce , associer à son exemple un caractère accessoire à celui de son principal Personnage , en mariant l'*Hypocrisie de société* à l'Egoïsme , comme Molière a marié l'Usure à l'Avarice , & fait de son Tartuffe un scélérat ; opposer les Personnages aux Personnages , faire contraster les caractères avec les situations , ce qui est peut-être le ressort le plus théâtral de la Comédie ; donner au caractère principal toute l'énergie possible , & en découvrir jusqu'aux plus petites nuances. M. de Cailhava ayant à traiter , dans l'Egoïsme , un de ces caractères qui varient autant que les figures , a , de plus , afin de mieux réussir à le peindre , distribué les traits plus ou moins marqués de ce même caractère à chacun de ses Personnages. C'est ainsi que *Durand* , qui demande à tout le monde sa chère pension , Madame *Florimon* , qui se cite à tous propos , *Florimon* , qui n'est occupé que de son café & de ses digestions , au moment où on

lui parle du danger de ses deux fils , sont tous plus ou moins *Egoïstes* , quoique l'Auteur n'ait pas autant approfondi ce caractère chez eux que chez *Philémon*.

A ce mérite si précieux de bien tracer ses caractères & de les faire habilement contraster , M. de Cailhava a réuni celui de tracer des Scènes agréables , telles que celle de *Philémon* & du portier *Lapierre* , où le premier passe en revue la liste des visites , & la plupart de celles où figure le bonhomme *Philémon*; celui d'imaginer des situations théâtrales, telles que la Scène du porte-feuille entre *Philémon* & *Durand* , qui produit un *imbroglio* des plus plaisans ; enfin celui d'avoir écrit sa Pièce dans le bon style comique, avec pureté, avec agrément , sans madrigaux & sans faux brillans. Nous allons citer le tableau plein de force que *Polidor* fait de l'Egoïsme dans la Scène IX du 3^e acte. *Philémon* lui demande ce qu'il entend par Egoïsme:

P O L I D O R.

Peu masqué chez *Durand*, il n'est pas fort à craindre ;

Indolent chez ton père , il ne le rend qu'à plaindre ;

Loia

Loin de nuire à ton frère, il nous laisse entrevoir
 Que ce jeune Guerrier, exact à son devoir,
 Sera toujours guidé par l'honneur. Chez ta mère,
 Nous exciter à rire est tout ce qu'il peut faire,
 Sur-tout quand nous l'aurons resserré tout-à-fait
 Dans la futilité pour laquelle il est fait :
 Mais l'Egoïsme affreux que poursuit ma colère,
 De tout tems enfanta les malheurs de la terre :
 Sous cent dehors trompeurs, en vrai Caméléon,
 Il y verse à longs traits son dangereux poison. —
 De la Société détruisant l'harmonie,
 Il produit les procès, sème la zizanie ;
 Désunit les époux, les parens, les amis,
 Divise d'intérêt & le père & le fils. —
 A la bourse il se joue avec les banqueroutes ;
 Secondé par la fraude, il les enfante toutes ;
 Et mettant à profit & la soif & la faim,
 Sur la cherré qu'il cause, il calcule son gain ; —
 Chez Thémis, ses Arrêts, dictés par l'opulence,
 Changent en trébuchet la divine balance. —
 A la suite des Camps, le bonheur de l'État,
 La gloire de son Prince, & les jours du Soldat,
 Rien... L'indignation fait place à la prudence !
 Mes portraits déplairoient par trop de ressem-
 blance.

Cette Pièce, une des meilleures qui
 E

98 MERCURE DE FRANCE.

ayent paru dans ce genre depuis fort long-tems, est vraiment digne de rester au Théâtre, où l'on revoit avec tant de plaisir la charmante Comédie du *Tuteur dupé*, Ouvrage du même Auteur, & qui fut presque son coup d'essai; excellente Pièce d'intrigue, & remplie d'un bout à l'autre de mouvement, d'intérêt, & de bon comique.

Abrégé élémentaire d'Astronomie, de Physique, d'Histoire Naturelle, de Chimie, d'Anatomie, de Géométrie & de Mécanique; par M. T. B. A Paris, chez Froullé, Libraire, Pont Notre-Dame.

L'Auteur judicieux d'une Encyclopédie Elémentaire, dont cet abrégé doit être regardé comme le supplément, a dit avec raison que rien ne donne plus de ressort à l'imagination, qu'une connoissance (même peu étendue) des Arts & des Sciences. C'est une vérité constante qu'il y a une affinité réelle entre toutes les Sciences & tous les Arts, & qu'une espèce de chaîne les rapproche tous & les lie.

On n'est pas obligé d'être savant

D É C E M B R E. 1777. 99



cette constance, cette aptitude particulière, cette sagacité à qui rien n'échappe, cet esprit de calcul qui seconde si bien le génie dans ses efforts, sont des présens que la nature ne prodigue pas : mais l'ignorance porte une empreinte si désagréable dans ce siècle, que, pour jouer un rôle intéressant dans la Société, & pour y plaire, il faut être au moins ce qu'on appelle un homme instruit.

Les avantages d'un jeune homme qui a des connoissances générales, sont infinis ; s'il n'a pas le don de s'exprimer avec cette légèreté qui tient au caractère & au grand usage, il fait écouter avec utilité & avec intérêt. Il n'est déplacé nulle part ; il a dans l'esprit des germes qui se développent sans cesse, soit par la lecture, soit par le commerce qu'il a avec les hommes ; il tire parti de tout ; rien ne l'ennuie, rien ne lui est étranger. Mais pour acquérir ces heureuses dispositions, il faut au moins avoir une notion exacte des Sciences & des Arts, s'être familiarisé avec les règles les plus essentielles qui y sont renfermées, savoir en faire les applications particulières, & en connoître assez les termes, pour n'être pas dans le cas de lire & d'écouter sans

Eij

pouvoir tirer aucun avantage de la lecture & de la conversation.

On convient, à la vérité, qu'on ne peut se borner à ces notions superficielles, qu'à l'égard des choses que l'on n'est pas obligé par état d'approfondir. Personne ne s'avisera jamais de faire l'éloge d'un Ingénieur, parce qu'il fera mieux des vers qu'un plan; d'un Ecclésiastique, parce qu'il excellera dans la musique ou dans l'art de peindre, & qu'il ignorera les élémens de la morale chrétienne. On ne peut donc consacrer que les momens de son loisir à l'étude des Sciences & des Arts, & viser à la réputation d'homme universel, qu'après avoir approfondi la science de son état. Et l'on doit être bien persuadé que l'assemblage de ces connoissances superficielles & isolées, nous seroit extrêmement nuisible, si elle nous empêchoit d'être très-modestes. S'il est agréable & même utile, d'avoir des notions générales, il n'en n'est pas moins vrai qu'en parcourant le vaste champ des Sciences, sans s'arrêter sur aucune, il est nécessaire de garder un silence profond, lorsqu'on se trouve vis-à-vis d'un vrai Savant, qui discute sur les ma-

D É C E M B R E. 1777. 101
tières qu'il a approfondies. Ceux qui
ne savent que la nomenclature des
Sciences & des Arts, peuvent être
comparés à ces Spectateurs qui, jetant
leurs regards d'un lieu élevé sur une
place publique, voient beaucoup de
monde, & ne connoissent personne.
C'est ainsi que se sont expliqués les
Auteurs judicieux des Encyclopédies
portatives, qui ont moins cherché à
instruire, qu'à inspirer le goût de l'étude,
& à fournir à l'esprit une sorte de délas-
sement, par ces diversions toujours
agréables.

L'Auteur de l'Ouvrage que nous an-
nonçons, n'avoit songé qu'à son utilité
personnelle, en faisant ses extraits sur
ces différentes Sciences si dignes de la
curiosité de l'homme. Il ne s'est déter-
miné à les donner au Public, que parce
que des Personnes de goût ont jugé
que cette compilation pouvoit être utile
à la Jeunesse, avide de tout connoître
& de tout embrasser. Aussi c'est aux
Jeunes Gens que cet Ouvrage est dédié;
& le judicieux Compilateur ne s'est
point assujéti à aucun ordre, parce qu'il
a cru devoir se conformer au caractère
& aux dispositions des Jeunes Gens,

E iij

qui , semblables à ces êtres légers , sans être volages , voltigent autour de quelques fleurs pour s'y reposer , & les quittent pour y revenir.

Essai sur le Bonheur , où l'on recherche si l'on peut aspirer à un vrai bonheur sur la terre , jusqu'à quel point il dépend de nous , & quel est le chemin qui y conduit ; par M. l'Abbé de Gourcy , Vicaire - Général de Bordeaux , de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy. A Vienne ; & se trouve à Paris , chez Mérigot le jeune , Libraire , Quai des Augustins , au coin de la rue Pavée.

On a eu beau traiter dans les différens siècles ce sujet intéressant , la matière n'a pas été encore épuisée , parce que la diversité des passions qui agitent les hommes , & cette variété d'opinions qu'ils ont adoptées à cet égard , n'ont pu que les éloigner du but , & les ont empêché d'indiquer la vraie source de cet unique bien , dont nous désirons nécessairement la possession , même au milieu de nos égaremens. Varron avoit

remarqué dans son Livre de la Philosophie, qu'il pouvoit y avoir deux cens quatre-vingt-huit sentimens différens sur ce qui regarde l'essence du Bonheur. Et l'on doit avouer que plusieurs des anciens Philosophes ont mêlé beaucoup d'erreurs & de bizarreries à un petit nombre de vérités qu'ils ont défigurées. Epictète est celui qui s'est approché le plus du but, & qui, avec les seules lumières du paganisme, a le mieux traité cette matière. Son Ouvrage, qui renferme la morale la plus épurée, mérite nos éloges.

L'Auteur de l'Essai, avoue que cette multitude de traités sur le Bonheur, qu'il s'est fait un devoir de parcourir, ne lui a été d'aucune utilité. Il en excepte seulement, *les pensées de M. Fontenelle sur le Bonheur*, Ouvrage plein de finesse & d'agrément ; *la théorie des sentimens agréables de M. Pouilly*, où la matière est beaucoup plus approfondie ; & *l'essai sur la philosophie morale*, par M. de Maupertuis, qui a calculé tous les momens & tous les degrés du Bonheur, avec la précision rigoureuse & la sécheresse des Géomètres. Ces trois Ouvrages, & ceux de l'Auteur d'Emile, ont

fourni à l'Auteur de l'Essai, des traits ingénieux, & des réflexions solides. Toutes les citations sont faites avec un goût exquis, & tiennent lieu d'ornemens à ce nouveau traité du Bonheur : c'est de la Religion Chrétienne que l'Auteur emprunte les principaux arguments, & il puise sa morale dans cette Religion, qui est, pour tous les âges comme pour tous les états, la source la plus pure & la plus abondante du Bonheur. Il soutient que la vertu commence ici-bas la félicité de l'homme, & qu'elle seule peut lui mériter, après cette vie, le souverain bien. En effet, tout ce qui ne sert pas à purifier son cœur, ne peut produire que de faux biens qui le laissent vide, ou que des maux réels qui le remplissent d'inquiétude. Aussi l'Auteur prouve avec éloquence, qu'une conscience pure est la source unique des vrais plaisirs. Quant aux plaisirs des sens & des passions, cet ingénieux Ecrivain soutient avec fondement, qu'ils s'éteignent par l'habitude, fatiguent par leur continuité, épuisent par leur vivacité ; « ils n'ont, dit-il, que la durée d'un » instant, & traînent souvent après eux » la douleur, la honte & les remords,

» qui n'expirent qu'avec la vie. Les
 » plaisirs de l'esprit ne peuvent être
 » goûtés que d'un petit nombre d'hom-
 » mes : ce n'est donc point là le chemin
 » du Bonheur que la nature nous a tracé.
 » Pris immodérément, ils ruinent la
 » santé, & ne peuvent cependant être
 » continués sans elle.

» Il n'en est pas ainsi des plaisirs
 » de l'ame, de ces plaisirs dont la source
 » est dans la bienfaisance, dans l'amitié,
 » dans la vertu. De cette source inalté-
 » rable, il ne peut couler sur la terre
 » que des biens & des joies pures.
 » Jamais ces vrais plaisirs ne lassent,
 » ne rassasient, n'énervent & ne cor-
 » rompent. Ils ont toujours le charme
 » de la nouveauté; plus on les goûte,
 » plus on veut les goûter. Ils ne peuvent
 » être négligés que par ceux à qui
 » ils sont inconnus, par ces ames de
 » boue, condamnées à ramper triste-
 » ment parmi un tas de mortels frivoles
 » & insensés, corrompus & corrupteurs.
 » Ils sont indépendans de la vigueur du
 » corps, de la sagacité de l'esprit, des
 » faveurs & des caprices de la fortune :
 » ils élèvent l'ame, ils la fortifient,
 » ils en remplissent toute la capacité.

E. v

» Jamais de retours fâcheux à effuyer :
 » personne ne s'est encore repenti de
 » les avoir goûtés. Jamais d'indiscrétion
 » à redouter : la modestie seule est
 » intéressée à les couvrir de son voile ;
 » & s'ils semblent peut-être plus vifs
 » & plus purs , lorsqu'ils demeurent
 » concentrés dans le cœur qui les goûte ,
 » dans le sein de l'amitié qui les partage,
 » le grand jour y ajoute l'éclat de la
 » gloire , & le concert enchanteur de
 » l'acclamation publique. Déposés dans
 » le fond de la conscience , un senti-
 » ment délicieux les reproduit & les
 » perpétue jusqu'au dernier soupir. Cha-
 » que jour les âmes vertueuses & bien-
 » faisantes sont à portée de les renou-
 » veller , puisqu'une âme vertueuse
 » & bienfaisante peut tous les jours
 » suivre le penchant divin qui la presse ;
 » & que ni l'importance du service , ni
 » l'éclat de l'action n'est nécessaire ici ,
 » ni pour le mérite , ni pour la volupté
 » qui en est le salaire. Il n'est aucun jour
 » où un Particulier soit réduit à dire
 » comme cet Empereur adoré, *mes amis,*
 » *j'ai perdu la journée.*

» *Il n'est point , dit M. Rousseau , de*
 » *route plus sûre , pour aller au Bonheur,*

» *que celle de la vertu. Si on y parvient ,*
 » *il est plus pur , plus solide & plus doux*
 » *par elle : si on le manque , elle seule*
 » *peut en dédommager. . . . On peut*
 » *enchérir sans aller au-delà du vrai.*
 » *Ce n'est pas assez de dire qu'il n'est*
 » *pas de route plus sûre pour le Bonheur,*
 » *elle est la seule : toute autre route*
 » *nous égare : tous les pas qu'on y fait*
 » *sont, pour ainsi dire, autant d'espaces*
 » *qu'on met entre lui & le vrai Bonheur.*
 » *Le même Ecrivain s'explique , ou se*
 » *réforme ailleurs. La félicité est la*
 » *fortune du sage , & il n'y en a point*
 » *sans vertu. Les plus vicieux même*
 » *sont forcés de rendre hommage à la*
 » *vertu , en lui enviant ce sentiment*
 » *profond de paix & de contentement*
 » *qu'elle conserve dans toutes les situa-*
 » *tions possibles.*

» *Charme inconcevable de la beauté*
 » *qui ne périt point ! s'écrie encore*
 » *l'illustre Gènevois dans son style brû-*
 » *lant & sublime , ce ne sont point les*
 » *vicieux au faite des honneurs , dans*
 » *le sein des plaisirs , qui font envie ;*
 » *cé sont les vertueux infortunés ; &*
 » *l'on sent au fond de son cœur la féli-*
 » *cité réelle , que couvroient leurs maux*

» apparens. Ce sentiment est commun à
 » tous les hommes ; & souvent même ,
 » en dépit d'eux , le divin modèle que
 » chacun de nous porte avec lui , nous
 » enchante malgré que nous en ayons.
 » Sitôt que la passion nous permet de
 » le voir , nous lui voulons ressembler ;
 » & si le plus méchant des hommes
 » pouvoit être un autre que lui-même ,
 » il voudroit être un homme de bien ».

Si l'on doit avouer que rien n'égale
 ici-bas la paix & le contentement , qui
 sont inséparables de la vertu , il n'en est
 pas moins certain que cette félicité ne
 peut être que commencée & passagère ,
 & que l'Auteur de notre Etre s'est
 réservé à lui-même de faire la récom-
 pense parfaite & éternelle du plus excel-
 lent de ses Ouvrages mortels ; c'est dans
 l'autre vie qu'est réservée la possession
 du souverain bien , ou du bonheur com-
 plet. Un Poëte Philosophe a reconnu
 cette vérité.

« Je ne me vante point d'avoir , en cet asyle ,
 » Rencontré le parfait bonheur ;
 » Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage ;
 » Il est, encor moins chez les Rois ;

- » Il n'est pas même chez le Sage ;
 » De cette courte vie il n'est point le partage ;
 » Il y faut renoncer : mais on peut quelquefois
 » Embrasser au moins son image ».

Naru , fils de Chinki , Histoire Cochinchinoise , qui peut servir à d'autres Pays, & de suite à celle de Chinki , son père. A Londres , 1776 ; & se trouve à Paris , chez Lacombe , Libraire , rue de Tournon. in- 8°. Prix 1 liv. 4 fols.

On se rappelle d'avoir lu , il y a quelques années , *Chinki , Histoire Cochinchinoise* ; plaisanterie ingénieuse, où l'Auteur faisoit la satire des entraves que l'industrie trouve à surmonter, pour parvenir aux Maîtrises des différens Arts & Métiers. On raconte , à la fin de cette Histoire , que Naru , fils de Chinki , que son père avoit mis en condition , faute de pouvoir le placer avec facilité dans aucun métier , assassina son Maître pour brusquer la fortune & se tirer de la servitude , & qu'il périt dans les supplices. L'Auteur de la Brochure que nous annonçons , apprend au Public que cette

anecdote est fautive ; que Naru ne monta sur l'échafaud que vingt ans plus tard ; & , pour réhabiliter sa mémoire , donne l'histoire véritable de sa vie.

Naru est d'abord Laquais d'un Ca-daku , ou Fermier-Général de la Cochinchine , dont il devient ensuite le Secrétaire. Il donne quelque tems des audiences ; mais comme il n'est de *Séjan* si bien dans la faveur de son Maître , qui ne puisse déchoir , il est bientôt congédié , & entre dans un Couvent de Talapains , d'où il est encore renvoyé pour avoir pris parti dans une querelle. Il entre au service d'un Magistrat , & en sort pour épouser une jeune Provinciale dont il avoit sauvé le frère de la corde. Il veut successivement être Procureur , Médecin , Avocat , Juge , Bailli , & trouve par-tout des difficultés. Il se décide cependant à faire son droit , & à acheter une charge de Bailli. Il exerce heureusement cette charge pendant quelques années ; mais il finit par essuyer toutes sortes de malheurs , & par voir sa petite Jurisdiction réunie à un Tribunal Impérial voisin. Naru , ruiné , privé de son état , chargé de sa femme & de ses enfans , se résout à retourner

cultiver la terre. Un bon Seigneur l'établit dans ses terres, & lui donne une habitation. Il croit avoir enfin retrouvé le bonheur ; mais il a le malheur de devenir la proie de plusieurs vexations du fisc, & se trouve dépouillé de nouveau par des confiscations & des amendes. Ruiné dès-lors sans ressource, & accablé du poids de son infortune, il attaque un Voyageur sur une grande route, est arrêté, & périt misérablement sur la roue, malgré un discours pathétique qu'il tient à son Juge avant de mourir.

L'Auteur ajoute que l'Empereur qui régnoit alors à la Cochinchine, « nouvellement monté sur le trône de ses
 » Aïeux, entouré des dignes Ministres
 » que la voix publique avoit appelés
 » auprès de lui, avoit signalé déjà son
 » règne par des vues sages & pleines
 » de bonté. La denrée la plus nécessaire
 » à la vie, que fouilloit depuis long-
 » tems dans les marchés publics la
 » main des Bourreaux, sous le prétexte
 » d'y prendre leur salaire, étoit devenue
 » libre de toutes taxes, de toutes
 » levées, d'un bout de l'Empire à
 » l'autre. Les Arts & Métiers le furent
 » aussi après. Déjà le sang des pauvres

112 MERCURE DE FRANCE.

» ne cimentoit plus les grandes routes ,
 » & des voitures plus légères & bien
 » plus commodes, traînées avec rapidité ,
 » faisoient franchir aux voyageurs , à
 » peu de frais , toutes les distances de
 » l'Empire d'un lieu à l'autre. Le sage
 » Empereur se fit rendre compte , dans
 » le tems, de ce supplément d'aventures ,
 » & en fut frappé. L'ordre fut rétabli
 » dans les Tribunaux comme dans les
 » Arts & Métiers. Les états supérieurs
 » de la Société dans tous son Empire ,
 » furent administrés aussi sagement que
 » les états inférieurs , & tous les
 » Citoyens de la Cochinchine bénissent à
 » jamais le nom d'un si bon Prince qui ,
 » dans sa jeunesse , a réformé tant
 » d'abus , & si bien amélioré la condi-
 » tion de ses pauvres Peuples ».

*Anecdotes intéressantes & historiques de
 l'Illustre Voyageur, dédiées à la Reine.*
 Troisième Edition , revue , corrigée
 & augmentée. A Paris , chez Ruault,
 Libraire , rue de la Harpe. 1777. in-
 12. Prix 1 liv. 4 sols.

Le Rédacteur de ce petit volume , y a
 rassemblé la plupart des anecdotes rela-

tives à l'Empereur régnant, mais surtout pendant son voyage en France. Nous en citerons quelques-unes des plus piquantes, & des plus propres à donner une idée du style & du ton du Narrateur.

» Les Spectacles de cette Capitale ont été honorés plusieurs fois de la présence de M. le Comte de Falckenstein. La Comédie Française a été celui qu'il a le plus fréquenté. La Nation assemblée *par extrait* dans un petit espace, applaudissoit aux mœurs simples & antiques d'un Prince qu'elle ne voyoit qu'à peine, & qui gardoit *un incognito trop incommodé*; elle auroit désiré que le voile tombât pendant le peu de momens du *rendez-vous* ».

» Joseph II garda scrupuleusement l'*incognito*, pendant son séjour dans notre Capitale; il ne fut présenté à la Cour que sous le nom de Comte de Falckenstein, *ainsi que tout le monde fait*; mais une anecdote peu connue, est celle qui arriva au jeu de la Reine. Notre illustre Voyageur se tenoit debout derrière la chaise de Madame Adélaïde, & *il y avoit ses mains posées*, lorsque cette Princesse se leva & lui dit avec grace,

Monfieur le Comte, il paroît que vous oubliez furieufement votre incognito ; il répartit vivement , c'eft qu'on l'oublie aifément auprès de vous , Madame ».

» M. le Comte de Falckenstein étant invité à dîner avec Leurs Majestés , on lui préfenta le fauteuil ; *il n'en voulut point : »* Sire , dans mes voyages , je fuis » accoutumé à m'affeoir fur des chaises » de paillé ou de bois , & un *fauteuil* » me dérangerait ». On affure que le Roi répartit , que l'on me donne auffi un *pliant* , ces grands fauteuils gênent , embarrassent , un *pliant* me fera plus commode. La Reine dit à peu-près la même chose , & on contenta S. M. de forte que les trois Auguftes Personnages furent affis fur des *plians*. Toute la Cour fut bientôt inftruite de cette aventure , & on l'appela l'anecdote des trois *pliants* ».

» M. le Comte de Falckenstein vifita tous les *Ateliers* des Peintres & des *Sculpteurs* * logés au Louvre ; il leur parla de leur Art non-feulement en

* Il n'eft pas néceffaire d'avertir que nous avons précieufement confervé l'Orthographe de l'Editeur.

Amateur , mais en homme *de l'état même* , se servant des mots *techniques* , employant les termes *de l'Art* aussi bien que les Maîtres ».

Les faits rapportés dans ce recueil , ne sont pas tous d'une égale importance , on en pourra juger par l'article suivant.
 « La seconde fois qu'il alla à Versailles ,
 » il descendit à la Salle des Ambassa-
 » deurs ; ils y étoient tous assemblés.
 » Ce Prince pria M. l'Ambassadeur
 » d'Espagne de lui faire connoître tous ces
 » Messieurs. Le Comte d'Aranda l'ayant
 » satisfait , il les a tous salués , & leur a
 » parlé. Ensuite il est monté chez le Roi
 » avec eux , pour assister au lever. Le
 » lendemain il alla à Marli avec la
 » Reine ; il monta un cheval qui lui fut
 » présenté par le Prince de Lambesc ;
 » il assista au débotter du Roi & au jeu
 » de la Reine ».

L'Epître dédicatoire , adressée à la Reine , nous apprend que le Public est redevable de cette intéressante compilation , à M. le Chevalier du Coudray ; & qu'entièrement adonné aux *Lettres* , il commençoit d'écrire l'Histoire des *Maréchaux de France* , lorsqu'il a quitté

116 MERCURE DE FRANCE.

cet *Ouvrage national* , pour composer
cette *Brochure*.

*Monsieur le Comte de Falckenstein , ou
Voyages de l'Empereur Joseph II , en
Italie , en Bohême , & en France ;
contenant un précis des établissemens
utiles faits depuis le règne de Marie-
Thérèse. Par M. Mayer. A Rome ;
& se trouve à Paris , chez Cailleau ,
Imprimeur-Libraire , rue S. Severin ;
Esprit , Libraire , au Palais Royal ;
& Ruault , Libraire , rue de la Harpe.
1777. in-12. Prix 1 liv. 4 sols.*

Cet Ouvrage n'a de commun avec
les *Anecdotes de l'illustre Voyageur* , que
les faits qui appartiennent à tout le
monde ; sa marche est d'ailleurs tout-à-
fait différente , elle est plus suivie , &
produit par conséquent plus d'intérêt.
Le titre seul indique que M. Mayer a
embrassé un plan plus étendu. Son livre
est fort bien écrit , & joint par-tout , à
l'intérêt des choses , celui de la narration.
Il suffit de l'ouvrir au hasard pour en
donner des exemples.

„ Ce travestissement (*l'incognito*) lui
côûtoit peu ; l'Europe fait depuis long-

tems qu'il ne veut paroître Empereur que le moins qu'il lui est possible. *Vous ne me verriez pas plus brillant à Vienne qu'à Versailles , hors dix ou douze fois l'année , que je suis forcé de faire l'Empereur ,* répondoit-il à un Seigneur François, qui, sans son âge, eût été lui faire sa cour à Vienne. Cette modestie aimable & touchante, seroit une vertu dans un homme obscur; combien elle ajoute à la dignité d'un Souverain, qui dépouille la splendeur du rang pour pouvoir se rapprocher de ses Sujets! J'aurois mille traits de bienfaisance à citer, dont son incognito a fait naître l'occasion, & que le Monarque n'eût jamais eu la douceur de faire, parce qu'il est bien difficile d'arriver jusqu'à lui. Jamais application plus juste que celle qui fut faite, à la représentation d'Œdipe, de *Laius* à Joseph II.

Ce Roi plus grand que sa fortune,
Dédaignoit comme vous une pompe importune,
&c.

La Salle retentit du bruit des acclamations; tous les yeux étoient fixés sur lui. Cette louange n'étoit point intéressée,

118 MERCURE DE FRANCE.

elle n'avoit point passé par la filière du Courtisan; un peuple entier, cette classe d'hommes qui n'a que de la sensibilité pour éloquence, & pour intérêt le plaisir qu'il trouve à honorer les vertus; c'est ce Peuple qui, des bas-fonds du parterre, a fait partir des applaudissemens qui ont entraîné toute l'assemblée. Ecoutons cette femme chargée par ses compagnes de haranguer S. M. I. elle porte la main sur l'habit du Prince, le baise & s'écrie: *Heureux les Peuples, Monseigneur le Comte, qui payent les galons de vos habits! de pareils hommages dédommagent bien de la privation de l'étiquette Royale* ».

» Quand il vouloit envoyer un courrier à Vienne, il prévenoit les gens de sa suite, qu'ils eussent à lui apporter leurs lettres pour les faire partir sous son enveloppe. Un d'entre eux n'écrivoit point: *Pourquoi n'écris-tu pas? N'as-tu rien à envoyer à ta femme? Si fait, M. le Comte, mais je n'ai point de papier, & le Courrier va partir. — Voilà du papier: va-t-en écrire, le Courrier attendra, dépêche-toi.* Ce trait de popularité est unique peut-être dans un Roi ».

» Il a fait l'honneur à M. le Comte

de Broglie de manger chez lui. Placé entre Madame de Brionne & le Maréchal, il conversoit avec ce dernier ; mais toujours interrompu par des Dames qui l'interrogoient, il leur dit enfin avec grace : *mille pardons, Mesdames, je ne puis en même-tems causer & parler. Des interrogations à peu-près aussi pressantes, dans une autre circonstance, le mirent dans la nécessité de faire une réponse qui décéla l'homme réfléchi, qui n'aventuroit rien. Les troubles de la Grande-Bretagne avec les Colonies étoient en question ; les opinions étoient diverses... Eh bien, M. le Comte, que pensez-vous de ces querelles ? — Mon métier, à moi, c'est d'être Royaliste ».*

» A Paris, il entre au Café de la Régence ; il veut jouer aux échecs ; un Joueur se présente à condition qu'ils ne seront pas long-tems. La partie ne finissoit point ; le Joueur étoit inquiet ; l'Empereur lui demande ce qu'il a ? — C'est que l'Empereur vient à l'Opéra, l'heure passe, vous m'obligeriez de remettre la partie. — Vous ne verrez qu'un homme comme un autre, sans marque distinctive. — Je verrai, Monsieur, l'Empereur, le Bienfaiteur d'une

Nation entière, un Souverain à qui j'ai voué, dans mon cœur ; un éternel hommage. Un homme comme lui est si précieux ! — *Eh bien regardez-moi, & achevons notre partie.*

Voici comme M. Mayer raconte l'anecdote des trois *plians*, que nous avons déjà rapportée d'après l'Ouvrage de M. du Coudray. Les Lecteurs pourront comparer les deux récits. « Il (M. » le Comte de Falckenstein) n'a jamais » voulu accepter un fauteuil. — *Sire ,* » *dans mes voyages, vous devez bien penser* » *que je ne trouve pas des fauteuils. Ce* » *siège me gêneroit : un pliant me suffit.* — » Eh bien, qu'on me donne aussi un » pliant, répondit le Roi. La Reine » voulut encore un pliant, & le dîner » fut aussi bon avec trois plians, qu'avec » trois fauteuils ».

Ce que nous venons de transcrire, suffit pour donner une idée de cet Ouvrage, qui mérite d'être lu d'un bout à l'autre, & que le souvenir de l'illustre & grand Prince qui en fait le sujet, suffisoit déjà seul pour rendre intéressant.

Lettres

Lettres du Marquis de Sézannes au Comte de Saint-Lis, par Mademoiselle M**. 2 parties in-12. A Bruxelles; & se trouvent à Paris, chez la Veuve Duchesne, rue S. Jacques, au Temple du Goût. 1778.

Le Marquis de Sézannes, âgé de vingt-six ans, riche & maître de lui-même, diffère de se marier, non par légèreté, ni par éloignement pour le mariage; mais par un excès de délicatesse, qui lui fait désirer dans une femme plusieurs perfections réunies, la beauté, l'esprit, la douceur, la sensibilité, & sur-tout la tendresse la plus parfaite & la plus pure, pour l'Amant aimé qui deviendrait son époux. Sézannes regarde un tel caractère comme chimérique, & desire cependant avec passion de connoître & d'adorer celle qui pourroit le réaliser. Il entretient quelque-tems de ses idées là-dessus, le Comte de Saint-Lis, son ami, & la Baronne de Valcé, veuve d'environ trente ans, femme aimable & sensée, avec laquelle il a formé une liaison purement d'amitié, & dont il a fait la confidente de tous se

F

sentimens. La Baronne lui communique une lettre qu'elle a reçue de Mademoiselle de Céri, où cette jeune personne lui fait avec éloge, l'histoire du mariage de Mademoiselle de Nofai, son amie, avec le Chevalier de Cyfa. Mademoiselle de Nofai s'étoit éprise du Chevalier, sans l'avoir jamais vu, sur le récit d'une action généreuse qui annonçoit la beauté de son ame. Quoiqu'il fut d'une figure très-peu agréable, elle n'avoit rien perdu, en le voyant, de ses sentimens pour lui, & l'avoit épousé par préférence à un amant plus aimable & plus riche, qui aspirait à sa main. Le Marquis de Sézannes conçoit un violent amour pour Mademoiselle de Céri à la lecture de cette lettre, où il trouve développés des sentimens qui s'accordent parfaitement avec sa façon de voir, & qui lui font juger que celle qui les a tracés est la femme parfaite qu'il desiroit & désespéroit depuis si long-tems de rencontrer. Une invitation que lui fait le Chevalier de Vallan, son ami, de venir passer quelque-tems à sa terre, voisine de celle du Comte de Céri, lui fournit bientôt l'occasion de voir celle qu'il adore. Il accepte l'invitation avec

transport, se rend chez M. de Vallun, & se fait d'abord présenter chez le Chevalier de Cyfa, où Mademoiselle de Céri vient souvent, & ensuite chez le Comte de Céri son père. Il la voit plusieurs fois sans oser faire connoître ses sentimens; enfin, la trouvant seule un soir dans le jardin de M. de Cyfa, il tombe à ses pieds; &, rempli du plus tendre transport, le visage inondé de larmes brûlantes, lui répète mille fois l'aveu de son amour. A travers son trouble, il s'apperçoit qu'à cet aveu les yeux de l'aimable personne se couvrent de larmes. Il n'ose cependant se croire aimé; mais il n'a plus lieu d'en douter quelques jours après, lorsqu'il trouve sur un banc de gazon un papier, qu'elle y avoit laissé par mégarde, & où elle avoit tracé l'expression de ses sentimens. Il voit, avec autant de surprise que de joie, que sa passion est payée du retour le plus vif & le plus tendre; que sa maîtresse l'adore, & que leurs deux cœurs sont unis, en secret, par la plus forte & la plus douce sympathie. Il est bientôt déterminé à demander la main de Mademoiselle de Céri; &, après quelques légers incidens

F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

qui leur donnent occasion d'éprouver & de développer mutuellement leurs sentimens & leur caractère , ils se marient , & sont au comble de l'amour & du bonheur.

Ce Roman est agréablement écrit ; les sentimens tendres & délicats des deux principaux personnages y sont développés dans le plus grand détail, quelquefois même avec un peu de diffusion. Mais on y trouve par-tout l'empreinte de cette aimable sensibilité , & de cette finesse de sentimens qui caractérisent le sexe de l'Auteur.

Susette & Pierrin, ou les Dangers du Libertinage, 2 Parties in-12. Prix, 3 l. br. A Londres, & se trouvent à Paris, chez J. Fr. Bastien, Libraire, rue du Petit-Lyon, F. S. G. 1778.

Ce Roman, déjà publié avec succès sous un autre titre, & qui avoit eu trois éditions, reparoit aujourd'hui avec des changemens considérables. L'Auteur s'y est proposé de peindre avec force aux Jeunes-gens de l'un & de l'autre sexe, les dangers & les suites funestes de la corruption. On y voit des Tableaux frap-

pans, & malheureusement trop vrais, des désordres qui règnent dans les grandes Villes.

Sufette, jeune Payfanne fort jolie, passe la première jeunesse au sein de l'innocence & de la vertu, jusqu'au moment qu'elle se laisse aller à une première foiblesse en faveur d'un jeune Payfan de son Village, nommé Pierrin, simple & honnête comme elle, mais dont le cœur commence à se corrompre, lorsqu'il parvient à obtenir les faveurs de sa Maîtresse. Sufette, entrée au service de Mondor, riche Financier & Seigneur du Village, se rend bientôt aux desirs de Frivolet, jeune Abbé élégant, & du Marquis d'Arneuil, Petit-Maître, qui sont venus passer la belle saison au Château du Financier; elle cède aussi à M. Mondor lui-même, qui la tente par des offres séduisantes. Ces faux pas sont suivis de plusieurs autres; elle se laisse enfin enlever par un jeune Officier qui passoit en poste chez Mondor. Cet Officier, nommé Villeneuve, l'amène à Paris, vit quelque tems avec elle, & finit par la quitter sans lui dire adieu. Sufette désespérée & à la veille de se trouver sans ressource, est tirée de cet embarras par

les conseils de la Dame Commode, Revendeuse à la Toilette, qui lui fait la peinture des moyens de fortune qu'une jeune & jolie personne trouve aisément dans la Capitale, & se charge de la conduire. Elle est successivement entretenue par plusieurs Amans, qu'elle abandonne tous pour un Milord qui lui offre un Hôtel, un équipage superbe, des diamans, & mille écus par mois. Elle jouit depuis un an de cette fortune, lorsque Milord est ramené en Angleterre par une épouse jeune, aimable & vertueuse, qu'il négligeoit, & qui est venue le chercher à Paris jusques chez sa Maîtresse.

Sufette va en Province se faire Comédienne, & parcourt plusieurs grandes Villes, en vivant toujours dans le désordre, dont les suites lui causent une maladie honteuse, qui lui ôte une partie de ses attraits. Elle retourne à Paris; &, suivant le sort presque ordinaire des filles de son état, descend au dernier degré de la crapule & du libertinage. Elle est enlevée & conduite dans une Maison de force. Un de ces Personnages qu'on appelle *Monseigneur*, vient un jour visiter cette triste demeure. Ce *Monseigneur*

est l'Abbé Frivoler, parvenu à un poste éminent. Il reconnoît Sufette, renouvelle connoissance avec elle, la tire de sa prison, & la loge dans une petite maison agréable, à l'extrémité d'un Fauxbourg. Remise dans l'aisance par ce nouvel Amant, elle joue, par ses conseils, le rôle de Dévote. D'abord Maîtresse de *Monseigneur*, elle devient ensuite l'Intendante secrète de ses plaisirs. Ce train de vie dure jusqu'à la mort de Frivoler, poignardé par une Dame vertueuse, à l'honneur de laquelle il avoit voulu attenter. Elle épouse alors Pierrin, qu'elle avoit déjà retrouvé plusieurs fois, & qui avoit été successivement Soldat, Laquais, entretenu d'une Duchesse & d'une Comtesse, Brétailleur, Joueur, Escroc. Cette dernière qualité l'avoit conduit à Bicêtre, d'où Sufette l'avoit tiré par le crédit de Frivoler, qui l'avoit ensuite placé en qualité de Secrétaire chez le Marquis de . . . , homme en place. Il ne se détermine à épouser son ancienne Maîtresse, que pour s'assurer la propriété de sa jolie maison, & de tout ce qu'elle possède. Les deux époux, en continuant à vivre dans le dérèglement, achèvent de se

F iv

ruiner. Pierrin , pour subvenir à ses débauches , se résout à voler son Maître : il exécute plusieurs fois , avec succès , cette abominable action. Mais il est enfin pris sur le fait , arrêté , & condamné à être pendu. L'infortunée Sufette , obligée d'assister à son exécution , expire dans les convulsions du désespoir.

Des Lecteurs délicats détourneront peut-être la vue aux derniers traits de ce tableau , par lesquels l'Auteur a voulu montrer , avec énergie , comment le vice , après avoir passé par toutes les gradations , pouvoit enfin conduire au crime.

Introduction aux Observations sur la Physique , sur l'Histoire Naturelle & sur les Arts , avec des Planches en Taille-douce ; dédiée à Monseigneur le Comte d'Artois ; par M. l'Abbé Rozier , Chevalier de l'Eglise de Lyon , & Membre de plusieurs Académies. 2 vol. in-4°. A Paris , chez l'Auteur , Place & quarré Ste-Genève ; & chez Le Jay , Barrois & Ruault , Libraires. Prix 24 l. pour Paris , & 30 l. pour la Province , franc de Port , par la Poste.

Ce Journal est devenu le dépôt des principales connoissances, des expériences, des découvertes & des Mémoires les plus importans dans les Sciences Physiques & Naturelles. Il est dirigé par un Savant qui, lui-même, l'enrichit d'observations intéressantes. Cet Ouvrage commença à paroître au mois de Juiller 1771, sous le format *in-12*, & fut ainsi continué jusqu'à la fin de 1772; ce qui forma 18 volumes *in-12*. En Janvier 1773, le format *in-12* fut changé en celui *in-4^o*. à la demande de tous les Souscripteurs, parce que les Gravures sont plus grandes, & expliquent mieux les détails : le nombre des volumes est moins multiplié, & ce format convient beaucoup mieux à un Livre de Bibliothèque, qui fait suite avec les Collections Académiques. Depuis long-tems l'édition *in-12* est épuisée, & le Public est privé de plusieurs excellens Mémoires qu'on ne trouve point ailleurs. Enfin, les demandes multipliées ont engagé M. l'Abbé Rozier à réimprimer les 2 vol. *in-4^o*. qu'il donne sous le nom d'*Introduction*, afin de ne point déranger l'ordre des dix autres volumes *in-4^o*. suivans. Ces deux nouveaux volumes seront délivrés, à dater du

130 MERCURE DE FRANCE.
premier Janvier 1778, dans les endroits
indiqués.

Pour l'année 1778, on souscrit chez
l'Auteur, & chez les principaux Libraires
du Royaume. Et pour plus grande faci-
lité, on peut mettre au Bureau de la
Poste, le montant de la Souscription,
sans affranchir l'argent, mais seulement
la lettre qui doit donner avis du jour,
de la somme, & indiquer le Bureau où
la remise aura été faite.

*Mémoires sur les sujets proposés pour le
prix de l'Académie Royale de Chirurgie,
Tome IV. en 2 vol. in-4^{es}. & en 5 vol.
in-12. A Paris, de l'Imprimerie de
M. Lambert, Imprimeur de l'Acadé-
mie Royale de Chirurgie, rue de la
Harpe, au-dessus de celle des Cor-
deliers.*

Cette collection comprend les Dissertations
qui ont mérité le suffrage de
l'Académie, depuis l'année 1759, jus-
qu'en 1774, sur les questions intéres-
santes proposées annuellement; le
prix est une Médaille d'or de la valeur
de 500 liv., fondée par M. de la Pey-

ronie : le progrès de l'art en est l'objet , & l'on voit, par la préface de ce nouveau recueil , que le choix du sujet , l'examen des Ouvrages , & les travaux nécessaires pour porter un jugement solide & équitable , coûtent quelquefois plus de soins , d'attention & de sollicitudes à l'Académie , qu'aux Auteurs mêmes des Mémoires dont elle récompense l'émulation.

C'est ce qu'on remarque principalement à l'occasion du Mémoire couronné en 1759 , sur la question suivante : *dans le cas où l'amputation de la cuisse dans l'article , paroîtroit l'unique ressource pour sauver la vie à un malade , déterminer si l'on doit pratiquer cette opération , & quelle seroit la méthode la plus avantageuse de la faire.* On ne peut qu'applaudir aux vues de douceur & d'humanité qui paroissent avoir guidé le jugement de l'Académie , sur une opération par laquelle un homme perdrait , en quelque sorte , la quatrième partie de son corps. L'Auteur est M. Barbet , Chirurgien de Vaisseaux.

Le Mémoire suivant , sur la cure des fistules dans les différentes parties du corps , offre un tableau moins effrayant.

Fvj

132 MERCURE DE FRANCE.

L'Auteur, M. Marvidès *, couronné en 1760, a distingué les fistules par les genres auxquels toutes les espèces peuvent se rapporter ; & il en établit six classes ; 1^o celles qui dépendent du vice de la peau dont les sinus fistuleux sont recouverts ; 2^o celles qui sont occasionnées par la présence des corps étrangers ; 3^o celles que produit la carie des os ; 4^o celles qui sont causées par l'ouverture d'un canal ou d'un réservoir ; 5^o celles qui pénètrent dans des cavités ; 6^o enfin, celles qui ont pour cause des duretés & des callosités. L'Auteur pose, d'après les grands Maîtres, un principe très-lumineux ; c'est que, dans la plupart des fistules, la dureté & la callosité ne sont qu'une complication accidentelle, laquelle ne fournit aucune indication curative. L'essence des fistules ne peut se tirer que des causes antécédentes & conjointes qui établissent les différens genres, chacun desquels produit des indications capitales, d'où se déduisent les moyens généraux de gué-

* Chirurgien-Major du Régiment d'Artois. Cavalerie.

D É C E M B R E. 1777. 133
rison , propres au genre particulier ; &
il n'y a aucune espèce de fistule , sous
chacun de ces genres , qui n'exige un
traitement spécial , parce que les fistules
pouvant arriver dans toutes les parties
du corps , les mêmes causes produiront
des effets différens , suivant la nature
des parties , & l'étendue des trajets
fistuleux ; suivant la direction droite ,
oblique ou tortueuse ; suivant la multi-
plicité des sinus & leurs clapiers ;
suivant les duretés & les callosités qu'on
doit détruire , ou qu'on peut laisser.
Encore ne sont-ce là que des différences
accidentelles , par lesquelles chaque
espèce de fistules reçoit des modifi-
cations capables de prescrire au Chi-
rurgien une conduite qui lui fera varier
ses opérations , les pansemens , & les
précautions qui doivent faire réussir les
soins dans chaque traitement individuel.
Ces préceptes sont par-tout fondés sur
une excellente théorie , & les faits tirés
des meilleurs Praticiens , en font la
preuve. L'Auteur termine son Mémoire
par l'examen des fistules auxquelles la
seule cure palliative est convenable : il
fait connoître les médicamens auxquels
on a attribué la propriété de guérir cer-

taines fistules sans avoir recours aux opérations qui sembloient indiquées, & il apprécie ces cas avec beaucoup de sagacité, en donnant la composition des onguens & emplâtres, *vraiment* renouvelés des Grecs, dont les Empyriques modernes font un secret.

Le Mémoire suivant, est sur *la théorie des maladies de l'oreille*, & sur les *moyens que la Chirurgie peut employer pour leur curation*; par M. Leschevin, Maître en Chirurgie à Rouen, couronné en 1763.

L'Auteur suppose la connoissance approfondie de la structure & des usages de toutes les parties de l'organe de l'ouïe, pour concevoir la théorie des maladies qui attaquent cet organe. Il suit la division que prescrit la nature des choses; maladies de l'oreille externe & de celles de l'oreille interne. Sous la première partition, l'on examine en plusieurs paragraphes, les plaies, les contusions, les excoriations, les brûlures, dartres, ulcères, &c. & les moyens d'y remédier. A l'article des maladies du conduit auditif, il est question: 1^o. de l'inperforation de ce conduit; 2^o. de son étroitesse; 3^o. de son

: défaut d'obliquité ; 4°. des dérangemens
 accidentels auxquels il est sujet ; 5°. de
 sa sensibilité aux différentes températures
 de l'air humide ; sec, chaud ou froid ; 6°.
 il s'y engendre des vers ; 7°. il s'y intro-
 duit des substances étrangères, molles
 ou dures, animées ou inanimées ; enfin
 l'amas de la cire des oreilles & son
 endurcissement dans le conduit auditif ;
 l'obstruction des glandes qui filtrent cette
 humeur ; les écoulemens séreux ou puru-
 lens, l'inflammation, l'abcès, l'ulcère,
 les excroissances & la carie, toutes ces
 maladies sont exposées par leurs causes,
 leurs signes, leurs accidens ; & l'on
 indique les moyens de les guérir. On
 traite, en des articles séparés & dans le
 même détail, des différentes maladies
 de la membrane du tambour, de celles de
 la caisse & du labyrinthe, des affections
 propres du nerf auditif ; & pour conclu-
 sion, de l'usage des cornets acoustiques
 dans la dureté de l'ouïe.

En 1764, M. David, maintenant
 Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de
 Rouen, a obtenu le prix double pour un
Mémoire sur les abcès, où l'on détermine
la manière de les ouvrir, & quel est leur
traitement méthodique, suivant les diffé-

rentes parties du corps. La réputation de l'Auteur & le suffrage de l'Académie, garantissent la bonté de cet Ouvrage.

M. Grima, Chirurgien à Malte, a remporté, en 1766, le prix sur la question des contre-coups dans les lésions de la tête. On lira son Mémoire avec satisfaction; il expose des principes très-solides sur cette importante matière, que l'Académie a désiré qu'on traitât avec plus de détails; ses vœux ont été remplis en 1768, & elle a partagé le prix double à M. Saucerote, Maître en Chirurgie à Lunéville, depuis Associé de l'Académie, & Chirurgien-Major de la Gendarmerie, Auteur d'un excellent Mémoire sur les contre-coups dans les lésions de la tête; & à M. Sabouraut, Chirurgien à Toulouse, mort depuis, au grand regret de ses Concitoyens.

L'Académie, pour compléter les connoissances sur la matière des contre-coups, a proposé depuis, *a'exposer les effets qu'ils produisent dans les différentes parties du corps autres que la tête, & les moyens d'y remédier.* Le prix, qui étoit double, a été accordé, en 1771, à un Mémoire signé Bazile, ancien Chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu de Rouen.

D É C E M B R E. 1777. 137

Dans l'intervalle des années où l'Académie s'est occupée des contre-coups , elle a proposé de *déterminer la nature des loupes , marquer leurs différences , spécifier leurs causes , leurs symptômes , leurs signes , & exposer les moyens que la Chirurgie doit employer de préférence dans chaque espèce , & relativement à la partie qu'elles occupent.*

On a partagé le prix double , en 1767 , à M. Chopart, Elève en Chirurgie , maintenant Membre du Collège & de l'Académie Royale de Chirurgie ; & à M. Chambon , Maître-ès-Arts & en Chirurgie à Brévane-sous-Choiseul. M. Chopart a eu , en 1768 , *l'accessit* , sur les lésions de la tête par contre-coups. Son Mémoire est imprimé dans le Recueil que nous annonçons , à la suite des Dissertations couronnées.

L'Académie avoit proposé , en 1770 , pour sujet du prix , *d'exposer les inconvéniens qui résultent de l'abus des onguens & des emplâtres , & de quelle réforme la pratique vulgaire est susceptible , à cet égard , dans le traitement des ulcères.* Cette Question a été remise jusqu'à trois fois , & le prix triple a été partagé , en 1774 , à M. Champeaux ,

138 MERCURE DE FRANCE.

Chirurgien gradué à Lyon, Professeur d'Anatomie, Correspondant de l'Académie & de la Société Royale des Sciences de Montpellier; à M. Camper, Associé Etranger de l'Académie, Professeur Honoraire d'Anatomie & de Chirurgie d'Amsterdam, &c. dont le Mémoire latin, auquel on a joint une traduction françoise, présente, d'une manière savante, également agréable & instructive, l'Histoire de l'Art dans les variations de la pratique ancienne & moderne; & à M. Chambon, Auteur du Mémoire qui a partagé le prix double sur les loupes en 1767.

L'Académie a fait imprimer, à la suite de ces trois Mémoires, une Dissertation sur le même Sujet, par M. Aubray, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, & Membre de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres à Caën.

M. Louis, Secrétaire perpétuel de l'Académie, qui a mis à la tête de ce Recueil une préface qu'on lira avec fruit, fait une mention honorable de M. le Comte, Docteur en Médecine à Evreux, qui a envoyé un grand Mémoire sur l'abus des onguens & des emplâtres. « Une exposition très-nette

„ de l'état de la Question , beaucoup
 „ d'intelligence , des vues nouvelles &
 „ solides sur la manière d'observer ,
 „ n'ont pu contre-balancer les Mémoires
 „ des autres Concurrans. L'Auteur éta-
 „ blit que , dans la cure de l'ulcère
 „ simple , les onguens & les emplâtres
 „ sont nuisibles ; que leur usage ne peut
 „ que troubler le mécanisme de la
 „ nature : en examinant les différences
 „ caractéristiques des ulcères , & raison-
 „ nant sur les moyens les plus convenables
 „ pour en détruire les complications , &
 „ ramener l'ulcère à la simplicité qui
 „ le rendroit curable par les seuls efforts
 „ de la nature , secondés d'un pansement
 „ méthodique , on démontre qu'on ne
 „ peut opposer les onguens & les em-
 „ plâtres à aucune des complications.

„ Cet Ouvrage instructif est le fruit
 „ d'un travail pénible , par les recherches
 „ qui ont servi à rassembler un grand
 „ nombre de faits , extraits , pour ainsi
 „ dire , de tous les Observateurs ; dans
 „ l'intention de prouver que les cas les plus
 „ épineux n'ont jamais cédé à l'applica-
 „ tion des emplâtres & des onguens ; &
 „ que leur usage , lorsqu'il n'a pas été
 „ nuisible , a été au moins inutile. Ce

140 MERCURE DE FRANCE.

» sommaire suffit pour faire connoître
» cette Dissertation, qui n'auroit pu être
» donnée par extrait, qu'en la restrei-
» gnant aux principes & aux conséquences
» établis dans les autres Mémoires que
» l'Académie a couronnés ».

*Table Alphabétique & raisonnée des ma-
tières contenues dans les 40 Volumes
du Journal des Causes Célèbres, &c....
qui ont paru jusqu'à la fin de 1776,
inclusivement; précédée de la Table
des titres des Causes contenues dans
les mêmes Volumes. Vol. in-12.*

Nous avons annoncé cette Table dans plusieurs de nos Journaux. Les soins que les Rédacteurs ont apporté pour la rendre également utile & commode à ceux qui ont la Collection des Causes Célèbres, en ont retardé la publication. Elle vient de paroître & d'être délivrée aux Souscripteurs. La nomenclature qu'elle renferme, est très-étendue, & prouve l'abondance des matières contenues dans les 40 Volumes du Journal des Causes Célèbres, qui ont paru jusqu'à la fin de l'année dernière. Les Jurisconsultes y trouveront des principes approfondis sur une

multitude de questions qui se reproduisent à chaque instant dans les Tribunaux : les Gens du monde y puiseront des connoissances utiles pour prévenir les contestations qui ne troublent que trop souvent le repos des familles : enfin, toutes sortes de Lecteurs pourront s'y instruire en s'amusant ; car le mérite de ce Recueil, & qui en est un sans doute très-grand, consiste à offrir, d'une manière intéressante, le Tableau des Affaires les plus piquantes qui se jugent dans tous les Tribunaux du Royaume, & à présenter un précis raisonné des moyens que les Parties ont employés pour leur défense, & des motifs qui ont déterminé les décisions. Ainsi, on peut juger qu'il est peu d'Ouvrages aussi utiles & aussi curieux.

La Table des Titres qui précède celle des Matières, présente une preuve bien sensible de la variété qui règne dans ce Journal. Elle contient cent trente-une Causes, dont plusieurs sont célèbres, les autres curieuses & intéressantes. Nous nous bornerons à indiquer quelques-unes des Causes de la première Classe. On y trouve les Affaires de *Montbailly*, de l'*Hermaphrodite Grand-*

Jean , de plusieurs Bigames , d'un Escroc Magicien , d'un Cordelier marié , de plusieurs Femmes accusées d'avoir tué leurs enfans , d'un Chanoine accusé de sortilège , du Marquis de Brunoy , de Calas , de Syrven , de Calvy , du Roi de Portugal contre les Créanciers d'un Orfèvre , du Prince Ksartorisky , de la machine infernale de Lyon , d'un Parricide , de la Rossière de Salency , de la Dame de Launay , de l'Abbé Desbrosses , de M. Alliot , Fermier-Général , contre son fils ; de la Loterie de l'École Royale Militaire , de l'Amiral Byng , du Colonel Gillenswan , de la Duchesse de Kinston , de Putgastchew , de l'Opération Césarienne , &c. On y trouve aussi plusieurs Affaires d'Inceste , d'Adultère , de Séparations , de Questions d'Etat sur la validité de mariages contractés entre Protestans ; sur les Juifs , sur les Comédiens , & une multitude de Procès Criminels.

Ce détail suffit pour prouver la variété & l'intérêt du Journal des Causes Célèbres, dont les Rédacteurs viennent de publier la Table. Ceux qui voudront se procurer cette Table , sont priés de souscrire chez M. Désessarts , Avocat , rue de Verneuil , la troisième Porte

D É C E M B R E. 1777. 143

cochère avant la rue de Poitiers, ou chez le Sieur Lacombe, au Bureau des Journaux, rue de Tournon. Le prix de la Souscription est de 3 liv. & le Volume parviendra franc de port aux Souscripteurs.

La Souscription du Journal des Causes Célèbres, est ouverte en tout tems. Cependant l'époque du renouvellement est le commencement de chaque année. Il paroît 12 Volumes par an, avec la régularité la plus scrupuleuse. Le prix de la Souscription est de 18 liv. pour Paris, & de 24 liv. franc de port, pour la Province. On délivre des Collections complètes des Volumes qui ont paru de ce Journal, au prix de la Souscription; mais on ne vend aucun Volume séparé.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

*C*OMMERCE de la Grande-Bretagne, & Tableaux de ses importations & exportations progressives, depuis l'année 1697, jusqu'à la fin de l'année 1773;

144 MERCURE DE FRANCE.

par le Chevalier Charles Whitworth ,
Membre du Parlement ; Ouvrage traduit
de l'Anglois , *in-folio*. A Paris , de l'Im-
primerie Royale , 1777. Prix , 12 liv.
bl. ou br. A l'Hôtel de Thou , rue des
Poitevins.

On distribue à la même adresse :

*Histoire Naturelle , Générale & Parti-
culière* , servant de suite à l'Histoire des
Animaux quadrupèdes ; par M. le Comte
de Buffon , Intendant du Jardin & du
Cabinet du Roi , de l'Académie Fran-
çoise , & de celle des Sciences. *Supplé-
ment* , Tomes cinquième & sixième ,
avec figures ; de l'Imprimerie Royale ,
1777.

*Dictionnaire Universelle des Sciences
Morale , Économique , Politique & Di-
plomatique* , ou *Bibliothèque de l'Homme
d'État & du Citoyen* ; Tome second ,
in-4^o.

Pierre le Cruel , Tragédie , par M.
de Belloy , Citoyen de Calais , & l'un
des

D É C E M B R E. 1777. 145
des Quarante de l'Académie Française :

Virtutem videant intabescantque relictâ.

P E R S E.

in-8°. br. Prix, 1 liv. 10 s. A Paris, chez
Solin, Libraire, rue S. Jacques.

On connoît les Ouvrages qui, composés autrefois par l'ordre de feu Mgr le Dauphin, pour l'éducation des Princes, ont été imprimés depuis quelques années; & l'on verra avec plaisir les mesures prises pour que ces éditions, qui sont très-belles, ne se vendent qu'un prix médiocre & uniforme, qui soit le même & dans la Capitale & dans toutes les Villes du Royaume.

1°. Le premier de ces Ouvrages parut en 1773, il est intitulé : *Leçons de Morale, de Politique & de Droit public, puisées dans l'Histoire de notre Monarchie; ou Nouveau Plan d'Etude de l'Histoire de France, rédigé par les ordres & d'après les vues de feu Mgr le Dauphin.*

Il se vend à Paris, chez Moutard, Libraire de la Reine, rue des Mathurins, 2 liv. 8 s.

C'est un Abrégé raisonné de l'Histoire

G

de la Monarchie; c'est l'esquisse de 40 Discours destinés à faire connoître, de siècle en siècle, le Gouvernement François à toutes les époques de la France, & qui ont pour but d'attacher aux faits toutes les connoissances de Morale, de Politique & de Droit public qui conviennent aux Princes.

2°. Le second parut en 1775, & a pour titre : *Les Devoirs du Prince, réduits à un seul principe ; ou Discours sur la Justice*, dédié au Roi.

Il se vend à Paris, chez Moutard, 3 liv. 12 s. br.

Ce Discours renferme, & toute la Morale qui doit former les Princes, & son application à toutes les parties du Gouvernement François. Il est la théorie des vérités qui seront prouvées par l'expérience de l'Histoire dans les Discours dont on va parler.

3°. Le troisième de ces Ouvrages & le plus important, soit par l'étendue des recherches, soit par le nombre des volumes dont il doit être composé, a pour titre : *Principes de Morale, de Politique & de Droit public, puisés dans l'Histoire de notre Monarchie ; ou Discours sur*

D É C E M B R E. 1777. 147
l'Histoire de France, dédiés au Roi, par
M. Moreau, Historiographe de France.

Il y a déjà quatre Tomes de cet Ouvrage ; il en paroîtra quatre autres dans le cours de l'année prochaine, deux au commencement & deux à la fin ; & tous les ans ensuite on en donnera 3 nouveaux volumes. Cet Ouvrage est l'exécution du Plan conçu par feu Mgr le Dauphin en 1764, & imprimé en 1773. Il contient les faits & la morale qu'on en doit tirer ; il développe les principes du Gouvernement à chaque époque ; il est l'Histoire & de la Constitution Françoisse & des Monumens qui l'établissent.

C'est principalement cet Ouvrage dont on veut faciliter le débit à un prix modique.

Chaque volume est un *in-8°*. de quatre à cinq cens pages, en caractères & en papier parfaitement beaux.

Chaque Tome ne se vendra, soit à Paris, soit dans toutes les Villes de Province, que 3 liv. 12 s. br.

Il se distribue à Paris, chez Moutard, Libraire de la Reine, Hôtel de Cluni, rue des Mathurins ; Nyon, rue Saint-Jean-de-Beauvais ; Delalain, rue de la Comédie Françoisse ; la veuve Duchesne ;

G ij

148 MERCURE DE FRANCE.

rue Saint-Jacques; Lacombe, rue de Tournon; Mérigot le jeune, Quai des Augustins; Esprit, Libraire, au Palais-Royal.

Tous les Libraires de Province qui voudront s'en fournir, s'adresseront à leurs Correspondans désignés ci-dessus, ou au Sieur Phlipault, Secrétaire de l'Auteur, Place Vendôme, près les Capucines.

Avis au sujet de deux Éditions contrefaites des *Mémoires Politiques & Militaires*, pour servir à l'*Histoire de Louis XIV & de Louis XV*, composés sur les Pièces originales, recueillies par Adrien-Maurice de Noailles, Maréchal de France, & Ministre d'État; par M. l'Abbé Millot, 6 vol. in-12.

On croit devoir prévenir le Public, qu'il se débite dans les Provinces, deux Éditions très-fautives des Mémoires de Noailles, l'une à Genève, en 6 vol. in-12; & l'autre en 4 vol. à Yverdun. Cette dernière est annoncée avec de prétendues Notes de M. de Voltaire, qui ne sont autre chose que l'analyse qu'on en a donnée dans le Journal de M. de la Harpe. Ces Éditions, qui, comme tous

D É C E M B R E. 1777. 149
les Livres imprimés furtivement, fourmillent de fautes, sont bien inférieures à la seconde qui vient d'être faite à Paris, d'après les corrections & les augmentations de l'Auteur. Cette Edition, la seule véritable, depuis que la première est épuisée, se reconnoît à un avertissement de quatre pages, au bas desquelles se trouve la signature manuscrite du Sr Moutard, Libraire-Imprimeur de la Reine, à Paris, Hôtel de Cluni, rue des Mathurins.

A C A D É M I E S.

I.

P A R I S.

L'Académie Royale des Sciences a fait sa rentrée publique, après la Saint-Martin, le Mercredi 12 de Novembre 1777.

Le Secrétaire de l'Académie annonça que le Prix proposé sur les *moyens les plus prompts & les plus économiques de*

G iiij

procurer en France une production & une récolte de Salpêtre plus abondante que celle qu'on obtient présentement, & sur-tout qui puisse dispenser des recherches que les Salpêtriers sont autorisés à faire dans les maisons des Particuliers, étoit remis au mois de Novembre 1782; que les Mémoires ne seront admis que jusqu'au 1 Janvier 1781, mais que l'Académie recevra jusqu'au 1 Avril 1782, les éclaircissemens que les Auteurs des Mémoires qui lui seront parvenus dans le tems prescrit, jugeront à propos de lui envoyer. Le Secrétaire déclara en même-tems que, sur les représentations qui ont été faites au Roi par l'Académie, Sa Majesté a bien voulu doubler le Prix, qui sera de 8000 liv. au lieu de 4000 l. & que la somme, à répartir en Accessit, sera de 4000 l. au lieu de 2000 liv. Le Secrétaire déclara pareillement que le Prix pour l'encouragement des Faiseurs d'Instrumens de Mathématiques, & qui doit être accordé à celui qui présentera le meilleur Quart de cercle de trois pieds de rayons, garni de toutes les pièces qui peuvent servir à le rendre d'un usage sûr & commode, & accompagné d'un Mémoire contenant le détail des moyens

D É C E M B R E. 1777. 151

qui auront été employés pour le construire, étoit remis à la Saint-Martin 1779, les instrumens qui ont été présentés à l'Académie n'ayant point rempli les conditions du concours. Enfin le Secrétaire fit l'annonce d'un nouveau Prix de Physique que l'Académie, toujours empressée de concourir aux progrès des Sciences, vient de fonder, & qu'elle donnera tous les deux ans. Elle propose pour le premier Prix de ce genre, qui sera de 1500 liv., le sujet suivant : *l'exposition du système des vaisseaux lymphatiques*. Quoique ce genre de vaisseaux ait été découvert depuis plus d'un siècle, on n'a pas encore approfondi tout ce qui peut les faire mieux connoître.

Y en a-t-il de plusieurs espèces, comme on l'a voit d'abord avancé ? Quel en est l'origine & la terminaison ? Toutes les parties du corps en sont-elles pourvues ? Comment ces vaisseaux se comportent-ils dans les glandes conglobées ? Enfin qu'elle est la route que suivent ceux de leurs troncs qui peuvent être rendus sensibles ?

Tels sont les principaux points sur lesquels l'Académie attend des éclaircissements. Les conditions qu'elle impose sont conformes à celles qui se trouvent

Giv

152 MERCURE DE FRANCE.

dans les Programmes des Prix que donne l'Académie.

Après ces différentes annonces, M. Cassini de Thury, Directeur de l'Observatoire, a lu des *Réflexions sur la figure de la Terre*. Après une discussion sommaire des deux mesures du méridien, faites au Nord & au Pérou par les Académiciens, sous le Ministère de Monseigneur le Comte de Maurepas, M. de Cassini conclut que celle du Nord mérite plus de confiance; qu'elle a été faite avec des instrumens plus parfaits dans un Pays moins couvert de montagnes; circonstance d'autant plus importante, qu'il est démontré que l'attraction des montagnes suffit pour faire écarter le fil à plomb de la perpendiculaire. M. de Cassini proposa ensuite quelques corrections à faire à la mesure du degré du méridien de France, d'après des déterminations plus exactes de la latitude de Brest & de Vienne, & il fixe la longueur moyenne du degré du méridien, entre Brest & Vienne, à 37900 toises.

M. de Fouchy, ancien Secrétaire de l'Académie, a lu un Mémoire sur une *nouvelle construction de niveau à lunettes, absolument exempt de vérification*. M. de

D É C E M B R E. 1777. 153

Fouchy substitue au niveau d'eau , dont se servent habituellement les Ingénieurs & les Arpenteurs , un niveau de mercure , construit sur les mêmes principes & beaucoup plus petit ; mais au lieu de le placer hors de la lunette , il le place dans la lunette même. Cette disposition ne pouvant s'adapter à la construction ordinaire des lunettes , M. de Fouchy a été obligé d'en imaginer une particulière. Cette lunette , qu'il a fait exécuter par M. Navarre , célèbre Opticien , est composée de trois verres ; & quoiqu'elle ne soit pas acromatique , elle ne produit presque pas de couleurs. Ce niveau a l'avantage d'être très-exact & d'un prix modique.

M. de Borda , Lieutenant des Vaisseaux du Roi & Directeur de l'Académie , fit ensuite la lecture du *Précis de son Voyage aux Isles Canaries & sur les Côtes d'Afrique* , pour déterminer les latitudes & les longitudes des principaux points de ces Isles & de ces Côtes. M. de Borda avoit sur son bord trois horloges marines de la construction de M. Bertrand , deux appartenantes au Gouvernement François , & une qui avoit été prise à Cadix , & qui appartenoit au

G v

Gouvernement Espagnol. Il avoit pour le seconder dans ses opérations, Dom Toffigno, Astronome Espagnol, M. de Puysegur, & plusieurs Officiers de Marine distingués. Il a relevé dans les anciennes Cartes des erreurs nombreuses, dont quelques-unes vont à 30 & 40 minutes en longitude.

M. de Borda a donné, dans sa relation, une description du Pic de Ténérife; il est parvenu à monter jusqu'au sommet de cette fameuse montagne à travers les pierres ponceuses, & les rochers de lave qui la composent dans toute sa hauteur, & qui sont amoncelés sans ordre. Le sommet du Pic présente le cratère d'un volcan; ce cratère est ovale ou elliptique; il a 25 à 30 toises dans le sens du petit diamètre, & 35 à 40 dans le sens du plus grand. Il a à peine 30 pieds de profondeur; le terrain en est assez chaud pour qu'on ne puisse y tenir long tems sans douleur. M. de Borda a mesuré la hauteur de cette montagne par le baromètre; &, en appliquant à ses observations la méthode de M. de Luc, il trouve qu'elle est de 11486 pieds. La même montagne, mesurée par des opérations trigonométriques très-exactes, s'est trouvée de 11424 pieds.

M. de Borda a imaginé un moyen très-ingénieux de déterminer l'intensité de la force magnétique, dans les différens parages qu'il a parcourus. Il résulte de ses observations qu'elle est assez exactement la même par-tout, mais que si elle ne paroît pas telle, elle ne varie qu'en raison de l'inclinaison de sa direction avec l'horison ; inclinaison qui change & qui agit avec plus ou moins d'obliquité.

M. Brisson, Maître de Physique & d'Histoire Naturelle des Enfans de France, & M. Cader, ancien Apothicaire-Major des Camps & Armées du Roi, s'étant occupés des recherches sur le premier réfringent des liqueurs, soit simples, soit composées, ils en ont rendu compte à l'Académie. Il résulte de leur travail, que la dissolution des sels augmente le pouvoir réfringent de l'eau ; mais que tous ne l'augmentent pas de la même quantité. Le sel ammoniac, par exemple, est celui de toutes les substances salines qui leur a donné le plus grand effet. Le pouvoir réfringent n'a non plus aucune relation avec la densité des corps ; par exemple, l'esprit de sel est un milieu presque aussi réfrin-

gent que l'huile de vitriol , quoique la pesanteur spécifique de cette dernière soit d'un quart plus grande. Enfin l'huile de térébenthine , quoique beaucoup plus légère que l'eau , & par conséquent que tous les acides minéraux , a plus de pouvoir réfringent , & la térébenthine elle-même en a presque autant que le verre. MM. Brissou & Cader font ensuite l'application de ces connoissances à la grande toupie brûlante appartenante à feu M. de Trudaine , qui a été remplie d'esprit-de-vin , & ils font voir qu'elle feroit beaucoup plus d'effet , si elle avoit été remplie d'une dissolution de sel ammoniac ou d'huile de térébenthine.

Ce Mémoire a été suivi d'un autre de M. le Gentil , sur la conformité de *Astronomie* ancienne des Brames avec celle des anciens Chaldéens. Ces derniers Peuples , d'après des observations multipliées & qui se perdent dans l'antiquité la plus reculée , avoient déterminé certaines époques , certaines périodes au bout desquelles revenoient les mêmes phénomènes astronomiques. M. le Gentil retrouve ces mêmes périodes chez les Brames de nos jours , à quelques corrections près , que le tems a sans doute

D É C E M B R E. 1777. 157

• enseignées à leurs ancêtres, & c'est encore à l'aide de ces périodes qu'ils calculent les éclipses de Soleil & de Lune.

M. Perronet, premier Ingénieur des Ponts & Chaussées, a lu ensuite un Mémoire sur la *réduction de l'épaisseur des piles, & sur la courbure qu'il convient de donner aux voûtes pour que l'eau puisse passer plus librement sous les ponts.* Dans les ponts qui avoient été construits presque jusqu'à nos jours, les arches étoient indépendantes les unes des autres, & chaque pile servoit en quelque sorte de culée. Les ponts modernes ont été construits sur d'autres principes; on ne donne à chaque pile que l'épaisseur nécessaire pour soutenir le fardeau de la voûte, & tout l'effort de cette dernière, de proche en proche, porte sur la culée. M. Perronet fait sentir les avantages de cette construction; ils consistent principalement dans l'économie des matériaux & dans la liberté du passage des eaux. Il fait voir comment on peut encore augmenter ce dernier avantage en prenant le plus haut qu'il est possible, l'origine de la voûte, & en faisant les piles absolument droites jusqu'à cette origine.

La Séance a été terminée par un M^e.

158 MERCURE DE FRANCE.

moire de M. Lavoisier sur une *nouvelle théorie de la combustion & de la calcination*. Il établit d'abord que l'air est un composé de la matière du feu, comme dissolvant, unie & combinée avec une substance qui lui sert de base & qui la neutralise; la combustion, suivant lui, n'est autre chose que la décomposition même de l'air, c'est-à-dire, la déunion de sa base d'avec la matière du feu qui la tenoit en dissolution. Il appuie son opinion 1°. sur ce que la combustion ne peut avoir lieu sans air; 2°. sur ce que, dans toute combustion, la base de l'air est absorbée & se combine avec le corps qui brûle: or la base de l'air ne peut passer dans une nouvelle combinaison, sans laisser libre la matière du feu qui la tenoit en dissolution; alors cette dernière reparoit avec les caractères qui lui sont propres, c'est-à-dire, avec flamme, chaleur & lumière. Ce n'est donc pas, dans l'opinion de M. Lavoisier, des corps qu'on a regardé jusqu'ici comme combustibles, que se dégage la matière du feu, mais de l'air dans lequel se fait la combustion; de sorte que ce fluide élastique est, suivant lui, le véritable & peut-être le seul corps com-

bustible de la nature. M. Lavoisier applique cette théorie à la respiration des animaux; il fait voir que l'air, dans cette fonction animale, reçoit une altération semblable en tout à celle qu'il éprouve pendant la combustion, qu'il est en partie converti en air fixe ou acide méphitique; or ce changement, cette altération ne peut avoir lieu sans dégagement de matière du feu: donc il doit y avoir dégagement de matière du feu dans le poulmon, dans l'intervalle de l'inspiration à l'expiration, & c'est cette matière du feu sans doute qui, se distribuant avec le sang dans toute l'économie animale, y entretient une chaleur constante de 32 degrés & demi environ au Thermomètre de M. de Réaumur. M. Lavoisier apporte pour preuve de cette dernière assertion, une observation très-frappante; c'est qu'il n'y a d'animaux chauds dans la nature que ceux qui respirent habituellement, & que cette chaleur est d'autant plus grande que la respiration est plus fréquente. Au reste, M. Lavoisier ne propose ces idées qu'avec beaucoup de réserve, & il se propose de développer successivement, dans différens Mémoires, chaque partie de ce nouveau système.

I I.

L'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres tint sa Séance publique le 14 de Novembre. M. Dupuy, Secrétaire Perpétuel, commença par annoncer que le sieur Guilhem de Clermont, Baron de Sainte-Croix, demeurant à Mourmoiron, près d'Avignon, avoit remporté le prix dont le sujet étoit d'examiner les différens cultes rendus à Cérès & à Proserpine, les divers attributs de ces Divinités, &c. C'est le troisième Prix qu'il remporte; & quoiqu'aujourd'hui Associé libre étranger, il a pu concourir, attendu que son élection est postérieure à l'envoi qu'il avoit fait de son Mémoire. M. Dupuy publia ensuite que le sujet du Prix qui sera distribué à Pâques 1779, est de rechercher ce que les Monumens historiques nous apprennent des changemens arrivés sur la surface du Globe, par le déplacement des eaux de la mer. A cette publication succéda l'Eloge historique du Duc de la Vrillière, Honoraire de cette Académie.

Le reste de la Séance fut occupé par les Mémoires suivans : 1°. *vingt-sixième*

D É C E M B R E 1777. 161

Mémoire sur la Légion; par M. le Beau, qui a entrepris de développer tout ce qui concerne la Légion Romaine. L'objet de ce Mémoire étoit de traiter des délits & des peines militaires. 2°. *Mémoire sur les Edits des Ediles*; par M. Bouchaud, suite de ses *Recherches historiques sur les Edits des Magistrats Romains*. 3°. *Mémoires sur les causes de la haine personnelle qu'on a cru remarquer entre Louis-le-Gros, Roi de France, & Henri I, Roi d'Angleterre*. Par M. Gaillard. 4°. *Mémoire sur la Philosophie de Marc-Aurèle*; par M. de Rochefort, qui a fait voir combien cet Empereur Philosophe s'étoit attaché à ramener le Stoïcisme à sa première pureté. C'est par ce Mémoire que M. de Rochefort termine l'Histoire des systèmes des Anciens sur le Bonheur.

Nous donnerons dans le volume prochain, une analyse de ces Mémoires intéressans.

. I I I .

L'Académie Royale d'Architecture a ouvert ses Leçons publiques & gratuites en faveur des Elèves de cet Art. M. Leroi, de l'Académie des Inscriptions

& Belles-Lettres, commencera le Cours de ses Leçons, par un Essai sur l'Architecture, avec des observations sur la composition des Basiliques, Places, Théâtres & autres Edifices publics de première importance : on y joindra un abrégé de Vitruve, les principes élémentaires des Ordres, &c. Ces Leçons se feront à onze heures, les lundi & mercredi de chaque semaine. M. Mauduit, Lecteur Royal en Mathématiques & Censeur Royal, expliquera les mêmes jours, depuis neuf heures & ~~début~~ jusqu'à onze, ses Leçons de Géométrie théorique & pratique, dont il fera l'application aux toises les plus en usage, ainsi qu'aux développemens & à la pénétration des corps ; & comme le Comte d'Angiviller a réuni à l'Académie d'Architecture la Chaire d'Hydrodynamique, fondée depuis peu de tems par un Ministre & Contrôleur-Général des Finances, le sieur Abbé Bossut donnera dans la même Salle, les mardi, jeudi & samedi, ses Leçons élémentaires de Mécanique statique, & expliquera son Traité d'Hydrodynamique.



S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE a repris les représentations d'*Armide*, après le voyage de Fontainebleau.

Elle se dispose à donner incessamment l'Opéra de *Roland*, remis en Musique par M. Piccini.

On continue de donner, les Jeudis, *Céphale & Procris*, un des Opéra qui aura eu le plus de représentations à ce Théâtre, & dont la Musique aura toujours gagné davantage, étant plus connue.

C O M É D I E F R A N Ç O I S E.

ON n'a rien donné de nouveau sur ce Théâtre; mais on se dispose à y jouer incessamment la Tragédie de *Mustapha & Zéungir*, depuis long-tems attendue & désirée.

COMÉDIE ITALIENNE.

Les Comédiens Italiens ont donné, le Lundi 24 Novembre, la première représentation de *Félix ou l'Enfant-Trouvé*, Comédie en trois Actes, mêlée d'Arriettes; par M. Sedaine, Musique de M. Moncini.

Il y a vingt-sept ans que Morin trouva, après un désastre affreux arrivé dans son Village, un enfant entre les bras d'une Nourrice Allemande, avec des hardes & quelques bijoux. Il prit soin de cet enfant, qu'il nomma Félix, & l'éleva comme son fils. Il trouva aussi une valise qui renfermoit une somme assez considérable d'argent, dont il acheta une Ferme, & qu'il fit valoir avec un profit considérable; avec la résolution constante de la rendre au Propriétaire de l'argent, s'il peut le découvrir. Ce Fermier est père d'une fille en âge d'être mariée, & de trois garçons, l'un Dragon, l'autre Procureur, le troisième Abbé, ou près de l'être. Le Baron de

Verfac a la parole de Morin , pour épouser sa fille ; mais elle a donné son cœur à Félix : ce jeune-homme , qui l'aime aussi avec passion , ne pouvant prétendre de l'obtenir pour femme , a pris le parti de s'engager dans la Compagnie du Dragon. Il est sur le point de partir ; c'est à regret qu'il s'arrache des lieux où il est retenu par la reconnoissance & l'amour. Il ne peut souffrir d'être le témoin du bonheur de son rival. Il prend son bâton, & va dans la forêt avant la naissance du jour. Son Amante s'inquiète de son départ , & de ce qu'il se hasarde d'aller seul dans un bois où il y a beaucoup de Voleurs & de Contrebandiers. Elle ne peut s'empêcher de lui marquer toute sa tendresse. Morin lui témoigne de même sa sensibilité, & la satisfaction qu'il a toujours eue de sa conduite , de ses travaux & de ses vertus. A peine le jeune-homme est-il en chemin pour aller dans la forêt , que l'on entend un grand bruit , & les cris de gens attaqués. L'Officier Dragon va signaler sa valeur, le Procureur court verbaliser , M. de Verfac appelle ses Chasseurs & ses chiens, M. l'Abbé reste tranquille, & continue une lecture qu'il

a commencée. Félix avoit déjà délivré le Voyageur des attaques des Brigands ; & bien-tôt on voit ramener , par Morin & ses fils , ce Seigneur Allemand , qui vante le courage & la générosité du jeune-homme à qui il doit la vie. Ce Voyageur remarque la fatalité qui le poursuit toujours dans le même endroit ; il rappelle qu'à pareil jour , dans la même forêt , il y a vingt-sept ans , qu'il perdit sa valise , & qu'il éprouva un plus grand malheur. Ces paroles sont recueillies par Morin. Il fait part à M. de Versac & à ses fils , de ses soupçons , & de l'obligation qu'il a de restituer au Voyageur la Ferme qui est à lui , puisqu'elle est le prix de son argent. En vain M. de Versac & ses fils veulent le détourner de ce projet ; il ne se laisse pas gagner par leurs raisonnemens , tous dictés par l'intérêt. Il en croit davantage les conseils de feu son Pasteur. La fille de Morin & Félix , sont les seuls qui applaudissent à sa probité , & qui offrent de le consoler par leurs soins & par leurs travaux , de la perte de sa fortune. Morin déclare donc au Voyageur , que la Ferme dont il a admiré l'ordre & la richesse , lui appartient ,

puisque c'est avec son argent qu'il l'a acquise. Le Voyageur a reconnu son libérateur dans Félix, & lui donne le bien qu'il a été forcé de reprendre. Félix le restitue à Morin son bienfaiteur. Ce Voyageur, Seigneur Allemand, a l'espérance de retrouver encore dans Félix plus que son libérateur : on lui a fait voir les bijoux & les hardes qui étoient dans le berceau de Félix. On fait venir sa Nourrice; elle reconnoît le Voyageur; elle lui dit quelques mots Allemands, qui lui font se récrier : *Ah! c'est mon fils*. Après cette reconnoissance, Félix renonce à son engagement, & est au comble de tous ses vœux en recouvrant son père & obtenant la main de sa Maîtresse.

Cette Pièce n'a point paru d'un intérêt assez ménagé ni assez soutenu : l'action a semblé un peu romanesque; il y a des détails longs & minutieux. Les caractères des fils de Morin, quoique dessinés chacun d'après l'état qu'ils ont embrassé, n'ont pas produit l'effet qu'on en attendoit; ils se confondent & se nuisent. Quelques traits même d'un intérêt trop grossier, ont fait de la peine. Un seul caractère qui eût contrasté avec

168 MERCURE DE FRANCE.

celui de Félix, eût été sans doute plus heureux & plus théâtral. Au reste, on a trouvé dans ce Drame comme dans toutes les Pièces de M. Sedaine, beaucoup d'art, beaucoup d'intelligence du Théâtre & de Scènes très-bien faites. La Musique a été applaudie dans quelques airs chantés par Félix, & dans un trio charmant placé vers la fin du troisième Acte, & parfaitement exécuté par Madame Trial & par MM. Clairval & Nainville. C'est ce qui a fait principalement le succès de cette Pièce. Les rôles ont été parfaitement remplis par Mesdames Trial, Dugazon, Mlle Desglands; & par MM. Clairval, Trial, Nainville, Narbonne, Suin & Thomassin.



ARTS.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

Le Repos, Estampe d'environ 14 pouces de haut sur dix de large, gravée par Clément Bervic, d'après le tableau original de N. B. Lépicié, Peintre du Roi. A Paris, chez Lépicié, Peintre du Roi, à l'Académie Royale de Peinture; & chez Bervic, Graveur, rue Bétizi, vis-à-vis celle Tire-chappe, maison de M. Milet, Marchand Epicier. Prix 3 liv.

LA Scène de cette Estampe nous représente un bon Vieillard qui se repose la tête appuyée sur une de ses mains. Il a auprès de lui son enfant qui dort. La tête du Vieillard est étudiée, & ces deux figures offrent des vérités de nature très-bien saisies. Cette composition a été rendue par le Graveur avec

H

170 MERCURE DE FRANCE.
intelligence. Les travaux de son burin
sont purs , variés , & d'un bon effet.

I I.

Corps - de - Garde Hollandois , Estampe
d'environ 20 pouces de hauteur , &
21 de largeur , dédiée à M. le Mar-
quis d'Arcambal , Brigadier , Co-
lonel en chef de la Légion Corse ,
& gravée d'après un tableau de G.
Schaleken , par M. Maleuvre , rue
des Mathurins , chez M. Ballard ,
Imprimeur. Prix 8 liv.

Cette Estampe fait honneur à M.
Maleuvre , qui a su varier artistement
ses travaux , & donner un bon effet de
couleur , de clair & d'ombre à cette
grande composition.

I I I.

Les Conseils Maternels , Estampe nou-
velle d'environ 16 pouces de hauteur
& treize de largeur , dédiée à M. le
Comte de la Billarderie d'Angiviller.

Cette Estampe est d'un burin agréable
& précieux , & d'un bon effet de cou-

D É C E M B R E. 1777. 171
leur; elle est gravée par M. l'Empereur
d'après le tableau de M. Wille; elle
peut servir de pendant à *la Mère In-*
dulgente, publiée l'année dernière par
le même Graveur. A Paris, chez M.
l'Empereur, Graveur du Roi & de LL.
MM. II. & R., rue & porte S. Jacques
au-dessus du petit Marché

I V.

Sensible aux témoignages de recon-
naissance que le Public lui a donné,
en accueillant la première suite d'Es-
tampes gravées d'après les Maîtres
Hollandois & Flamans, M. le Brun va,
dit-on, faire paroître incessamment la
seconde suite de cette collection inté-
ressante. Nous nous hâtons d'en préve-
nir les Amateurs, attendu qu'ils ont
paru la désirer depuis long-tems. L'on
ne peut que féliciter l'Editeur d'une
telle entreprise, puisque, grace à ses
soins, l'on pourra du moins avoir une
idée de ces Maîtres célèbres, que la
richesse seule semble avoir droit de se
procurer, & que son avarice enferme
dans des cabinets mystérieux, où leurs
yeux jaloux peuvent seuls en admirer
les beautés.

H ij

*LETTRE d'un Amateur à l'Auteur du
Mercure de France, au sujet de l'Estantpe
du Gâteau des Rois.*

M O N S I E U R ,

C O M M E vous n'avez point encore annoncé la nouvelle Estantpe gravée par M. Flipart, d'après le Tableau original de M. Greuze, souffrez qu'un Amateur, qui a sous les yeux les plus belles Gravures anciennes & modernes, & les a souvent comparées, vous expose les remarques qu'il a faites sur cette nouvelle Estantpe. Des Observations critiques sur un Tableau, ne peuvent sans doute être trop sages, trop modérées. Le Tableau critiqué reste souvent renfermé & hors de la vue du Public Amateur. Ce Tableau par conséquent ne peut répondre pour l'Artiste, souvent dans l'impuissance de repousser autrement la critique. Il n'en est pas de même d'une Estantpe, d'une Estantpe sur-tout aussi répandue que celle du *Gâteau des Rois*. Elle est sous les yeux de tous ceux qui desirent la voir. Les Observations qu'elle peut faire naître, sont par conséquent aisées à être vérifiées; & l'Artiste n'a besoin d'employer d'autres défenses devant des Juges éclairés, que la vue même de son Estantpe. C'est d'après ces considérations que je crois pouvoir hasarder quelques remarques critiques, qui auront principalement pour objet les progrès de l'Art.

La nouvelle Estampe est intitulée *le Gâteau des Rois* ; & ce titre seul semble annoncer un repas, une fête de famille que la joie & la gaieté doivent animer. Cependant la première impression que fait le lieu de la scène, est une impression de tristesse. Ce lieu a plutôt l'air d'une prison que d'une chambre de Villageois. On n'y aperçoit pour tout ornement & pour tout détail, qu'une espèce de soupirail, & quelques solives, dont on ne devine pas même la direction, par le peu de soin qu'a pris l'Artiste de mettre les objets en perspective. C'est un reproche que l'on a déjà fait à M. Greuze, de ne pas assez varier ses chambres rustiques, & de ne pas suivre, pour cette partie, la méthode de Teniers, d'Ostade, &c. qui ne peignoient jamais les fonds de leurs Tableaux que d'après nature. Aussi quelle richesse, quelle variété, & même quelle ingénieuse vérité dans le lieu de la scène & les accessoires de leurs Tableaux ! comme la lumière y circule & donne du relief aux objets !

Le principal Personnage qu'offre d'abord l'Estampe du *Gâteau des Rois*, est le Père de Famille. Il tient une serviette, dans laquelle sont renfermées les parts du gâteau qui doivent être distribuées. C'est assez l'usage de laisser aux femmes, si propres par leur douceur & leur gaiété naturelle à animer les plaisirs de la table, le soin de présider à ces sortes de petites Fêtes domestiques. Quoiqu'il en soit, puisque l'Artiste a voulu que ce fût le Père de Famille qui remplisse cette fonction, on auroit désiré du moins que son caractère de tête fût plus analogue au rôle qu'on lui donne.

H iij

Nous avouerons avec plaisir que cette tête est belle, qu'elle a de la noblesse; mais son expression est indécise. Ce Vieillard paroît même distrait, & ne prendre aucun intérêt à ce qui se passe devant lui. Son air sérieux semble inspirer de la gêne & de la contrainte au plus jeune des garçons qui tire les parts du gâteau. Un Artiste qui possède éminemment la Science du dessin, peut l'indiquer & l'écrire, en quelque sorte, dans les formes très-articulées d'un Vieillard. Mais on souffrirait impatiemment que, pour faire paroître cette Science, il exagérât ces mêmes formes dans le corps foible & délicat d'un enfant. C'est cependant ce que l'Artiste s'est permis dans le Personnage du petit garçon qui tire les parts du gâteau. Qu'en est-il arrivé? En voulant trop accuser les formes de l'enfance, il a fait disparaître les graces qui lui sont si naturelles: l'ensemble de cette figure est d'ailleurs un peu équivoque; ce qui provient de ce que la jambe droite, dont le raccourci n'est point rendu exactement, paroît plus courte que la gauche.

Une jeune fille, que l'on peut supposer être la sœur aînée de l'enfant, est derrière lui, pour l'aider à s'acquitter de la fonction dont il est chargé. L'expression de ce Personnage est encore indécise, & la figure n'a point ces graces naïves que l'Artiste fait répandre, quand il veut, sur les Personnages de jeunes filles, & que l'on auroit désiré de trouver dans cette sœur aînée, puisqu'elle est placée sur le premier plan de la composition.

Derrière le Père, & un peu dans la demie teinte,

est une autre sœur qui a l'air de boudier, parce qu'elle n'a point été choisie pour distribuer les parts du gâteau. Si l'on peut reprocher en général à toutes les figures de cette composition, de pécher par la correction du dessin, & de ne pas faire assez sentir les formes des bras & des jambes sous leurs vêtemens, ce défaut paroît sur-tout sensible dans la figure de cette petite fille. Elle a l'air d'un enfant noué, & l'on a de la peine à distinguer si c'est sa main qu'elle porte à la bouche. On permet sans doute à un Artiste qui nous fait voir sa composition dans une esquisse peinte à l'huile ou dessinée au crayon, de négliger différentes parties; mais dans une Estampe gravée avec prétention, retouchée & corrigée plusieurs fois par le Peintre lui-même, & publiée comme la traduction, en quelque sorte, d'un Tableau fini, on a droit d'exiger la plus grande précision dans le dessin.

La Mère de Famille est assise à un des bouts de la table. Elle vient de recevoir une des parts du gâteau qu'un petit enfant, placé près d'elle, tient dans les mains, & qu'il voudroit bien lui dérober. La bonne-mère feint de ne pas s'appercevoir de ce larcin qui la réjouit. Il est à présumer du moins que telle a été la pensée de l'Artiste, par la disposition des figures; car la physionomie de la mère n'indique rien; sa bouche à moitié ouverte est, par l'infidélité du trait, sans grace & sans expression. Nous disons l'infidélité du trait, parce que nous supposons que cette incorrection, & autres que l'on peut reprocher à l'Estampe, ne se trouvent point dans le Tableau original que nous n'avons pas vu.

Sur le second Plan de cette même composition, & du côté du père, l'on voit un jeune - homme, qui, les bras élevés au-dessus de sa tête, apporte une grande terrine remplie de soupe. L'Artiste, dans la vue sans doute d'interrompre la ligne horizontale de sa composition, a cru devoir y placer un trait pyramidal. Mais en employant ce trait, il a eu plus d'égard à la forme pittoresque de sa composition, qu'à ce qu'il a vu pratiquer par-tout. Nous nous en rapportons à lui-même. Seroit-il bien à son aise, si, étant à table, il voyoit un Domestique, ou toute autre personne, porter en l'air, & au-dessus de la tête des convives, un potage tout bouillant, & sujet à être renversé au premier défaut d'équilibre ? Jordans, dans une de ses compositions, a également employé ce trait pyramidal ; mais c'est un pâtre que l'on porte, & la faute du Peintre Flamand est plus excusable. Ici, au contraire, c'est un potage très-chaud, à en juger du moins par la fumée fort épaisse qui s'en élève.

Derrière ce porteur de soupe, sont deux jeunes personnes qui paroissent s'intéresser à l'action de leur petit frère, distribuant les parts du gâteau. Le groupe de ces jeunes filles est agréablement disposé, & leurs airs de tête ne sont pas inconnus aux Amateurs, qui ont dû les remarquer dans plusieurs autres Estampes gravées d'après M. Greuze. On peut observer, en dernier lieu, que la lumière dans cette Estampe, est distribuée par éclats, & sans harmonie par conséquent, ce qui peut provenir de ce que l'Artiste, en peignant son Tableau, ne s'est servi que d'une lumière

vive & resserrée, dont l'effet est de découper, en quelque sorte, les objets sur lesquels elle se trouve réfléchie.

Cette nouvelle Estampe a été gravée par M. Flipart ; &, soit que le sujet l'ait ennuyé ou ne l'ait nullement inspiré, cette Planche est bien inférieure aux deux précédentes, du même format, qu'il a gravées d'après le même Artiste. Sa Gravure est, en général, trop poussée au noir, & ressemble plutôt à une manière noire usée, qu'à une Gravure au burin. Les tailles d'ailleurs sont trop sèches, trop maigres ; les traveaux trop égaux, ce qui empêche l'effet de la dégradation, répand sur l'Estampe une triste uniformité, & ôte aux objets le caractère qui leur est propre. Cette Estampe cependant pourra plaire au plus grand nombre des Amateurs qui, peu familiers avec les Gravures des Wischer, des Bollvert, des Edelinck, des Gérard Audran, &c. doivent être moins sensibles au mérite de l'exécution, qu'au choix d'un sujet qui leur rappelle des mœurs champêtres toujours agréables à voir par le sentiment d'innocence & de vertu qu'elles inspirent.

Mais comme en Gravure ainsi qu'en Peinture, en Sculpture, & même en Poësie, c'est le mérite de l'exécution qui *embaume* l'ouvrage & le conserve pour la postérité ; nous craignons que la plupart des Estampes modernes, si fort à la mode aujourd'hui, ne puissent survivre à notre siècle. Dans quel tems cependant la Gravure a-t-elle été plus accueillie, plus recherchée, mieux payée ? Tellé Estampe qui n'aura aujourd'hui d'autre mérite que

H v

la nouveauté, sera quelquefois portée à un prix plus haut dans une vente, que toute la suite des magnifiques Estampes de Gérard Audran. Il est vrai que cette manie ne peut être attribuée aux vrais Connoisseurs, mais bien à quelques *Cariolets* qui ne connoissent que leur siècle, & ne jugent du mérite d'une Estampe, que quand ils l'ont payée très-cher. Ils sont bien secondés dans cette opinion par différens Marchands d'Estampes, dont la conduite est très-adroite. Ils ont su persuader aux Amateurs un peu novices, que quand une Estampe moderne paroît, ils ne tiennent rien s'ils n'ont cette Estampe avant telle & telle remarque. Ils donnent, par ce moyen, l'alerte aux Amateurs, qui s'empressent de se présenter les premiers pour avoir de ces épreuves recherchées ; & lorsque cette foule augmente, c'est alors qu'ils mettent le prix qu'ils veulent à leurs épreuves. Le jour même que l'Estampe du *Gâteau des Rois* parut, un Colporteur d'Estampes, qu'il est inutile de nommer ici, mais qui est très-connu par son habileté à former des spéculations sur l'ineptie de ses pratiques, avoit des épreuves de trois différens prix, l'une à 16 liv. l'autre à 24 liv. & une troisième à 36 liv. Et pour persuader à l'Amateur qu'il ne devoit point hésiter de donner ses 36 livres, il lui faisoit remarquer que l'épreuve qu'il lui présentoit étoit avant l'adresse de l'Auteur. Il avoit taxé à 24 liv. les épreuves où se trouvoit, dans l'Inscription du bas de l'Estampe, un point mal placé ; & à 16 liv. celle où l'on voyoit au haut de l'Estampe, la date du jour que la planche a été commencée. Cette date, plus ou moins lisible, servira sans doute encore à faire

renchéir l'Eſtampe. Il ne manqueroit plus ici que des épreuves avant la Lettre; mais malheureusement pour les Matchands, M. Greuze n'en fait point tirer; & les épreuves des planches avant la Lettre, gravées par M. Flipart, d'après les Tableaux de M. Greuze, qui peuvent exiſter, ſont des épreuves que le Graveur a fait faire pour voir les progrès de ſa planche; épreuves par conſéquent non finies.

Une dernière remarque que l'on peut faire au ſujet de cette eſpèce d'agiotage, & qu'il eſt bon d'inſérer ici, parce qu'elle peut être utile aux Amateurs un peu novices, c'eſt que l'épreuve même avant la Lettre, à moins qu'ils ne la tiennent d'un Artiſte exact & connu, n'eſt plus pour eux un témoignage certain d'une première épreuve, depuis ſur-tout que ces ſortes d'épreuves ſe ſont ſi fort multipliées, & que l'on a vu le Propriétaire de pluſieurs Planches recherchées, couvrir lui-même l'écriture de ſes Planches, & en faire tirer des épreuves ſans lettres. Un poſſeſſeur de Planches, qui ſe prête à ces ſortes de ſupercheries, aura quelquefois honte de livrer lui-même ces prétendues épreuves avant la Lettre; mais il les gliffiera adroitement dans des ventes publiques, fera paſſer cet hameçon ſous les yeux des *Curiolets*, & rira le premier de leur bonne-foi en recevant leur argent.

Ces ſupercheries ne ſont pas ſans doute fort honnêtes, & ſont rejetées par tous les Artiſtes qui ont une réputation à conſerver; mais comme quelques Propriétaires de Planches ne penſent pas de même, & pourroient être tentés de renouve-

ler ces petites fraudes de commerce, nous croyons devoir les dénoncer ici. C'est un avertissement pour les nouveaux Amateurs qui ne se connoissent point en beauté d'épreuve, de s'en rapporter plutôt aux conseils d'un Artiste connu, ou d'un Amateur éclairé, qu'à de petites remarques équivoques, & que le Colporteur d'Estampes, si bien inspiré par le désir du gain, peut toujours imiter ou contrefaire.

Au reste, quel avantage trouve-t-on à posséder la première épreuve d'une Gravure médiocre? Un Amateur a sans doute quelque raison de rechercher les premières épreuves d'une Planche recommandable par la magie d'un burin pur, souple, harmonieux. Mais quelle grande différence peut-il y avoir entre les premières & les dernières épreuves d'une Planche, où l'on n'aperçoit le plus souvent que les tailles égratignées d'une eau-forte mal conduite, ou les travaux peînés d'un burin sec, sans variété, sans harmonie & sans grace?

M U S I Q U E.

I.

*D*EUXIEME Recueil d'airs des Trois Fermiers, arrangé pour le clavecin ou le forté-piano, avec accompagnement, par

D É C E M B R E. 1777. 181
M. Bénaut, Maître de clavecin. Prix
1 liv. 16 sols, chez M. Bénaut, rue
Dauphine, près la rue Christine.

I I.

Carillon des Cloches, arrangé pour
l'orgue, & destiné aux premières Vêpres
des Morts. Prix 1 liv. 16 sols, par le
même, & à la même adresse.

I I I.

Magnificat en ut majeur, dédié à Ma-
dame de Franqueville, Abbessé de
l'Abbaye Royale de Marquette en Flan-
dres. Prix 2 liv. 8 sols; par le même
& à la même adresse.

S C U L P T U R E.

LE Lundi 24 Novembre, il a été
placé dans le Foyer de la Comédie
Françoise, le Buste en marbre de
Pierre Corneille, exécuté par M. Caf-
fiéri, Sculpteur du Roi, d'après le
Portrait original peint par Charles le

182 MERCURE DE FRANCE.

Bran, & la vie de Pierre Corneille par Fontenelle. L'Auteur a tâché de rendre son caractère ferme & vigoureux, cet esprit vaste & éclairé, sa bonhomie & sa simplicité. Depuis long-tems MM. les Comédiens du Roi desiroient d'élever un monument au Grand Corneille, comme une marque de leur vénération & de leur respect.

Cartes imprimées.

Époques élémentaires d'Histoire Universelle, suivant la chronologie vulgaire; espèce d'A, B, C historique en 58 leçons, dont une pour chaque siècle, publiées sous le nom de M. Mahaux, & composées réellement par feu M. de Saint-Jobert. A Paris, au Bureau de l'abonnement littéraire, rue & à côté de l'ancienne Comédie Française. Prix 24 sols.



Cours d'Histoire Naturelle.

M. VALMONT DE BOMARE, Démonstrateur d'Histoire Naturelle avoué du Gouvernement, Membre de diverses Académies de l'Europe, & du Collège de Pharmacie de Paris, Censeur Royal, ouvrira son Cours d'Histoire Naturelle concernant les minéraux, les végétaux, les animaux, & les principaux phénomènes de la nature, en son Cabinet, rue de la Verrerie, la porte-cochère en face de la rue des deux Portes, le Samedi 6 Décembre 1777, à onze heures précises du matin, & en continuera les Séances les Mardi, Jeudi & Samedi de chaque semaine, à onze heures & demie très-précises. Les personnes qui désireront suivre ses leçons, sont invitées à entendre le discours sur le Spectacle & l'étude de la Nature, que le Professeur prononcera à l'ouverture de ce Cours.

*Cours de Sciences Politiques & de
Grammaire Allemande.*

M. JUNQUER, de l'Université & de l'Académie des Belles - Lettres de Göttingen, Censeur Royal, ancien Professeur de l'Ecole Royale Militaire de Paris, recommencera, le premier Décembre, son *Cours de Sciences politiques*, aussi bien que celui de *Grammaire Allemande*, & les continuera pendant six mois tous les Lundi, Mercredi & Vendredi, le premier depuis 10 heures du matin jusqu'à midi, & le second de midi à 1 heure, ou bien de 9 à 10 heures, suivant que l'on en conviendra. Dans le Cours de Sciences politiques, il explique successivement les principes du droit naturel, du droit politique ou de la théorie de la Société civile, & du droit des gens naturel. Puis il fait connoître la constitution, tant physique que politique, & le droit public des Royaumes & Républiques d'Europe, après avoir développé les événemens qui ont pro-

D É C E M B R E. 1777. 183

duit la présente forme de gouvernement de chaque État. Il passe ensuite au droit des gens conventionnel (vulgairement appelé le droit public d'Europe,) ayant pour objet les droits & obligations réciproques des Nations, fondés sur les traités de paix, d'alliance, de commerce, &c. desquels traités il fait une analyse raisonnée & pragmatique ; & il finit par des observations solides & utiles sur les intérêts des Princes, aussi bien que sur les fonctions de Négociateur, d'Ambassadeur & de Ministre public. Il suffit d'indiquer ces objets, si dignes d'occuper la jeune Noblesse, pour faire sentir combien ils doivent intéresser tous ceux qui veulent voyager avec fruit, ou qui se destinent aux affaires d'État : & si M. J. ajoute que ses leçons sont propres à faire aimer les devoirs d'Homme & de Citoyen, & chérir la constitution Française, il ne craint pas d'être contredit par les personnes respectables qui les ont suivies jusqu'ici. Le prix de ce Cours est de six louis pour les 6 mois, & celui de Grammaire Allemande, de trois louis, qui se payent d'avance. Ceux qui voudront suivre l'un ou l'autre, sont priés de se faire inscrire quelques

jours auparavant. M. J. qui donne aussi chez lui des leçons particulières, demeure rue Mazarine, en entrant du côté du Collège des Quatre-Nations, la seconde porte-cochère à gauche. *L'Abrégé de sa Grammaire*, dont il se sert dans ses leçons, se trouve chez Musier, Libraire, rue du Foin S. Jacques.

Cours de Physique expérimentale.

M. SIGAUD DE LA FOND, Professeur de Physique expérimentale, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, des Académies de St-Petersbourg, d'Angers, de Bavière, de Valladolid, de Florence, &c. commencera un Cours de Physique expérimentale le Mardi 9 Décembre, à midi; il le continuera les Mardi, Jeudi & Samedi à la même heure. Il en commencera un second le Mercredi 10, à six heures du soir. Il le continuera les Lundi, Mercredi & Vendredi de chaque semaine, à la même heure, dans son Cabinet de Machines, rue S. Jacques, près Saint-Yves, maison de l'Université.

D É C E M B R E. 1777. 187

Il y traitera amplement des nouvelles espèces d'air fixe, & son Neveu, M. Rouland, Démonstrateur en l'Université, se chargera de donner des leçons particulières à ceux qui prendront avec lui des arrangemens à cet effet.

Cours de Langue Italienne.

M. L'ABBÉ MUGNOZI, Romain, Docteur en Théologie dans l'Université de la Sapience à Rome, & Professeur de Langue Italienne à Paris depuis quelques années, commencera son Cours de Langue Italienne Mercredi 3 Décembre 1777, depuis dix heures jusqu'à midi, & il le suivra tous les Lundi Mercredi & Vendredi de chaque semaine.

Il donne aussi tous les jours des leçons particulières chez lui, & en Ville.

Il demeure chez M. Dufour, Marchand Frippier, au coin des rues des Prouvaires & Traînée, vis-à-vis le petit Portail de S. Eustache.

*Cours sur l'Art du Trait ou Coupe des
Pierres.*

LE Sieur LOUCHET, Professeur de l'Art du trait ou coupe des Pierres, &c. continue de donner des leçons sur cette Science, si nécessaire à ceux qui se destinent à l'Architecture Civile & Militaire, aux Entrepreneurs de Bâtimens. Il enseigne chez lui & en Ville; il continue aussi d'aller chez les Amateurs qui lui font l'honneur de le demander.

Sa demeure est Cloître S. Louis du Louvre, maison du Chapitre, vis-à-vis le Guichet de la rue S. Thomas; ou à l'Académie Royale d'Architecture, où il donne ses leçons aux Elèves de ladite Académie.



*LETTRE de M. DE VOLTAIRE, en
réponse à celle de M. de MESSANCE,
Receveur des Tailles à Saint-Étienne-
en-Forez, qui lui avoit envoyé ses
calculs sur les probabilités de la durée
de la vie.*

A Ferney.

J'ai reçu, Monsieur, ma condamnation par livres, sols & deniers, que vous avez eu la pitié de faire & la bonté de m'envoyer. J'admire votre sagacité, & je me soumets à mon arrêt sans aucun murmure. Tout le monde meurt au même âge; car il est absolument égal, quand on en est-là, d'avoir vécu vingt heures ou vingt mille siècles. M. l' T. avoit sans doute noté néant devant les yeux quand il a établi ses rentes viagères. J'ai fait mettre au chevet de mon lit mon compte final, dont je vous ai beaucoup d'obligations. Rien n'est plus propre à me consoler des misères de cette vie, que de songer continuellement que tout est zéro. Ce qui est très-réel, c'est l'exactitude de votre travail, son utilité, & la reconnaissance que je vous dois. Ce sont les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

*Variétés, inventions utiles, établissemens
nouveaux, &c.*

I.

LE Sieur GEORGET, Serrurier, rue des Prêcheurs, a inventé de nouvelles Serrures, faites pour garantir de toute crainte des rosignols & autres tentatives des voleurs : elles ont été honorées de l'approbation de Sa Majesté, de celle du Magistrat de la Police, & de l'Académie d'Architecture.

I I.

Le sieur Perier le jeune continue, avec un égal succès, à procurer aux personnes estropiées d'un seul côté du corps, de grands soulagemens, au moyen de la jambe & support mécaniques qu'il a inventés, & auxquels l'Académie Royale des Sciences a donné l'approbation la plus satisfaisante, en préférant ce support du sieur Perier à la béquille à potence, qui déforme le corps. Il prie ceux qui

lui écriront d'affranchir leurs lettres. Son adresse est au Château de Villeroi, route de Fontainebleau, près d'Essone.

I I I.

Le Sieur Morand, Architecte de la Ville de Lyon, vient de présenter au Gouvernement une machine hydraulique de sa composition, qui réunit les plus grands avantages par la sûreté du mécanisme, par sa simplicité, & par le peu de dépense qu'elle occasionne. Cette machine est propre à élever les eaux à telle hauteur qu'on voudra : elle pourra donc être également employée aux différens objets d'agrémens & d'utilité, même pour les irrigations des prairies & des jardins. Une pente de trois pieds suffit pour la mettre en un mouvement continuel, sans autre moteur que celui du poids de l'eau. Cette machine étoit faite depuis plus de deux ans, à Paris, où elle étoit en dépôt ; ce n'est qu'après des expériences répétées faites par le Sieur Morand, qu'il s'est déterminé à la présenter au Public.

FIN DE LA

I V.

La Société Patriotique de Silésie, a fait publier depuis peu, en faveur des Habitans de la campagne, une Méthode bien simple, & plusieurs fois éprouvée, pour guérir toutes sortes de plaies, de blessures ou de contusions. Ce remède consiste uniquement en un emplâtre de miel pur, & sans aucun mélange de quelque ingrédient que ce puisse être. On étend le miel sur un morceau de linge plié en trois ou quatre, & on l'applique sur la partie blessée. On recommande de ne laver la plaie ni avec de l'eau, ni avec du vin, ni avec aucune espèce de liquide. On défend aussi d'y mettre du sucre, & d'autres calmans. Si la plaie est large & profonde, on aura soin, quatre ou cinq heures après avoir appliqué le premier emplâtre, d'en mettre un second; on ôtera celui-ci après un égal espace de tems; alors on verra si la plaie se ferme, ou s'il est nécessaire de continuer le remède. Dans 24 heures la guérison doit être parfaite, à moins qu'il n'y ait quelque os endommagé,

A V I S.

I.

*Articles nouvellement rentrés au Magasin
du petit Dunkerque, chez Granehez,
Bijoutier de la Reine, Quai de Conti.*

UN assortiment considérable de tabatières, journées, bonbonnières, étuis, souvenirs, & autres bijoux en or émaillé, d'un fond transparent, imitant les agathes arborisées, ou les ouvrages travaillés en cheveux sous glaces. Ces bijoux sont nouveaux, & sans contredit ce qu'on a fait de plus beau en ce genre. Les premières pièces ont été présentées & achetées par le Roi, la Reine & la Famille Royale.

Les mêmes pièces en or émaillé en gris, rose, bleu, citron, puce, capucine, lilas, & autres imitant les petits velours.

Flacons d'or en amande, émaillés, pour essence de rose. Crayons d'or plats, avec cachet & lorgnette. Chaînes de montres de femmes en or, à la Turque, émaillées à deux faces, de couleurs différentes : les médaillons peints à sujets tirés de l'antique, & les breloques analogues. *Idem*, pour hommes à trois médaillons d'émail, avec une tresse de cheveux entre deux chaîons d'or.

Sacs à filet & à parfiler, d'une nouvelle invention, très-commodes, fermant à clef. Le premier a été fait pour la Reine.

Tabatières à l'*abondance*, en écaille de couleurs, garnies d'or, à cinq médaillons en relief, grandeur de bagues, représentant Henri IV, le Roi, la Reine, l'Empereur & l'Impératrice, dont les creux ont été gravés par Wirté, & au centre une gerbe d'or, avec cette devise : *Ils l'ont fait naître*. Prix, 96 liv. pour hommes & pour femmes. Autres tabatières de deux couleurs, dites boîteuses.

Tabatières & autres objets en métal de Manheim, les bordures ou ornemens en or de rapport en diverses couleurs, ce qui rend ces bijoux solides & aussi beaux que s'ils étoient totalement d'or.

Idem. Bonbonnières en balon avec gerbe en cheveux sur burgose, en crystal de roche, garnies d'or émaillé, imitant les perles & pierres précieuses.

Nouveaux modèles de boucles en argent moiré. Les premiers modèles ont été faits pour Mgr le Comte d'Artois, *Idem*, couvertes d'or guillochées, avec bordures en or de couleurs.

Cordons de cannes & de montres en cheveux teints en couleur de rose, verd, bleu, chamois, &c. simples ou garnis d'or, d'émail, de perles & de diamans. Il en fera faire de toutes les nuances demandées. L'apprêt qu'ils subissent nécessairement pour pouvoir prendre la couleur, ne laisse plus aucun doute sur la propreté des cheveux dont ils sont faits; & les Dames pourront en

porter en colliers, bracelets, bagues, &c. avec toute sécurité.

Un assortiment de pièces nouvelles en porcelaine de Clignancourt, comme garniture de cheminées, déjeuner, pendules, flambeaux, vases, caraffes à oignons, &c. garnis de bronze doré au mar, & point sujets à se jaunir comme le marbre.

Nouveaux joujoux mécaniques, la vendange, la promenade des deux âges, la garde montante au Fort, tous sujets agréables & mouvans par ressorts, plus solides que ceux qu'on a faits en sable.

Porte-feuilles avec tablettes pour dessiner. *Idem*, pour la pêche, & autres de toutes sortes de formes & de grandeurs; écrittoires en maroquin, avec garnitures d'argent & bronze doré.

Il croit devoir avertir le Public, qu'il s'est glissé un peu d'exagération dans l'énoncé qu'on lui a fait du tasetas qu'il attendoit d'Italie. Il a reçu les redingotes qui sont plus portatives que toutes celles qu'on a faites jusqu'à présent. Elles peuvent se porter dans une poche & dans un chapeau ployant; & les guêtres faites de ce tasetas, peuvent tenir dans un gousset.

I I.

La Demoiselle Guy possède seule le secret de la composition du *Suc de Réglisse & de Guimauve sans sucre*, pour toutes les affections de poitrine, chaleurs de gorge, rhumes & asthmes; il arrête le crachement de sang, détache les flegmes de la

I ij

poitrine ; fait cracher & adoucit la pituite. La Dlle Guy a l'honneur d'en fournir au Roi, & à toutes les Cours de l'Europe. Ce secret a été inventé par le Sieur Guy, premier Médecin de Charles II, Roi d'Angleterre. La Dlle Guy, qui lui succède, vient d'obtenir un Brevet de Sa Majesté, qui la maintient dans son Privilège exclusif de faire, vendre & débiter son Remède salutaire dans tout le Royaume. Il se transporte par-tout sans perdre sa qualité.

Le prix de la livre de Suc de Guimauve blanc, est de 5 liv. & le brun de 6 liv.

La Dlle Guy demeure depuis 50 ans, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle de l'Arbre-Sec, au second, chez un Marchand Miroitier : il y a un Tableau entre les balcons de son appartement, en lettres d'or.

L'on pourra écrire de Province, en droiture, à la Dlle Guy.

Il faut prendre garde de se tromper, ledit Suc ne se vend pas en Boutique.

I I I.

Les Etrangers qui arrivent à Paris, sont aux expédiens pour trouver du bon Chocolat ; ils peuvent s'adresser à l'ancienne Fabrique du Sr Adeline, qui est toujours continuée dans la même Maison, rue S. Honoré, à côté de S. Roch. Ils auront l'agrément de l'avoir en tout tems nouvellement fait ; ainsi que des Diablotins de Cacao & à la Vanille, supérieurs en qualité ; & de la Vanille en détail pour les glaces & crèmes.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Bassora, le 2 Juin 1777.

ALY MEHEMET KAN, neveu de Kerim Kan, qui commande dans cette Place, continue d'y exercer des cruautés en tout genre sur les malheureux Habitans.

Les Anglois recommencent ici leur commerce, & viennent de recevoir deux vaisseaux de leur Compagnie, richement chargés; mais leur plus grand négoce se fait à Bender-Boucher, où il règne plus de tranquillité que dans cette Ville.

De Varsovie, le 29 Octobre 1777.

On est fort alarmé ici des apparences d'une guerre prochaine entre la Porte & la Russie: elles sont fondées sur les défenses faites par le Grand-Seigneur, aux Tartares de Crimée, d'obéir au Kan Schain-Gueray, protégé par la Russie. Numan-Bey ne paroît point songer à son départ de cette Ville, & semble vouloir y attendre l'effet que doit produire ce qui se passe aujourd'hui entre la Porte & la Cour de Pétersbourg.

Les Représentations que la République a faites au Roi de Prusse, pour l'engager à se prêter à de nouveaux arrangemens sur l'objet du Commerce, n'ont point été écoutées; de sorte qu'on a tout

lieu de craindre que les Droits de Douanes Prussienues, ne continuent d'être perçus sur un pied onéreux aux Négocians.

Un Courier arrivé dernièrement de Constantinople, a apporté, dit-on, la nouvelle que les Conférences entre les Ministres Ottomans & celui de Russie, étoient suspendues. Le Roi vient de dépêcher à la Porte, un autre Courier, qui doit être porteur de la lettre de félicitation de Sa Majesté au Grand-Seigneur, sur son avènement au Trône.

Le bruit qui s'étoit répandu que les Russes avoient passé le Dniester, & étoient entrés en Moldavie, ne s'est pas encore confirmé. On assure qu'ils se sont renforcés de nouveau sur ce Fleuve, & que la meilleure partie des Troupes qu'ils avoient dans nos environs, s'est rendue dans ces quartiers.

Le Ministre Turc qui réside en cette Cour, a reçu avis du Bacha de Chortzin, que quinze mille Turcs sont arrivés près de cette Place, ce qui, joint à quinze mille autres qui y avoient été envoyés, forme une Armée de trente mille hommes. Le même avis porte, qu'un Corps de Troupes Ottomanes est placé de l'autre côté du Danube. Malgré ces préparatifs, Numan-Bey ne paroît en faire aucun pour son retour à Constantinople, il semble même s'arranger pour passer l'hiver dans cette Capitale.

De Nuremberg, le 30 Octobre 1777.

Les Recrues d'Anspach, destinées pour l'Amé-

rique, se sont mises en marche hier au nombre de cent Chasseurs & de deux cens Fusiliers. Elles seront embarquées sur le Mein, & transportées par eau jusqu'en Hollande, d'où elles passeront en Angleterre, & de-là à leur destination, dès que la saison le permettra.

De Venise, le 18 Octobre 1777.

Deux Patriciennes se présentèrent, le 16 de ce mois, au Spectacle, sans le *Domino* & la *Behate*, qui sont le masque ordinaire : le lendemain, les Inquisiteurs d'Etat leur ont ordonné les arrêts pour huit jours.

De Vienne, le 6 Novembre 1777.

L'Empereur a assigné, à perpétuité, les revenus d'une des Starosties de Pologne qui lui sont échues, pour l'entretien du nouvel Hôtel à Tirnau, dans la Haute Hongrie, où sont élevés des Orphelins, enfans d'Officiers & de Soldats.

De Londres, le 30 Octobre 1777.

La Cour vient de donner les ordres les plus précis pour un redoublement de travail & d'activité dans tous les Chantiers du Royaume, afin d'y tenir prêts à partir, à l'entrée de l'année prochaine, tous les vaisseaux de guerre qui ne sont point employés. Selon toute apparence, la Flotte sera, à cette époque, aussi nombreuse qu'elle l'a été dans la guerre dernière. On continue la levée

& la presse des Matelots, dont il faudra que cet équipement considérable soit pourvu. Le but que la Cour annonce pour ce grand armement, est de pousser vigoureusement la guerre contre les Américains, de réprimer par-tout l'audace de leurs Corsaires, & de protéger plus efficacement le Commerce des trois Royaumes.

Le Général Faucitt, qui a été chargé de toutes les commissions auprès des Princes Allemands, & qui s'en est acquitté avec satisfaction, vient de repartir d'ici pour Hanovre, d'où il se rendra à Cassel & dans quelques autres Cours, afin d'y traiter pour les recrues & les nouvelles levées qui nous sont accordées. Les augmentations de nos Armées, tant en Troupes nationales qu'auxiliaires, monteront à dix-sept mille hommes.

Le Duc de Gloucester, frère du Roi, est enfin arrivé ici avec son Epouse, le Prince & les Princesses ses enfans. La fatigue d'une longue route, dans la convalescence d'une maladie grave qui avoit menacé ses jours, exige du repos & de la tranquillité, avant qu'on puisse s'assurer qu'il est parfaitement rétabli. A son arrivée, un Messager de la Cour vint s'informer de l'état de sa santé.

On dit à la Cour que le Roi a ordonné que six mille Hanovriens se tinssent prêts à s'embarquer pour l'Amérique, au printems prochain, & qu'un pareil nombre de Troupes étrangères, qu'il prendra à sa solde, viendra remplacer les Hanovriens.

« Des lettres arrivées la semaine dernière, par
» des Bâtimens de transport de Québec, nous in-

» forment que Burgoyne & son Armée, après
 » avoir été entourés plusieurs jours par les Géné-
 » raux Arnold & Conway, à la tête de douze
 » mille hommes, sans compter la Milice, qu'on
 » avoit chargée de veiller à ce qu'aucune provi-
 » sion ne pût arriver à l'Armée Angloise, & à ce
 » qu'elle ne fît aucun passage pour échapper,
 » se sont rendus Prisonniers de guerre, le 4 Oc-
 » tobre dernier. Les mêmes lettres ajoutent, que
 » le Général Arnold, avec sept mille hommes,
 » se prépare à descendre à New-Yorck, & que le
 » Général Conway, avec le Marquis de
 » & cinq mille hommes, va mettre le Siège de-
 » vant Ticondérago, &c. Une nouvelle aussi alar-
 » mante & aussi étonnante, ne peut être crue sans des
 preuves plus authentiques que des lettres particu-
 lières ; mais tout concourt à faire craindre que le
 Général Burgoyne ne se soit trouvé dans une po-
 sition très-critique depuis la défaite du Colonel
 Baum à Bennington, & qu'il n'y ait plus de res-
 source pour lui que de regagner les lacs avant
 que les glaces lui en ferment le passage. Comme
 la situation actuelle des affaires va être incessam-
 ment & plus clairement exposée devant le Parle-
 ment, la prudence veut qu'on attende les lumières
 que donnera la première Session de cette auguste
 Assemblée.

De Fontainebleau, le 1 Novembre 1777.

Le Roi voulant transmettre à la postérité, la
 mémoire du dévouement patriotique de Louis
 Chevalier d'Assas, Capitaine au Régiment d'Au-

vergne, tué en 1760, à l'affaire de Clostercamp, vient de créer une pension de 1000 liv. héréditaire & perpétuelle, au profit de la famille de ce nom, jusqu'à l'extinction des mâles. Cette honorable pension est actuellement partageable entre un frère de ce brave Officier & deux neveux, l'un Sous-Lieutenant au Régiment de Mestre-de-Camp-Général, Cavalerie; l'autre servant dans la Marine. Le Chevalier d'Assas étoit né à Vigan, dans les Cévennes.

C'est ce brave Officier qui, se trouvant avec son Régiment, près d'un bois pendant la nuit, s'y avança seul pour le fouiller, de peur que sa Troupe ne fût surprise; il y rencontra des ennemis embusqués qui l'entourèrent aussi-tôt, & qui lui présentèrent une douzaine de bayonnettes sur la poitrine, en le menaçant de le poignarder s'il disoit un mot: alors se tournant du côté de son Détachement, il lui cria avec intrépidité: *Auvergne, faites feu, ce sont les ennemis*, & dans le moment il tomba mort sous plusieurs coups.

Le Marquis de Montesquiou ayant supplié le Roi de lui permettre, ainsi qu'à tous ceux de sa famille, de joindre à son nom celui de Fezenzac, comme le nom véritable & originaire de sa Maison; Sa Majesté, après s'être fait rendre compte des titres par lesquels le Marquis de Montesquiou prouve sa descendance d'Aymery, Comte de Fezenzac, en 1050, en a reconnu l'authenticité, & a bien voulu permettre en conséquence, à tous ceux de la Maison de Montesquiou, de joindre à ce nom celui de Fezenzac, & à l'aîné de s'appeler le Comte de Fezenzac.

De Paris, le 14 Novembre 1777.

L'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Châlons-sur-Marne, qui s'est distinguée par les objets intéressans & utiles des Prix qu'elle a distribués depuis quelques tems, a offert une place d'Académicien Honoraire au Sieur Necker, Directeur-Général des Finances, qui l'a acceptée pour participer aux vues patriotiques & bienfaisantes de ce Corps Littéraire.

Le sieur Mauduyt, Membre de la Société Royale de Médecine, chargé par cette Compagnie de faire des expériences sur l'électricité médicale, & auquel Sa Majesté, d'après la demande qui lui en a été faite par le Sieur Necker, Directeur-Général des Finances, a accordé une somme nécessaire pour les dépenses qu'elles requièrent, a présenté dans la Séance de cette Société, tenue le 18 de ce mois, plusieurs malades attaqués, les uns de paralysie, les autres de goutte sciatique, & un de surdité, qu'il a soumis à ce traitement. La Compagnie, d'après la comparaison de l'état antérieur de ces malades avec leur état actuel, a pensé qu'il est important de continuer les traitemens électriques qui font espérer d'heureux succès.

Le Roi étant dans l'intention de faire exécuter successivement en marbre les Statues des Hommes qui ont illustré la France par leurs vertus, leur génie & leurs travaux, ce projet a eu sa première exécution par celles de Sully, du Chancelier de l'Hopital, de Descartes & de Fénélon, que le public a vu cette année, exposées au Louvre.

Sa Majesté vient d'en ordonner la suite, & a choisi, pour la continuation d'un projet aussi intéressant, Pierre Corneille, Bossuet, le Président de Montesquieu, & le Chancelier Daguesseau. Elle a en conséquence donné ses ordres au Comte d'Angiviller, Directeur & Ordonnateur-Général de ses Bâtimens, Jardins, Arts, Académies & Manufactures Royales, pour distribuer les figures de ces Hommes célèbres, à quatre des Sculpteurs de son Académie de Peinture & Sculpture, qui seront exposées, comme les précédentes, au Louvre, en 1779.

NOMINATIONS.

Le Roi vient d'accorder la place de Colonel en second du Régiment d'Armagnac, Infanterie, vacante par la mort du Comte de Puget, au Marquis de Livarot, Capitaine au Régiment du Roi, Infanterie.

Sa Majesté a nommé à l'Evêché de Noyon, l'Evêque du Mans; à l'Abbaye d'Ourcamp, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Noyon, l'Evêque d'Autun; à celle de Bonneval, Ordre de Saint Benoît, Diocèse de Chartres, l'Abbé le Cornu de Balivière, Aumônier ordinaire du Roi; à celle d'Esley, même Ordre, Diocèse d'Agen, l'Abbé Dupleix de Cadignan, Vicaire-Général de Reims; à celle de Plein-pied, Ordre de Saint-Augustin, Diocèse de Bourges, l'Abbé de Maufoir, Vicaire-Général dudit Diocèse, sur la no-

mination & présentation de Mgr le Comte d'Artois, en vertu de son Apanage; à celle d'Aubignac, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Bourges, l'Abbé Dupont de Compiègne, Chapelain du Roi & de Mgr le Comte d'Artois, sur la nomination & présentation de ce Prince, en vertu de son Apanage; à celle de Benoît-Vaux, dite de Reynel, même Ordre, Diocèse de Toul, la Dame de Vaux-d'Achy, Priore de ladite Abbaye; & à celle Deshayes, même Ordre, Diocèse de Grenoble, la Dame de Buffevent, Abbessé des Isles, à Auxerre.

Le Roi a nommé Capitaine-Commandant de la Compagnie des Cadets-Gentilshommes, le Baron de Moyria, ci-devant Capitaine au Régiment du Colonel-Général, Cavalerie, & Sa Majesté lui a accordé le Brevet de Lieutenant-Colonel.

Le Roi a nommé Commandant en Chef en Provence, le Marquis de Vogué; Lieutenant-Général des Armées de Sa Majesté.

Le Roi a nommé à l'Abbaye de Saint-Etienne de Caen, Ordre de Saint Benoît, Diocèse de Bayeux, l'Archevêque de Narbonne.

Le Roi ayant nommé le Sieur Dupont, Intendant de Moulins, à l'Intendance de Rouen, Sa Majesté a nommé pour le remplacer dans cette Intendance, le Sieur Guéau de Réverseaux, Maître des Requêtes, qui a eu l'honneur d'être présenté au Roi, le 6 Novembre, par le Sr Necker, Directeur-Général des Finances, & de faire, en cette qualité, ses remerciemens à Sa Majesté.

Le Marquis de Jaucourt, premier Gentilhomme de la Chambre du Prince de Condé, ayant remis à ce Prince sa démission de cette place, le Comte de Baschy du Cayla, Capitaine de ses Gardes, en a été pourvu, & le Marquis d'Agoult a obtenu celle de Capitaine des Gardes.

Le 9 Novembre, le Prince Louis de Rohan-Guemené, Coadjuteur de l'Evêché de Strasbourg, a eu l'honneur de faire ses remerciemens au Roi, pour la place de Grand-Aumônier de France, à laquelle ce Prince, alors à Strasbourg, avoit été nommé par Sa Majesté, le 1 du même mois : il a en même-tems prêté serment entre les mains du Roi, en cette qualité. Ce Prince prêta ensuite serment entre les mains de Sa Majesté, en qualité de Commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit : il a eu, le même jour, l'honneur de faire ses révérences à la Reine & à la Famille Royale.

Le même jour, le Sieur de Bordenave, que le Roi a nommé à la place du Procureur-Général du Parlement de Pau, vacante par la mort du sieur de Casaux, a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par le Garde des Sceaux de France, & de faire, en cette qualité, ses remerciemens au Roi.

Le Roi a nommé à la place de Lieutenant de ses Gardes, Compagnie de Luxembourg, vacante par la mort du Comte de Beon, Brigadier des Armées de Sa Majesté, le Sieur de Tourtier, Sous-Lieutenant de la même Compagnie, & le Chevalier de Mouchy, Maréchal-des-Logis, à la place de Sous-Lieutenant.

P R É S E N T A T I O N S.

Le 25 Octobre, le Marquis de Vérac, Ministre Plénipotentiaire du Roi près de Sa Majesté Danoise, de retour par congé, a eu, à son arrivée ici, l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat ayant le Département des Affaires Etrangères.

Le même jour, l'Abbé de Bayanne, Auditeur de Rote, a aussi eu l'honneur d'être présenté au Roi par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat au Département des Affaires Etrangères, & de prendre congé de Sa Majesté pour retourner à Rome,

Le 26 du même mois, le Sieur de Castele, Président à Mortier au Parlement de Flandres, a eu l'honneur d'être présenté au Roi par le Garde des Sceaux de France, & de faire ses remerciemens à Sa Majesté en qualité de Procureur-Général du Parlement de cette Cour. Il a aussi eu l'honneur de faire sa révérence à la Reine & à la Famille Royale.

Le Comte de Baschy du Cayla, Mestre-de-Camp du deuxième Régiment des Dragons de Bourbon, & ci-devant Capitaine des Gardes du Prince de Condé, a eu l'honneur d'être présenté à Leurs Majestés & à la Famille Royale, par ce Prince, comme premier Gentilhomme de sa Chambre.

Ce Prince a aussi présenté à Leurs Majestés & à la Famille Royale, le Marquis d'Agoult, Colonel d'Infanterie, Aide-Major au Régiment des Gardes-Françoises, en qualité de Capitaine de ses Gardes.

Le 11 Novembre, le Comte d'Adhemar, Ministre Plénipotentiaire du Roi près les Pays-Bas Autrichiens, de retour par congé, a eu, à son arrivée ici, l'honneur d'être présenté au Roi par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat ayant le Département des Affaires Etrangères.

Le 23 du même mois, le Marquis de Clausonnette, Ministre Plénipotentiaire du Roi près l'Electeur de Mayence, de retour en cette Cour par congé, a eu, à son arrivée, l'honneur d'être présenté au Roi par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat ayant le Département des Affaires Etrangères.

Le même jour, le Vicomte de Polignac, que le Roi avoit précédemment nommé son Ambassadeur en Suisse, a eu l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat ayant le Département des Affaires Etrangères, & de prendre congé de S. M. pour se rendre à sa destination.

Après la Messe du Roi, le Margrave d'Anspach, fut présenté à Leurs Majestés & à la Famille Royale, sous le nom Comte de Sayn, conduit & précédé par le Sieur de Tolozan, Introduceur des Ambassadeurs, & le Sieur de Séqueville, Secrétaire ordinaire du Roi pour la conduite des Ambassadeurs.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Le Sieur Poncet de la Grave, Procureur du Roi au Siège de l'Amirauté de France du Palais à Paris, eut l'honneur de présenter au Roi, le 28 Octobre, un Ouvrage de sa composition, intitulé : *Précis Historique de la Marine Royale de France*, depuis l'origine de la Monarchie jusqu'à Louis XVI, avec des Notes politiques & historiques.

Le Sieur Leroux, Auteur du Journal d'Education, dédié & présenté à Sa Majesté, & Maître de Pension à Paris, au Collège de Boncourt, a eu l'honneur de présenter au Roi & à la Reine, un Mémoire qui a concouru pour le Prix de l'Académie de Châlons, relatif aux moyens de soulager les infortunés, & qui a pour titre : *Idée d'un Ordre Royal de bienfaisance & de patriotisme*.

L'Abbé de Besplas, Vicaire-Général du Diocèse de Besançon, & Aumônier de Monsieur, a eu l'honneur de présenter à Leurs Majestés & à la Famille Royale, un Ouvrage de sa composition, dédié à Monsieur, intitulé : *Essai sur l'Eloquence de la Chaire*, avec un Discours de la Cène, prononcé devant le Roi en 1777, & un Panégyrique de Saint Bernard, prononcé à Paris la même année.

Les Sieurs Née & Masquelier, Graveurs, que Leurs Majestés & la Famille Royale ont honorés de leurs Soustractions pour un Ouvrage intitulé :

Tableaux pittoresques , physiques , historiques , moraux , politiques & littéraires de la Suisse & de l'Italie , ont eu l'honneur de remettre à Leurs Majestés & à la Famille Royale , les huitième & neuvième livraisons de leur Ouvrage.

M A R I A G E S .

Le 26 Octobre , Leurs Majestés ont signé le Contrat de Mariage du Vicomte d'Estresse, Lieutenant-Colonel d'Infanterie, Adjoint au Commandement de Veissembourg , avec Demoiselle de Brosse.

Leurs Majestés & la Famille Royale ont signé, le 9 Novembre, le Contrat de Mariage du Comte de Pontevès , Colonel en second du Régiment Royal Corse , avec Demoiselle de Rainvilliers.

N A I S S A N C E S .

La Dame Deschatelés Ernoul , épouse du Sieur Deschatelés Ernoul , Maire de la Ville de l'Orient, étant accouchée le 13 Octobre , & Monseigneur le Comte d'Artois ayant eu la bonté , à son passage en cette Ville , de leur promettre de nommer l'enfant , dont la Dame Deschatelés étoit alors enceinte , ce Prince vient de mettre le comble à cette faveur , en choisissant pour Marraine Ma-

dame la Comtesse d'Artois, qui a bien voulu consentir que les noms de Marie-Thérèse fussent donnés à l'enfant. Monseigneur le Comte d'Artois a été représenté dans cette cérémonie par le Sieur Minard, Lieutenant, Commandant pour le Roi au Port-Louis à l'Orient; & Madame la Comtesse d'Artois, par la Communauté de la Ville. Ce Baptême a été fait avec toute la dignité que demandoient les Personnes Augustes qui s'y faisoient représenter en qualité de Parrain & de Marraine.

Le 25 Novembre, le Vicomte Stormont, Ambassadeur d'Angleterre, eut une Audience particulière du Roi, dans laquelle il notifia à Sa Majesté la naissance d'une Princesse dont la Reine d'Angleterre est accouchée. Il fut conduit à cette Audience, ainsi qu'à celle de la Reine & de la Famille Royale, par le Sieur Tolozan, Introduteur des Ambassadeurs; le Sieur de Séqueville, Secrétaire ordinaire du Roi pour la conduite des Ambassadeurs, précédoit.

M O R T S.

Pierre-Gaston Gillet, Marquis de la Caze, Comte de Calstelnau, d'Eauzan, &c. Conseiller du Roi en tous ses Conseils, Conseiller d'Honneur au Parlement de Bordeaux, & Premier Président du Parlement de Pau, depuis 1758, est mort à Pau le 11 Octobre, dans la 67^e année de son âge. Le Sieur de la Caze son fils, lui succède dans cette dernière Place, en survivance de laquelle il a été reçu & installé en 1763.

Charles-Antoine de la Roche-Aymon, Cardinal-Prêtre de la Sainte Eglise Romaine, Archevêque-Duc de Rheims, Légat né du Saint-Siège, premier Pair & Grand-Aumônier de France, Commandeur de l'Ordre du S. Esprit, Doyen des Evêques de France, Abbé-Commendataire des Abbayes Royales de la Sainte-Trinité de Fécamp, Ordre de S. Benoît, Congrégation de S. Maur, Diocèse de Rouen, & de S. Germain-des-Prés-lès-Paris, même Ordre & Congrégation, Supérieur-Général des Hôpitaux Royaux des Quinze-Vingts de Paris & Chartres, & l'un des anciens Présidens des Assemblées du Clergé de France, ci-devant chargé de la Feuille des Bénéfices à la nomination de Sa Majesté, est décédé en son Palais Abbatial, le 27 Octobre, dans la 81^e année de son âge.

Le Comte de Bermondet, Lieutenant-Colonel de Dragons, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, est mort à Paris le 28 Octobre dernier, dans la 45^e année de son âge.

Le Sieur Antoine-Pierre-Hilaire d'Anès, Comte de Seris, Gouverneur de Saint-Denis, Seigneur de Montrouge, & Lieutenant-de-Roi au Gouvernement de Paris, est mort en cette Ville le 30 Octobre dernier.

J. Chevalier d'Agoult, Brigadier des Armées du Roi, ancien Lieutenant-Colonel du Régiment de Clermont-Prince, Cavalerie, est mort en Dauphiné, le 27 Octobre dernier, au Château de Beauplan, dans la 72^e année de son âge.

J. Gilles de Goderneau, ancien Colonel de Dragons, est mort à Vailly, près Soissons, le 16 Octobre dernier, âgé de 81 ans. Il avoit servi 68

ans. Son père fut un des premiers Chevaliers reçus à la création de l'Ordre de S. Louis; & lui-même avoit été décoré de la Croix de cet Ordre, dès l'âge de 22 ans.

Jacques-Achille Picot, Marquis de Combreux, Sury-aux-Bois, &c. Chevalier de l'Ordre Militaire de S. Louis, ancien Lieutenant au Régiment des Gardes-Françoises du Roi, est mort à Paris le 4 Novembre, âgé de 59 ans.

Le célèbre Bernard de Jussieu, de l'Académie des Sciences, de la Société Royale de Londres, des Académies de Berlin, de Pétersbourg, de l'Institut de Bologne, &c. Démonstrateur des Plantes au Jardin du Roi, est mort le 6 Novembre, âgé de 79 ans.

Le Marquis de Calvière & de Vezénobre, Baron de Boucoiran, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Commandeur de l'Ordre de S. Louis, est mort dans son Château de Vezénobre, près d'Alais en Bas-Languedoc, le 16 Novembre, dans la 86^e année de son âge.

*Tirage de la Loterie Royale de France,
du 17 Novembre 1777.*

Les numéros sortis de la roue de fortune sont :

33, 22, 28, 83, 36.

Du 1 Décembre.

Les numéros sortis de la roue de fortune sont :

32, 39, 63, 73, 87.

T A B L E.

P IÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE, p. 5	
Ode sur l'Ordre,	<i>ibid.</i>
Miroir à l'usage des Femmes,	12
Le Bourgeois de Tolède, Proverbe Dramati-	
que,	17
L'amour de la Gloire,	37
Eglogues de Pope,	42
Première Eglogue,	44
Impromptu,	55
Stradella, Anecdote,	56
Vers à M. le Marquis de Villette,	73
Épître à Belle & Bonne,	75
A M. le Marquis de Villeville,	77
Explication des Enigmes & Logogryphes,	<i>ibid.</i>
ENIGMES,	78
LOGOGRYPHES,	80
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	84
Quinti Horatii Flacci Carmina,	<i>ibid.</i>
L'Egoïsme,	93
Abrégé élémentaire d'Astronomie, &c.	98
Essai sur le Bonheur,	102
Naru, fils de Chinki,	109
Anecdotes intéressantes & historiques de	
l'Illustre Voyageur,	112
Monsieur le Comte de Falckenstein,	116
Lettres du Marquis de Sézannes au Comte de	
Saint-Lis,	121
Sufette & Pierrin,	124

Introduction aux Observations sur la Physique, &c.	128
Mémoires sur les sujets proposés pour le Prix de l'Académie Royale de Chirurgie,	130
Table Alphabétique des Causes célèbres,	140
Annonces littéraires,	143
ACADÉMIES,	149
———— Paris,	<i>ibid.</i>
SPECTACLES.	163
Opéra,	<i>ibid.</i>
Comédie Française,	<i>ibid.</i>
Comédie Italienne,	164
ARTS.	169
Gravures,	<i>ibid.</i>
Lettre à l'Auteur du Mercure, au sujet de l'Estampe du Gâteau des Rois,	172
Musique,	180
Sculpture,	181
Cartes imprimées,	182
Cours d'Histoire Naturelle,	183
—— de Sciences Politiques & de Grammaire	
Allemande,	184
—— de Physique expérimentale,	186
—— de Langue Italienne,	187
—— sur l'Art du Trait ou Coupe des	
Pierres,	188
Lettre de M. de Voltaire à M. de Messence,	189
Variétés, inventions, &c.	190
AVIS,	193
Nouvelles politiques,	197
Nominations,	204
Présentations,	207
———— d'Ouvrages,	209

Mariages,	210
Naissances,	<i>ibid.</i>
Morts,	214
Loterie,	213.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le volume du Mercure de France, pour le mois de Décembre, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 5 Décembre 1777.

DE SANCY.



De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe,
près Saint Côme.



